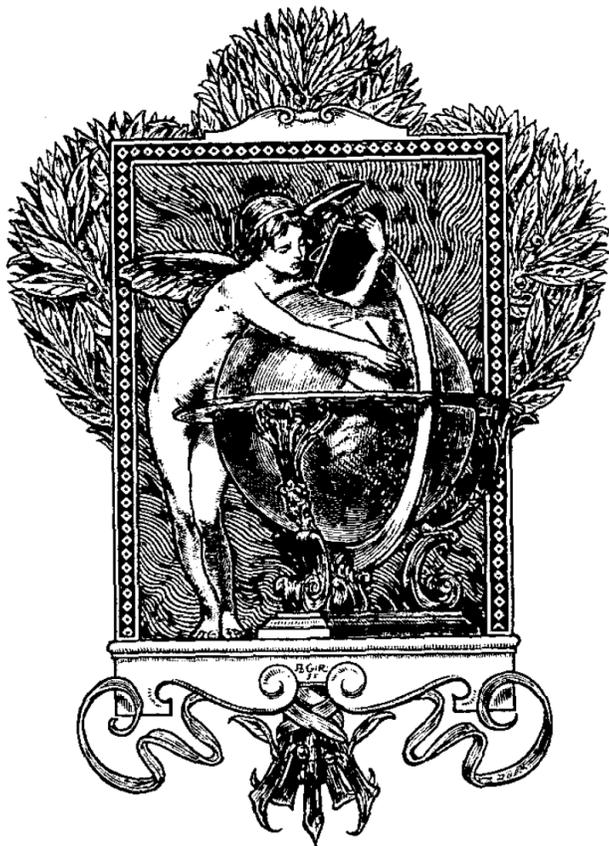


NOUVELLE SÉRIE — 3^e ANNÉE

2^e SEMESTRE

LE
TOUR DU MONDE

JOURNAL
DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Per 40/120



MUSICIENS SIAMOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (PAGE 360).

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



TYPE DE LAKHON (FEMME) (PAGE 360).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le royaume de Siam, comme toutes les nations du monde, a traversé des périodes agitées et souffert des crises violentes; ces faits, encore peu connus, à vrai dire, n'en ont pas moins laissé des traces indéniables.

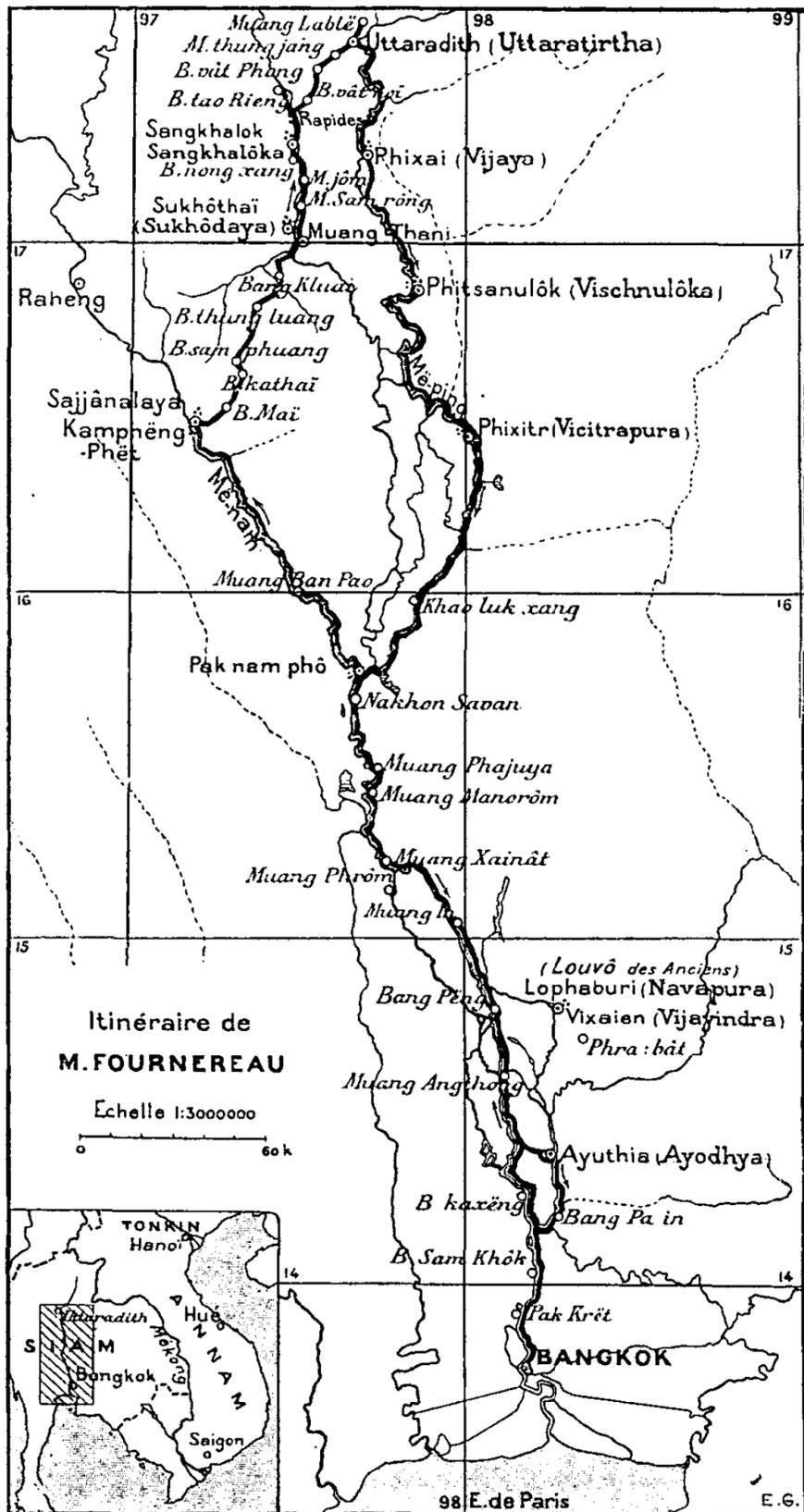
Le territoire, avant d'être ce qu'il est, s'est vu disputé par plusieurs peuplades, plusieurs races même, qui, après des luttes successives, ont fini par se cantonner sur certaines parties d'un sol qui n'était pas le leur, la péninsule Indo-Chinoise. Si l'on remonte à l'origine des populations laotiennes, péguanes, cambodgiennes ou siamoises, qui occupent aujourd'hui l'Indo-Chine, on est surpris de n'y trouver plus l'élément autochtone : les anciens envahisseurs qui se sont entre-choqués sur ce sol florissant, objet de tant de convoitises, ont, par des rapprochements, des croisements successifs, engendré une race absolument composite, et les Siamois eux-mêmes ne sont que les descendants dégénérés d'un croisement indo-thibétain. De la race aborigène, il est difficile, sinon impossible, de retrouver l'essence après de si multiples mélanges, et les anthropologues les plus autorisés ont été bien souvent déçus par la complète disparate que révèlent différents types d'une même province.

Toutefois, si l'on ne peut par déduction atavique étudier ce que furent les occupants successifs du territoire indo-chinois, on peut du moins essayer de connaître, d'après ce qu'ils nous ont laissé, quelles étaient leurs coutumes, leur vie, leurs religions.

Ces vestiges, malheureusement abandonnés aux intempéries destructives d'un climat excessif, offrent le plus haut intérêt tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique : ils furent pour nous l'objet d'une mission spéciale que le gouvernement nous confia en 1891 et qui avait pour but d'étudier sur place les nombreux monuments qui jonchent le sol de la péninsule.

Les Thaïs, envahisseurs venus du nord vers le x^e siècle, suivirent dans leur marche victorieuse la vaste et riche vallée circonscrite par le Mē-nam et son affluent le Mē-ping, fondant sur leur passage des stations importantes lorsqu'un emplacement leur semblait favorable. Soumises à des roitelets ambitieux, ces villes étaient sans cesse en lutte, et les différends ne se terminaient que par la mort ou la fuite du vaincu et le sac de sa capitale; il n'y a pas, dans l'histoire de cette période, d'exemple d'une ville qui, forcée et saccagée, ait été relevée de ses ruines. C'est donc en fouillant ces grands cadavres de pierre, morts de mort violente, que l'on peut arracher au

1. Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.



passé quelques-uns des secrets qu'il garde si jalousement et jeter quelque lumière sur des époques encore obscures sinon tout à fait ignorées.

Les « villes mortes du Siam » formant l'objet de notre étude, il nous sembla rationnel de nous placer à un point initial commun avec cet objet même : c'est ce qui nous détermina à nous rendre tout d'abord dans le nord de la péninsule, là où commencent à apparaître les traces des anciennes capitales, pour opérer ensuite vers le sud une marche descendante que les Thaïs avaient faite victorieusement, le sabre au poing, huit siècles avant nous.

De Bangkok à Pak-nam-phô.

Un semblable voyage exigeait quelques précautions, étant données la difficulté de se faire comprendre des indigènes et la sourde hostilité des gouverneurs de province et des maires de village pour tout ce qui vient de l'Occident; il fallait aussi compter avec la rareté, voire l'absence complète de toute voie tant navigable que carrossable¹.

Le *thong-tra* (passeport), que nous nous procurâmes tout d'abord, était le précieux talisman qui devait aplanir une partie de ces difficultés en nous conciliant de la part des autorités locales aide et protection, aussi bien pour la sécurité de la route que pour l'achat des vivres et la location des moyens de locomotion. Quant aux caisses nécessaires pour le transport de nos bagages et celui des documents que nous espérions bien trouver au cours de l'expédition, elles furent rapidement exécutées; nous y plaçâmes les vivres de conserve, viandes et légumes, qui devaient former la base fondamentale d'un ordinaire d'ailleurs peu varié. Restait la grosse difficulté, l'interprète; elle fut vite résolue, grâce à l'obligeance du R. P. Colombet, directeur du collège de

l'Assomption, qui voulut bien mettre à notre disposition l'un de ses meilleurs élèves.

Tout étant « paré », pour employer le terme consacré, nous nous embarquons à Bangkok le 25 novembre 1891, à bord du *Chow-Phaya* (nom d'un des canaux d'Ayuthia), vapeur à fond plat et à aubes à l'arrière, remorquant à sa suite dix-huit grandes barques de commerce appartenant à des marchands ambulants, chinois pour la plupart. Nous emmenions avec nous un interprète, trois hommes de peine, quarante caisses, et... un cuisinier chinois. Notre dernier soin, avant le départ, fut donc le contrôle des impedimenta, y compris l'appel du personnel. Un homme manquait, le cuisinier! Que faire? La situation était grave et exigeait une prompt solution. Notre ami J. de Pina, alors chancelier au consulat, qui nous avait accompagné jusqu'au bateau, partit en toute hâte à la recherche du réfractaire; mais, hélas! ses investigations l'entraînèrent sans doute trop loin, car l'heure s'avancait, et nous dûmes quitter Bangkok, le cœur gros, sans avoir pu serrer, une dernière fois peut-être, la main de cet excellent ami.

C'est donc sous une vague impression de tristesse que nous avons commencé cette expédition, et le paysage qui tout d'abord se déroulait sous nos yeux n'était pas de nature à changer cette fâcheuse disposition d'esprit :

1. Une précaution que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui désireraient entreprendre un semblable voyage, c'est le choix de la saison : pour traverser un pays couvert de forêts marécageuses, coupé de rivières et de ruisseaux malsains, on doit craindre, avant tout, de se voir

obligé de rebrousser chemin devant une inondation, ou couché sur le flanc par les fièvres paludéennes, dont le caractère pernicieux pardonne rarement. La saison sèche, qui commence avec la fin d'octobre, est le moment le plus favorable au départ.

les rives, basses et misérablement habitées jusqu'à Pak-krët, offraient la silhouette sans originalité de nombreux *vâts* (pagodes) émergeant d'une ligne de pailloles de couleur indécise qui se prolongeait à perte de vue.

Le village de Pak-krët est un centre important au point de vue commercial; on y fabrique en grand les poteries en terre qui servent à la cuisson du riz; on y trouve un important marché de bois de tek.

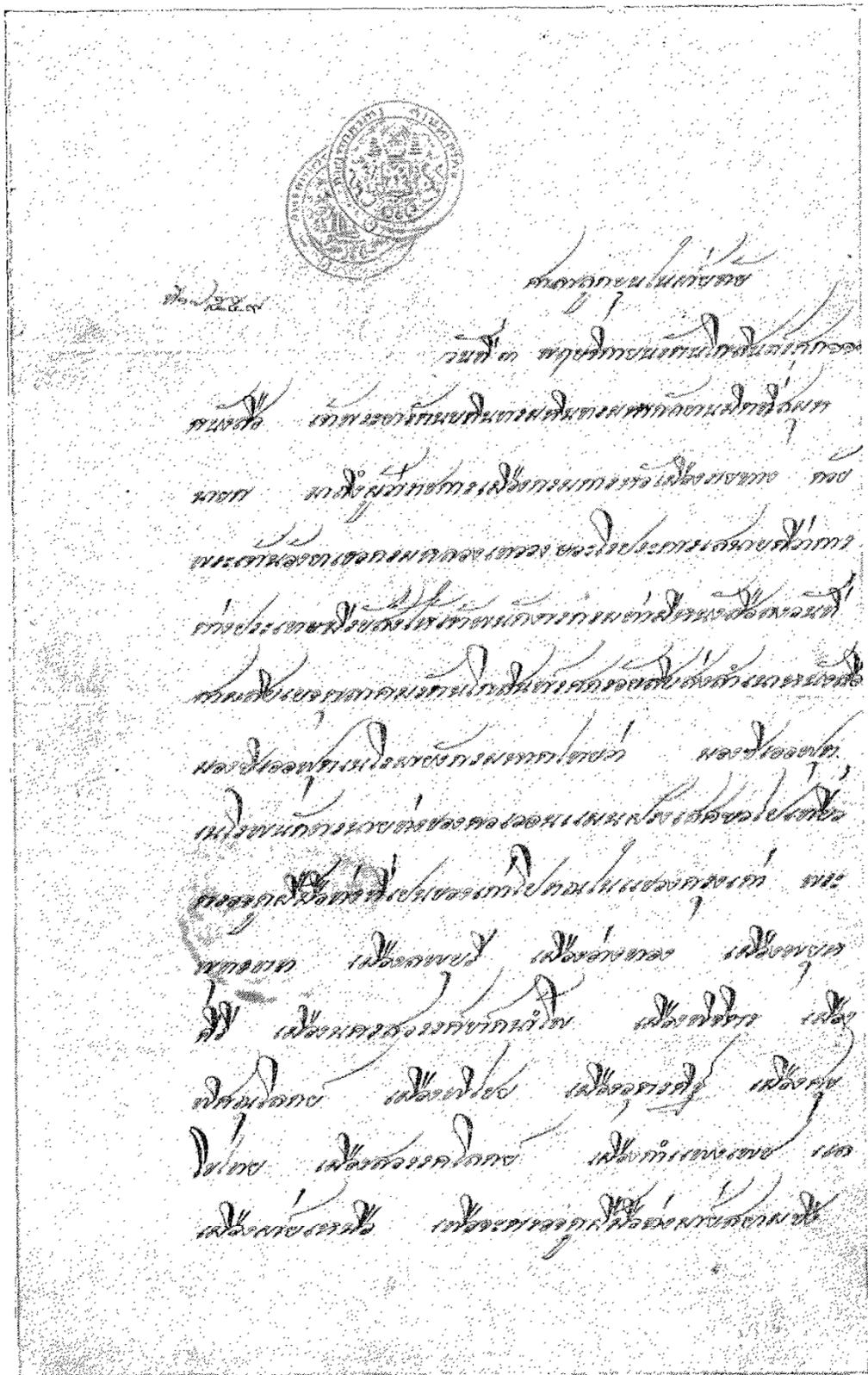
Le Më-nam formant à cet endroit une boucle presque fermée, un canal a été creusé pour abrégier la route; il est pourvu à chaque extrémité d'un phare et d'une pagode en forme de jonque dont trois *phra-chedi*¹ tiennent lieu de mâture.

C'est en vue de Pak-krët qu'en 1884 la reine Sunantala, première femme du roi actuel, se noya avec ses deux enfants. Elle revenait de Bang-pa-in (hocage d'Indra), résidence d'été, ainsi que son royal époux qui l'avait devancée dans son retour, laissant à son premier mandarin, le phaja Montri, la conduite de la barque; à un tournant brusque du fleuve, l'embarcation chavira accidentellement, et la reine tomba à l'eau avec ses deux enfants; nul ne pouvant, sous peine de mort, porter la main sur les personnes royales, la pauvre femme, sous les yeux de la foule, ne tarda pas à disparaître. En souvenir de ce pénible accident, le roi a fait construire à Bangkok un collège qui porte son nom. Les berges après Pak-krët commencent à s'élever, les habitations plus clairsemées disparaissent sous la verdure, d'immenses plaines couvertes de bambousières s'étendent jusqu'à l'horizon, dans un bleu vague se confondant avec le ciel. Plus loin, un bras conduisant à Ayuthia, l'ancienne capitale.

Ce n'est qu'au bout de sept jours de navigation que nous parvînmes à Pak-nam-phô, après un trajet coupé d'incidents peu intéressants, parmi lesquels le plus marquant fut sans contredit le retour de notre fugace cuisinier: une plainte déposée entre les mains du consul de France à Bangkok avait mis en branle la police locale, et c'est *manu militari* que le fugitif en rupture de fourneau était de nouveau, à notre bord, contraint de ceindre le tablier dédaigné.

Au cours des rencontres, nous avons noté la multitude des radeaux de bois de tek ou de bambous qui serpentaient interminables, épousant tous les circuits de la rivière. Longs de plus de soixante-dix mètres, ces convois exigent pour les conduire des hommes robustes et expérimentés, car chaque tournant, chaque passage où le courant s'élançait plus rapide, peut faire craindre une dislocation; aussi les indigènes ont-ils imaginé un mode de direction spécial à ce genre de transport: à l'avant, deux hommes rament ou pagaient avec un long aviron dont la palette est faite de bambou tressé; ils s'efforcent de maintenir à égale distance des deux rives ce qu'on pourrait appeler la proue du radeau. A l'arrière est assujéti un câble de rotin d'environ vingt mètres de longueur à l'extrémité duquel est attachée une perche; deux hommes, s'agrippant à cette sorte d'ancre volante, parviennent à ralentir la marche du convoi dans les rapides; il leur suffit pour cela de labourer profondément le lit de la rivière avec la perche maintenue verticalement; ils obtiennent aussi l'arrêt complet en l'enfonçant avant

1. *Phra-chedi*, édifice en forme de flèche très élancée, élevé en l'honneur de Bouddha en vue de se concilier ses faveurs et son indulgence.

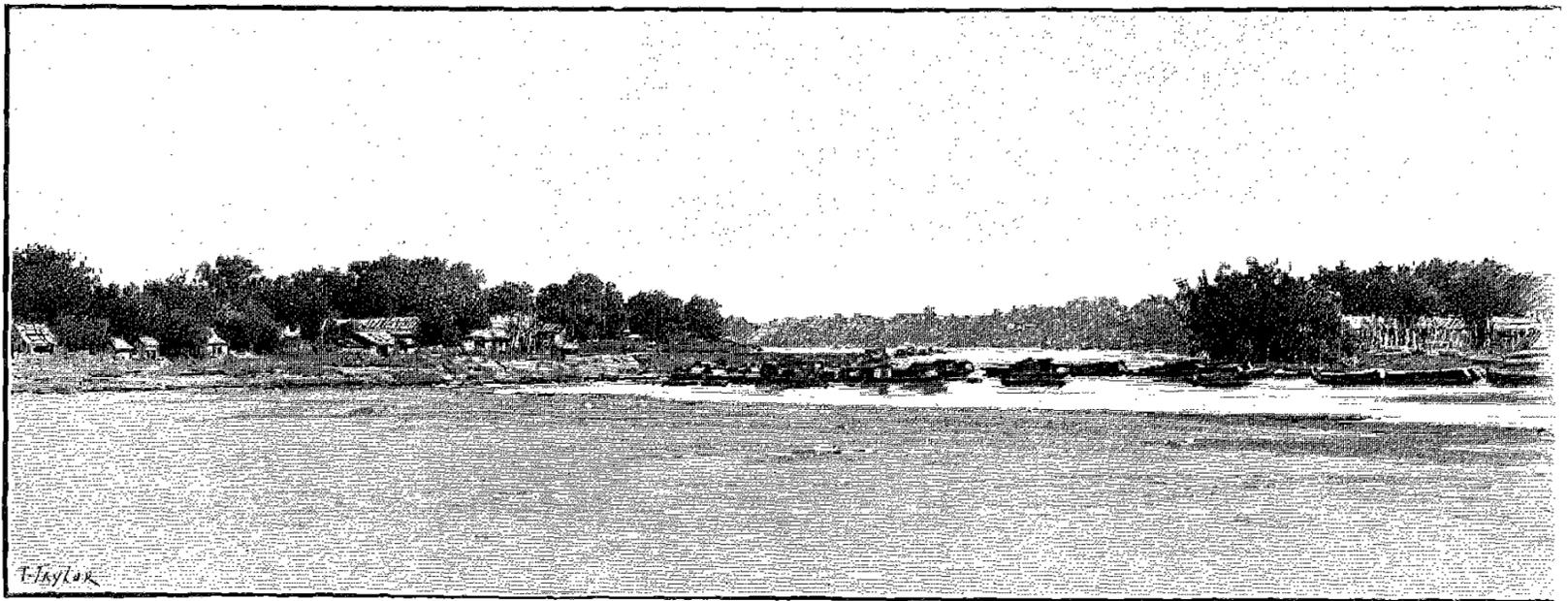


PASSEPORT SIAMOIS.

que le câble soit tendu. Sur chacun de ces radeaux se dresse une petite cabane où les conducteurs du transport vont à tour de rôle préparer leurs aliments et goûter un repos bien gagné.

Typiques ces rameurs avec leur éternelle fluxion produite par la chique qui leur distend grotesquement la joue : faite de feuilles de bétel macérées dans le sel, de coco cuit, d'échalote et de tabac, cette chique, qui porte le nom de *tôn-màng*, se vend accompagnée d'une cigarette roulée dans une feuille de bananier; elle a la grosseur d'une mandarine, et sert à adoucir les brûlures de la soif en activant les fonctions des glandes salivaires. Devons-nous ajouter que nous n'avons pas eu le courage d'expérimenter personnellement les vertus bienfaisantes d'un rafraîchissement aussi peu appétissant?

Le procédé d'irrigation des rizières, lorsque les rives sont escarpées, mérite aussi d'être signalé : l'eau, puisée à seaux à l'aide d'un long balancier, est transvasée dans un récipient qui la renvoie, par de longs bambous creux juxtaposés bout à bout, jusqu'au milieu de la culture. Nombreux sont ces légers échafaudages dont la grêle et bizarre silhouette, toujours en mouvement, rompt heureusement la monotonie des rives. Celles-ci, tantôt



PANORAMA DE PAR-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

basses, tantôt abruptes, nous ont déjà donné un aperçu de la faune et de la flore; citons-en une fois pour toutes les principaux échantillons.

Plantes : riz, maïs, canne à sucre, patate, igname, safran, pistache, courge, pastèque, sagou, ananas, bétel, tabac, diverses espèces de légumes.

Arbres et arbustes : cocotier, divers palmiers, borasus, arce, oranger, citronnier, jujubier, carambolier, corossolier, litchi, tamarinier, goyavier, papayer, mangnier, caféier, arbre à pain, bananier, durion (dont le fruit à l'odeur nauséabonde possède une saveur exquise), bambou, rotin, ébénier, cotonnier, *ton-rak* (arbre à vernis), *ton-jang* (arbre à résine), bois de tek, peuplier d'Inde, arbre pipal, etc.

Animaux : éléphant (domestique ou sauvage), tigre, ours, buffle, zébu, cerf, daim, chevreuil, gazelle, cheval, porc, écureuil, loutre, lièvre, singe, rat, etc.

Aigle, vautour, épervier, corbeau, chouette, engoulevent, pélican, grue, héron, cigogne, ibis blanc, flamant, canard (domestique ou sauvage), sarcelle, poule d'eau, toucan, pigeon, tourterelle, merle, colibri, chauve-souris, etc.

Caïman, lézard, *tukë* (au cri très fort, très bizarre : il chante *tukë, tukë* six ou dix fois, dans la journée et dans la nuit), caméléon, boa constrictor, couleuvre, vipère, et autres ophidiens d'espèces multiples et dangereuses.

Tortues de mer et de terre, crabe, crevette, moule, anguille, kakô (le plus gros poisson à écailles), krai (1 mètre de long sans écailles), *mêng-phù* (pesant 10 à 15 kilos, très vorace), lune ou tetraodon; diverses espèces de poissons fuyards qui traversent des marécages ou des prairies humides de plus d'une lieue, pla-xôn, pla-duk, pla-mó (ces trois espèces qui, par leur dimension, rappellent notre carpe, les indigènes en font des salaisons fort prisées); la « langue-de-chien » (rappelant notre sole), etc.

Scorpion, mille-pieds, fourmi, cancrelat, tique, moustique, lucioles et parasites aussi multiples que gênants ou même dangereux.

L'industrie, le commerce, l'agriculture, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, se composent surtout de la culture et de la récolte du riz, du maïs, de la canne à sucre, du bétel et de l'arce, de l'exportation du riz, du bois de tek, de bambous, de rotins, etc.

Le trafic s'opère surtout par voie fluviale : tels villages ne sont que de véritables marchés flottants où les

transactions se font de gré à gré par-dessus le bord des embarcations ou le ponton des maisons flottantes. L'élément chinois domine chez les commerçants ambulants.

Quant à la monnaie employée, l'époque n'est pas encore lointaine où elle consistait simplement en un coquillage, le *Cypræa moneta* (nommé cauri), dont la valeur naturellement était infime : il n'en fallait pas moins de douze cents pour faire la modique somme de un *fûang* (0 fr. 37 environ). La monnaie de plomb remplaça les coquillages, sous forme de *ké* ou centime, puis le *bat* ou *tical*, barre d'argent dont on a rabattu à chaud les deux extrémités en forme de boule et marquée de deux poinçons ou sceaux du roi, très petits; sa valeur 3 fr. 25 (64 *atts* équivalent à 64 cents de la piastre) est soumise aux variations du même cours que la piastre. Le bat se divise en *salung* (1/4) et *fûang* (1/8); deux autres subdivisions ont été faites, mais on les rencontre très rarement. Le roi Mongkut, grand partisan des usages européens, fit frapper des pièces d'argent et de cuivre portant d'un côté l'éléphant, emblème national, et de l'autre le sceau royal, ce sont : le *tical*, le *salung* et le *fûang* (argent); le *sik* (0 fr. 20), le *paï* ou *si* (0 fr. 10), l'*att* (0 fr. 05) et le *solot* (1/2 att) (cuivre)¹. On



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

rencontre aussi d'autres pièces de même métal et de même valeur qui portent l'effigie du roi actuel : ce sont les plus récentes.

Il n'y a pas, à proprement parler, de monnaie d'or, car celle qui est frappée n'a qu'un but commémoratif : elle est réservée au roi, qui en fait des dons aux grands dignitaires de son royaume le jour de son avènement ou de toute autre cérémonie mémorable.

Des jetons en porcelaine aux dessins variés furent introduits par les Chinois dans les maisons de jeu. On s'en sert encore dans les provinces du nord sur les divers marchés.

Quant aux villages ou hameaux dépassés après Pak-krêt, nous en donnons la sèche nomenclature, aucun d'eux ne comportant de mention ou de description spéciale; ce sont : *Bang-ka-xëng* (village aimable), *Bang-vât-vàn* (village de la pagode inoccupée), *Muang²-angthong* (ville de la jarre d'or), *Bang-pëng* (village du fard), la plus extrême mission catholique vers le nord, résidence du R. P. Quintrie, *Bang-maï* (nouveau village), *Bang-pla-lai* (village de l'anguille), *Muang-in* (ville d'Indra), *Bang-oi* (village de la canne à sucre), *Bang-sâla-kai* (village du sala des poules), *Muang-xâi-nât* (ville de la victoire et de la puissance), douane siamoise pour le bois de tek, *Muang-manôrom* (ville de la gaieté), *Muang-phajuha* (ville glorieuse), *Bang-khung-taphao* (village de l'anse et de la jonque), *Bang-phô-jang-matsi* (village du peuplier à la résine), *Muang-nakhon-savan* (ville du ciel), ville très ancienne et célèbre dans les annales du Siam, sans importance aujourd'hui.

Pak-nam-phô (l'embouchure de l'arbre de Phô) est une véritable ville lacustre établie au confluent du Më-nam et de son tributaire le Më-ping, qui descend du Laos. Flottantes ou bâties sur pilotis, les maisons sont perpétuellement environnées d'une multitude d'embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, montées par des négociants ambulants, chinois, laotiens ou birmans, venus là pour trafiquer des produits de leur pays. Le pittoresque de ce marché sur l'eau, avec son bariolage de couleurs intenses, violentes même, mais harmonisées par l'azur implacable du ciel enflammé, ne saurait s'imaginer. De rues, il y en a peu ou pas, le mouvement commercial n'existant que sur les rives.

1. Poids : le plus petit est le *hün*, pesant 45 centigrammes; après, vient le *fûang*, du poids de 2 gr. 25; le *salung*, ensuite, pèse le double; le *bat*, complète la série et pèse 18 grammes. Le

xàng (livre) équivaut à 1 440 grammes. Le *cati*, ou livre chinoise, n'en pèse que la moitié. Le *hab*, ou quintal, pèse 72 kilogrammes.

2. *Muang* (ville), siège d'un gouverneur de province.



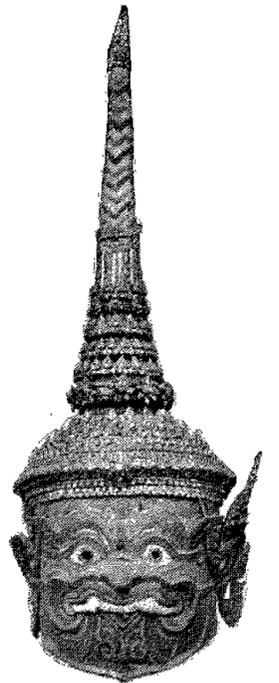
C'est le 2 décembre 1891 que nous quittons Pak-nam-phô, après une nuit passée dans la barque même que nous avons affrétée pour nous rendre à Kamphêng-phêt. Cette station, nous ne l'atteignons que huit jours plus tard, après une lente navigation, en suivant, tantôt à la rame, tantôt à la perche, les innombrables circuits du Mè-nam. Indépendamment de la rapidité du courant contre lequel nous avons eu à lutter, il nous a aussi fallu compter avec les bancs de sable, qui plus d'une fois ont entravé notre marche. Le lit du fleuve est sablonneux et mouvant : aussi, bien souvent, est-on forcé en de certains endroits de se creuser un chenal pour pouvoir poursuivre sa route. Pour cela, on fait usage d'un énorme râteau de bois que trois hommes suffisent à peine à manœuvrer. L'un d'entre eux enfonce l'engin, tandis que les deux autres tirent vigoureusement à eux l'énorme masse de sable que déplace le râteau. Le passage ainsi obtenu à grand'peine n'a généralement qu'une courte durée; néanmoins, dans l'intérêt de la navigation, ceux qui l'ont creusé en indiquent l'emplacement en signalant à l'aide de perches les bas-fonds qui le bordent de chaque côté.



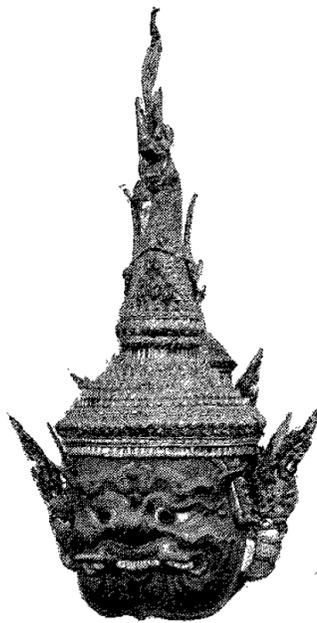
Nous passons sous silence les villages ou hameaux qui bordent les deux rives du fleuve, leur peu de pittoresque ne nous ayant pas paru justifier une escale. De l'embarcation, la proximité des habitations nous était révélée par les troupeaux de buffles qui paissaient sur la rive ou s'ébattaient dans le fleuve, ne laissant apparaître au-dessus de la surface que leur mufler animé d'un souffle bruyant. Pêle-mêle avec les lourds ruminants, une multitude d'enfants, sautant, gambadant et criant, se livraient aux plaisirs de la pêche, les uns avec des paniers sans fond qu'ils posaient brusquement au milieu d'une bande de poissons, les autres à l'aide de nasses fabriquées sur place.

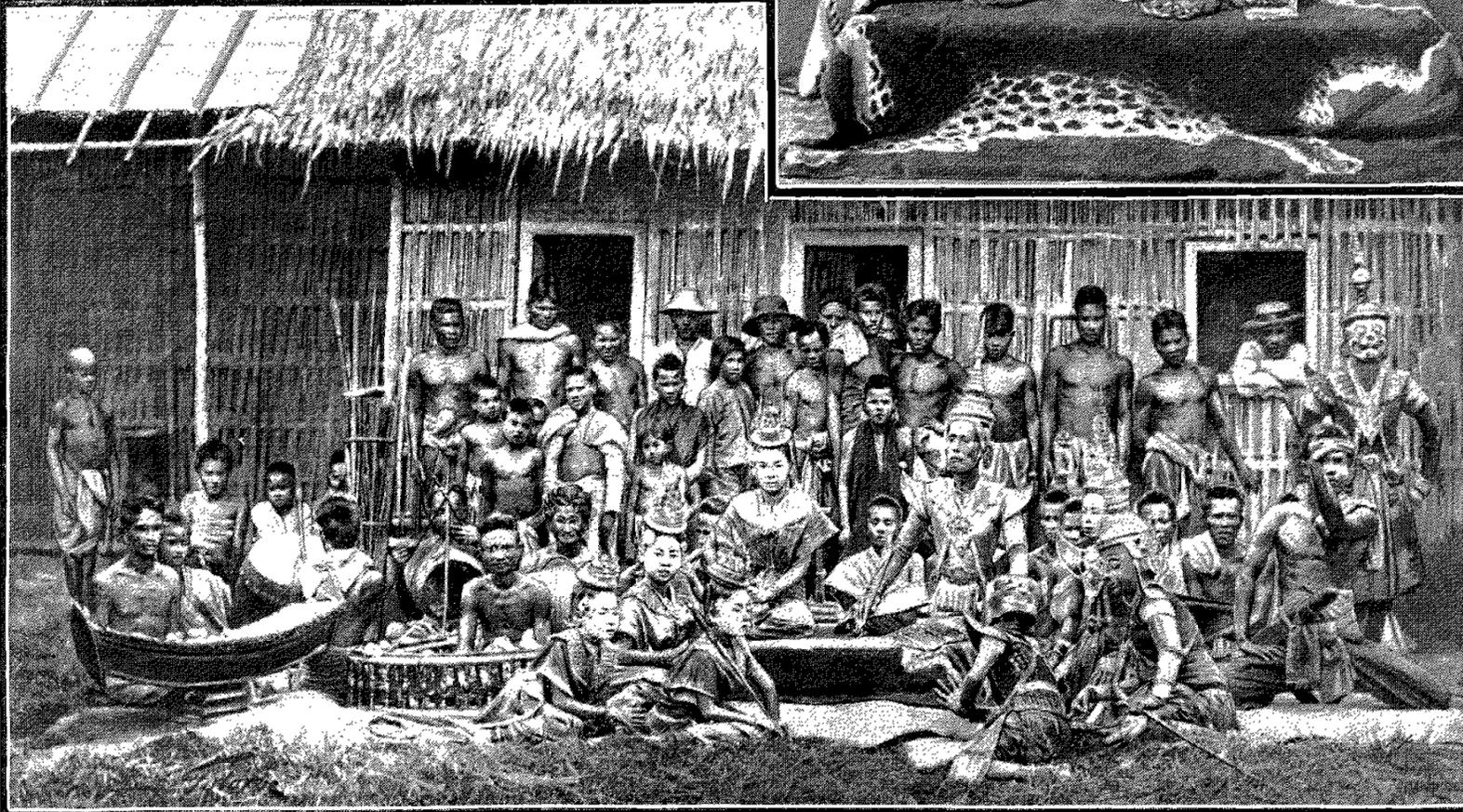


La seule ville que nous ayons à signaler pour son importance relative est *Muang-ban-pao* (la contrée de la ville bossuée), située par 16 degrés de latitude; notons aussi à l'horizon, à l'ouest, les montagnes de *Khao-no* (riz qui germe), puis de *Khao-làbnga* (montagne de Làbnga), et enfin sur la rive droite les *khlongs* (canaux) *Bang-kéo* (le canal de la poissonnerie) et *Khàyëng* (le canal du poisson de ce nom).



Heureusement, quelques incidents, d'un caractère plutôt risible, sont venus égayer la monotonie de la route : c'est d'abord une expédition qui, commencée en chasse au canard, s'est terminée en une déplorable débandade de nos héroïques compagnons fuyant éperdus devant un troupeau de buffles avec lesquels, et très courageusement, ils nous laissent nous débrouiller; c'est là que, pour la première fois, nous voyons quel précieux concours nous apporteront ces rudes gars en cas d'attaque. Une autre





ACTEURS SIAMOIS (PAGE 360). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fois, seul, car nous n'avons pu déterminer un seul homme de notre petite troupe à nous accompagner après une semblable venette, c'est une retraite quelque peu précipitée devant un éléphant errant à qui nos allures exotiques ont souverainement déplu et qui ne nous cache pas ses sentiments d'aversion. C'est ensuite la terreur qui s'empare, à notre approche, d'un petit groupe de pêcheurs à qui nous voulions acheter quelques poissons et que nous ne parvenons à joindre qu'après une course folle et non sans avoir témoigné, par gestes s'entend, de nos intentions toutes pacifiques. Rappelons enfin notre émerveillement en voyant confectionner par des éléphants domestiques les immenses radeaux de bois dont nous avons croisé un si grand nombre : ces intelligents animaux, d'une docilité parfaite sous l'œil de leurs contremaîtres humains, si l'on peut s'exprimer ainsi, traînent à bout de trompe jusqu'à la rive les énormes pièces de bois, qu'ils juxtaposent ensuite sur l'eau en s'aidant de leurs défenses et de leurs genoux ; un homme lie enfin les pièces entre elles avec des câbles en rotin.

Kamphèng-phèt est un petit chef-lieu de province situé sur la rive gauche du Mè-nam, par 16° 28' 20" de latitude N. et 99° 30' 21" de longitude, à 320 kilomètres au N.-N.-O. de Bangkok. Allongée sur la rive, une mince rangée de constructions en bambou ou en bois de tek, noyées dans l'épaisse et sombre frondaison qui descend jusqu'au fleuve, telle est la ville ou mieux le village ; à peine si l'on distingue dans la verdure la résidence du Gouverneur.

Absolument cosmopolite, la population se compose de Siamois, de Chinois, de Kariengs, de Birmans, d'Indiens et d'Annamites vivant misérablement au jour le jour, car le commerce est là pour ainsi dire nul ; pourtant il s'y fabrique des torches, du miel et de la cire, on y cultive le riz et le tabac, on y exploite le bambou et le bois de tek, dont les forêts commencent à apparaître. Et ces embryons d'industrie sont matière à philosophiques réflexions quand on songe que ce misérable hameau n'est que le rejeton dégénéré d'une fastueuse capitale.

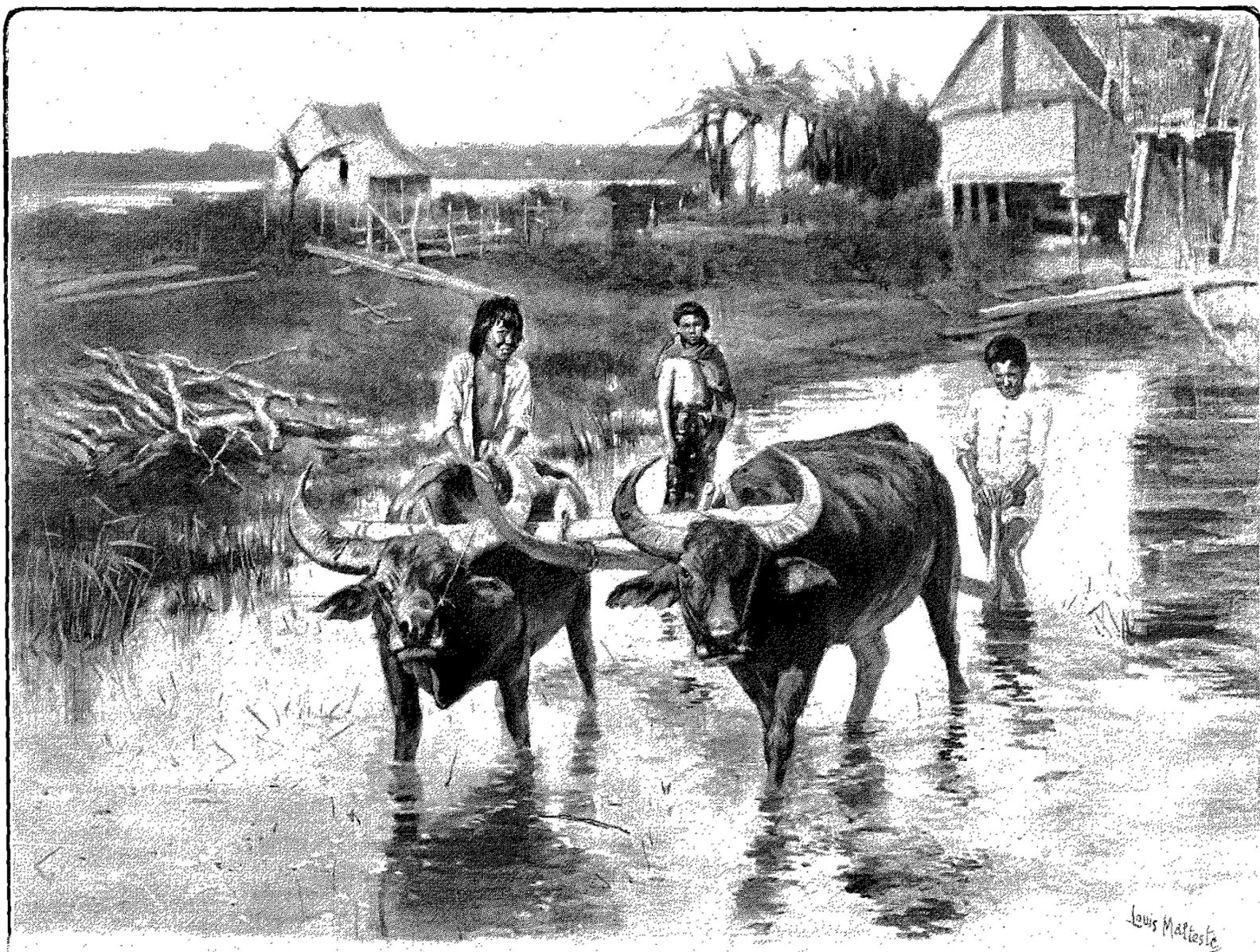
L'unique rue de Kamphèng-phèt, étroite, tortueuse et malpropre, longe la rivière ; elle est bordée de boutiques rudimentaires et coupée de distance en distance par des ponts de bois enjambant les ravinelements des berges, qui sont inondées pendant la saison des pluies. On trouve dans les boutiques des articles d'importation et des produits du pays : étoffes diverses, cotonnades, vêtements indigènes, porcelaines chinoises, glaces, peignes, couteaux, etc. Cire, sucre, miel, gâteaux, fruits, poissons et crabes salés, légumes frais et salés, avec fraîche ou séchée, chaux pour préparer le bétel, etc., etc. La plupart de ces marchandises proviennent ou de Bangkok ou du Laos.

Les indigènes sont d'une sobriété remarquable : la base de leur nourriture est le riz et le poisson ; frais ou sous forme de conserves salées, ces deux plats fondamentaux ne vont presque jamais sans l'addition de l'un des deux condiments les plus en honneur : le *pla-ra* et le *kapi*. Le premier est une sauce noire que l'on obtient en

amenant à la fermentation putride de petits poissons macérés dans l'eau salée ; le second, qui offre l'aspect d'une pâte violacée, se fabrique par le même procédé, mais le poisson est remplacé par de minuscules crevettes et du frai capturé à l'aide de réseaux de soie ; c'est un mets plus recherché et par conséquent plus cher que le précédent, dont se contentent les petites bourses. Le *kapi* se vend en petits barils, comme les anchois ; le *pla-ra*, que les villages du nord consomment en grande quantité, est d'un goût plus fort et d'un parfum plus nauséabond encore. Ces condiments, croyons-nous, surprendraient désagréablement des palais européens.



MONNAIES SIAMOISES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. — DESSIN DE MALTESTE.

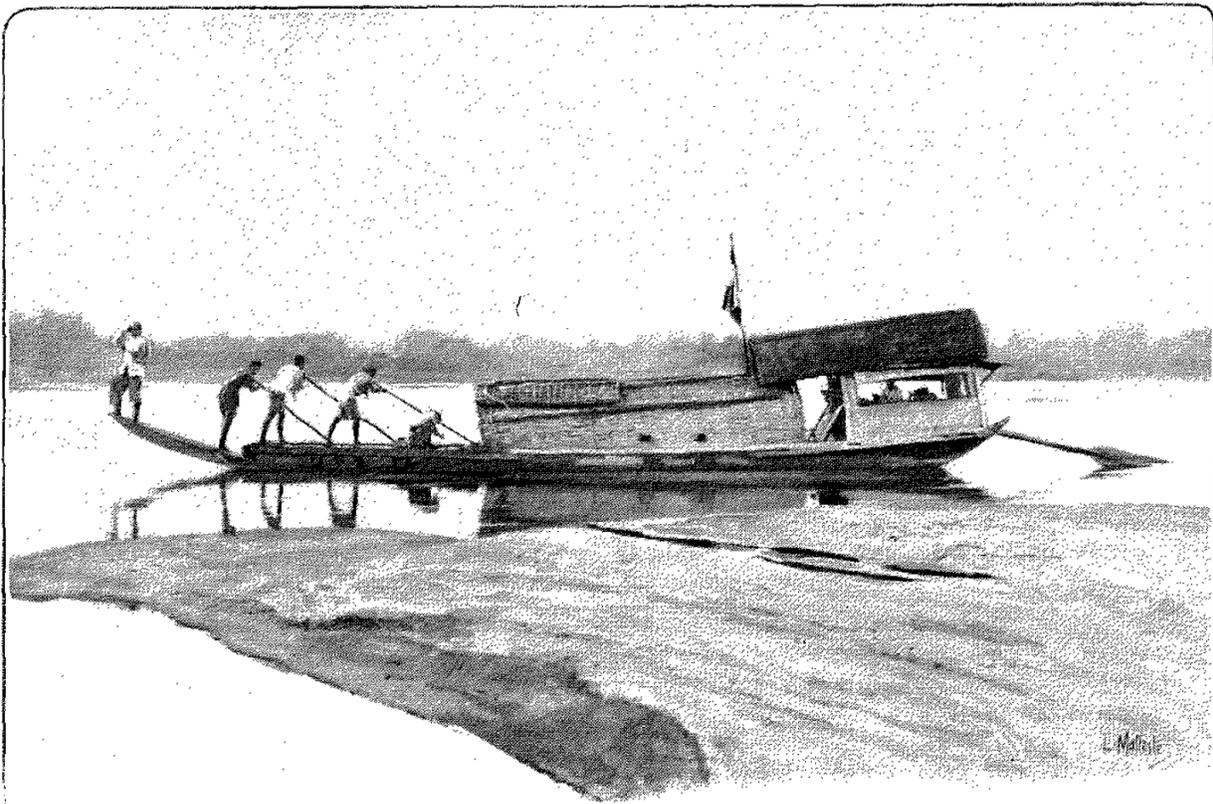
Les habitations, pour la plupart, sont primitives : quelques bambous recouverts de pailloles, quelquefois une charpente de bois de tek, une couverture de tuiles; seule, la résidence du Gouverneur se fait remarquer par ses dimensions plus vastes et ses colonnes en bois de fer. Non loin se dresse le tribunal, qui n'est autre chose qu'un vaste hangar dont le plancher est élevé de 0 m. 60 au-dessus du sol et qui se compose de deux pièces délimitées par une cloison de bambou; c'est là que siègent le Gouverneur et ses délégués les jours de jugement. Près du tribunal, un bureau de post-office. Devant leurs habitations, et c'est là un des détails intéressants de notre visite à Kamphëng-phët, les indigènes plantent en terre quatre piquets supportant un plateau de bois destiné à recevoir leurs offrandes pieuses; au centre se dresse la réduction plus ou moins réussie d'un phra-chedi qu'ils nomment *phra-sai* et qui doit, croient-ils, les protéger contre les mauvais génies. Ce minuscule monument est généralement fait de sable et surmonté d'une flèche de bois. Les habitants aisés remplacent ces naïves tentatives par de véritables pagodes en miniature (*san-chao*); pour les offrandes, ce sont des statuettes généralement grossières, représentant Bouddha assis ou debout, ou des jaks, des kruts, des thevâdas, et ce sont aussi des fruits ou de simples bâtonnets munis à leur extrémité d'un petit drapeau de papier et plantés dans un tronc de bananier façonné en forme de cône, enfin des loques suspendues à des ficelles.

Le principal caractère du génie siamois est, en effet, la superstition : c'est chez les habitants des campagnes et même des villes une conviction sincère que le monde terrestre est hanté d'une légion de *phi*, êtres malfaisants qui semblent n'avoir d'autre but que de martyriser les hommes; et, bien que la religion bouddhique repousse toute idée de superstition, les indigènes n'en persistent pas moins à honorer les *phi* en même temps qu'ils sacrifient dévotement à Bouddha; aussi les devins et les sorciers sont-ils craints et vénérés à l'égal des prêtres, les talapoins.

Les forêts, les bois, les plaines, les cours d'eau, sont peuplés de génies qui se font un jeu d'abuser les pauvres humains, non par un sentiment de vengeance, mais poussés par le seul plaisir de nuire : les feux follets, le cri étrange de certains oiseaux, le bourdonnement de certains insectes, tous bruits qui dans des circonstances spéciales d'isolement ou de frayeur peuvent être pris pour les modulations de la voix humaine, tels sont les artifices employés par ces ennemis invisibles pour atteindre leur but perfide. Le plus dangereux de ces esprits serait, disent les légendes, le *phi-tai-hong*, qui affecte la forme d'un coléoptère à peine visible; posé sur

une branche d'arbre, il fait entendre des chants harmonieux qui semblent être l'appel d'une bouche amoureuse : malheur à l'imprudent voyageur qui se lance à la poursuite de l'invisible solitaire ! sautant de branche en branche et continuant ses appels enivrants, le phi-tai-hong l'entraînera dans quelque fourré bien éloigné où le téméraire se laissera tomber épuisé de fatigue ayant perdu toute notion du chemin parcouru. Fort heureusement, il est facile d'échapper à semblable mésaventure, car l'âcre fumée qui s'exhale d'une gousse de piment grillée est infailible pour mettre en déroute le dangereux farfadet. Sans parler du côté allégorique qui ressort manifestement d'une semblable croyance, n'y a-t-il pas un curieux rapprochement à faire avec nos légendes bretonnes ou avec les sirènes qui hantaient les récifs, si l'on en croit les récits des bords du Rhin ?

Certains grands arbres, le *Ficus religiosa* par exemple, le tamarinier, le *Dipterocarpus*, et les diverses essences réputées sacrées qui font l'embellissement des pagodes, sont le domaine des *phi-nang-mai*, génies féminins. Ces sortes de fées sont l'objet d'un culte très suivi, et les offrandes qu'on leur consacre se composent de viande de porc, de poulet ou de canard ; ces différents comestibles sont tout à fait de leur goût, paraît-il, et l'on croit même qu'elles ne sont pas indifférentes à quelques fioles d'eau-de-vie de riz ; il est un fait certain, c'est que les présents en nature qui leur sont faits disparaissent comme par enchantement. Le mot de l'énigme, il faudrait le demander, peut-être, aux desservants des pagodes, qui doivent être renseignés à cet égard. Ajou-



BARQUE DE VOYAGE. — DESSIN DE MALTESTE.

tons, pour poétiser un peu ces esprits bien féminins, qu'ils raffolent des fleurs odorantes, qui leur sont d'ailleurs offertes par brassées les jours de cérémonie. On s'expliquera facilement l'empressement des indigènes à leur rendre les honneurs qui leur sont dus lorsqu'on saura que ces fées vindicatives ont pour les tièdes ou les impies mille tracasseries toutes prêtes ; on ajoute même en tremblant qu'elles n'hésitent pas à envahir le corps des blasphémateurs pour les faire expirer dans les tortures de l'étouffement.

Les génies protecteurs du foyer familial, les dieux lares des an-

ciens, existent aussi chez les Siamois, qui les nomment *chao-phum-thi*, littéralement « maîtres du foyer ». Le culte qu'on leur rend est général dans tout le royaume, petits et grands leur rendent hommage : dans les palais des princes et des mandarins comme à la porte des plus modestes cases, on aperçoit, non loin de l'entrée et fixé sur un pieu, une sorte d'autel plus ou moins grand, plus ou moins riche, affectant toujours la forme d'un portique de pagode et servant d'autel aux *chao-phum-thi*. On voit, pêle-mêle à l'intérieur, des statuette de terre glaise grossièrement façonnées, des poupées de carton-pâte parsemées de paillettes d'or ou revêtues des couleurs les plus brillantes et représentant des divinités brahmaniques ou des personnages de théâtre ; on y voit aussi des fruits, des fleurs, des troncs de bananiers façonnés en pyramide, etc. Ces offrandes sont faites dans l'espoir d'attirer les bienfaits des génies sur l'habitation, ou, plus particulièrement, d'obtenir la guérison d'un membre de la famille.

Les Chinois, dont l'intrusion dans le royaume de Siam remonte à plusieurs siècles, y ont importé le culte des *thao-hong*, qui se tiennent de préférence au sommet des montagnes. De petits autels, semblables à ceux que nous venons de décrire, fichés en terre ou fixés aux troncs d'arbres, reçoivent les marques de la vénération des passants ; les offrandes sont celles que nous avons déjà énumérées, mais il est à remarquer qu'elles sont rarement faites dans un but désintéressé : l'indigène dévot songe bien à demander aux génies la guérison d'un mal, le succès dans une affaire, la révélation du numéro gagnant d'une loterie, mais, en cas de réussite dans ses projets, il oublie totalement de témoigner par un don de ses sentiments de gratitude.

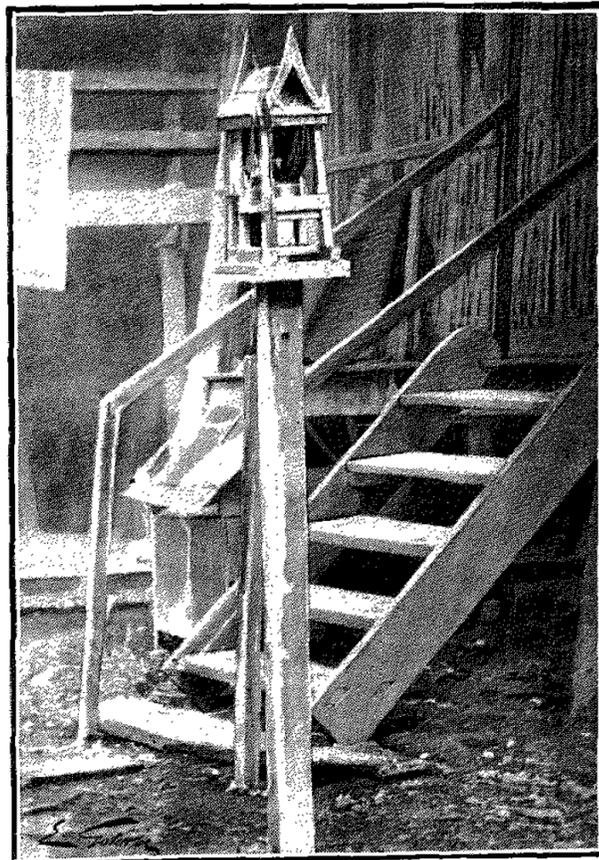
Citons enfin, pour terminer cette trop longue digression, les génies voyageurs que les Siamois honorent du titre de *chao*, seigneurs, et dont l'humeur vagabonde s'accommode pour coursier d'un tigre, d'un crocodile ou

d'un serpent venimeux; quelqu'un de ces redoutables animaux a-t-il été entr'aperçu dans la brousse, vite un autel est dressé sur le lieu de son passage, car il est à supposer qu'il portait un esprit; aussi aperçoit-on fréquemment, accrochés aux buissons ou aux branches des palétuviers plantés sur le bord des canaux ou des fleuves, de petits sanctuaires en forme de portiques.

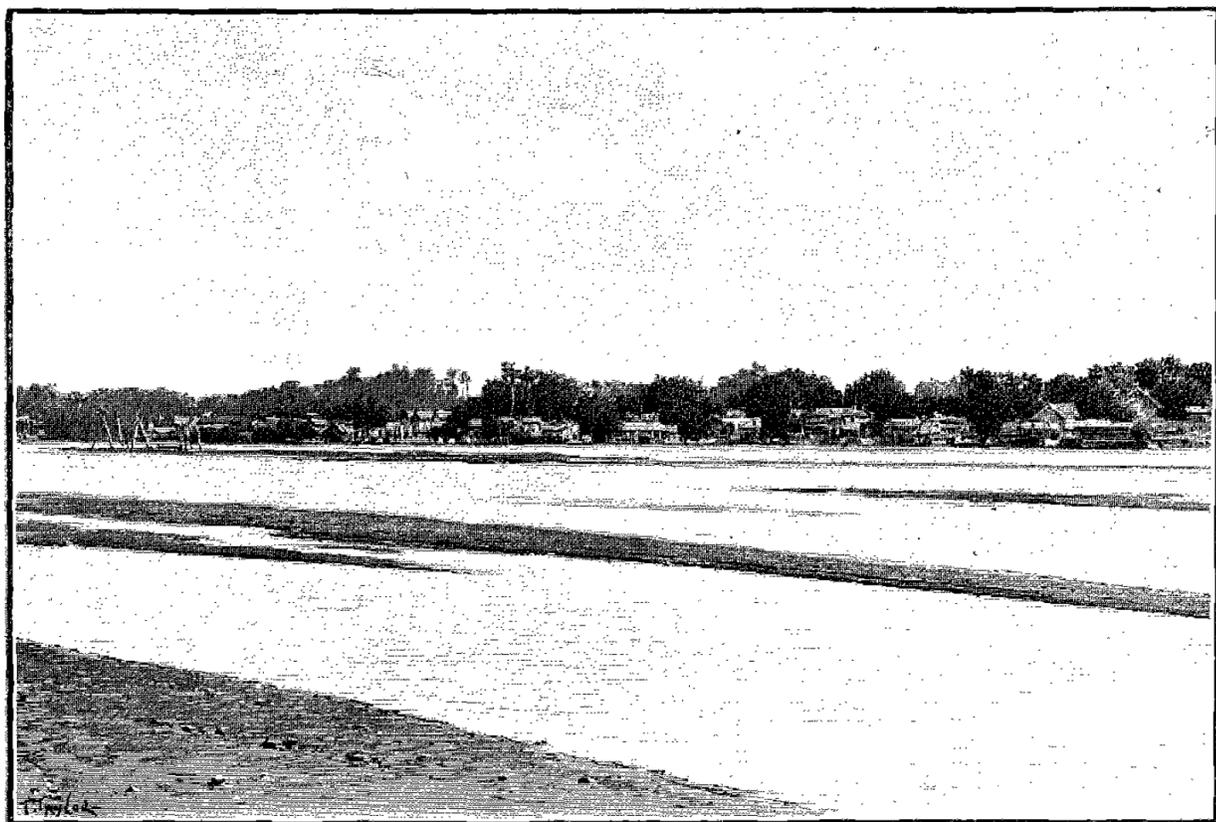
Le tribunal dont nous avons déjà fait mention nous est désigné par le Gouverneur pour notre résidence à Kamphêng-Phêt; une toile tendue sur les colonnes de soutènement de la toiture nous préserve des regards indiscrets et nous donne l'illusion d'un domicile dont un tapis, quelques nattes et des coussins forment tout l'ameublement. Cette hospitalité peu luxueuse nous semble bonne pourtant, et c'est avec une réelle satisfaction que nous dégustons, dans de petites tasses fréquemment remplies, le thé national que nous verse notre hôte; dans une causerie forcément décousue, puisque nous avons besoin, pour nous comprendre mutuellement, du secours de l'interprète, le Gouverneur nous offre avec prodigalité les cigarettes locales fortement opiacées, roulées dans des feuilles de bananier, et cherche, sans y parvenir, à comprendre le but de notre mission. « Que diable, semble-t-il penser, cet insensé espère-t-il trouver dans les ruines désolées pour lesquelles il demande un guide? »

Force lui est cependant de se contenter de nos explications, sans doute dénaturées par l'interprète. Séance tenante, nous réglons les conditions de notre exploration des alentours : guides, moyens de transport, tout est pesé, discuté, convenu, non sans tiraillements en ce qui concerne la rémunération; enfin nous parvenons à nous entendre, et, pour sceller l'arrangement, notre aimable amphitryon nous propose une promenade dans le village, ce qui va nous fournir l'occasion de faire connaissance avec les jeux en honneur dans le pays. Nous acceptons avec enthousiasme et, guidés par le Gouverneur, nous nous dirigeons vers une sorte de *sâla* ou hangar ouvert à tous les vents, où se font les combats de coqs. Au centre, une petite arène est formée par une clôture circulaire de bambous haute de 0 m. 60; des deux côtés, des bancs sont réservés aux parieurs et aux notabilités du lieu. Autour du hangar et rangés en cercle, les coqs de combat attendent dans des cages d'osier le moment d'entrer en scène; ils ont à portée de leur bec une provision d'eau et de riz non décortiqué placée dans des noix de coco transformées en sébiles. Les lutteurs sont choisis de façon qu'il n'y ait pas entre eux de disproportion de taille, et, aussitôt placés dans l'arène, ils se jettent vaillamment l'un sur l'autre, frappant du bec et des ergots; les plumes voltigent, le sang gicle de tous côtés; c'est une lutte sans merci qui ne se terminera que par la mort du vaincu, à moins que, peu vaillant, il ne renonce à combattre et ne cherche son salut dans la fuite.

Un indigène est chargé d'annoncer le début de chaque tournoi en frappant trois coups sur un bambou creux et sonore; c'est aussi lui qui a mission de veiller sur le chronomètre indiquant l'ouverture et la clôture du pari; cet appareil, assez primitif, consiste en un large bocal de verre rempli d'eau aux trois quarts; à la surface est posée une sébile de cuivre que l'eau remplit peu à peu, pénétrant par un trou ménagé à cet effet; lors-



SAN-CHAO (PAGE 357.)
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



KAMPHÊNG-PHÊT (PAGE 356). — DESSIN DE TAYLOR.

qu'elle touche le fond du vase, c'est-à-dire au bout d'un quart d'heure, les paris sont fermés et l'on ne peut surenchérir.

Le hangar affecté aux combats de coqs sert aussi, le cas échéant, aux représentations des *lakhons* (comédiens siamois), divertissement qui, sans contredit, est le plus goûté de toutes les classes de la société indigène : de décors point, si ce n'est dans l'imagination des spectateurs, car ils connaissent de longue date le cadre dans lequel se déroulent les invariables drames qu'ils ont sous les yeux. Assis à la turque, agenouillés ou debout, les assistants laissent au milieu de la « salle de spectacle » un espace libre circulaire dans lequel évoluent les artistes. De la valeur littéraire des œuvres interprétées, nous nous abstenons de parler, et pour cause ; contentons-nous de dire que les sujets en sont presque toujours puisés dans les livres et les légendes bouddhiques, dont les héros et les dieux ont les premiers rôles. Quelquefois même le drame se réduit à une pantomime assez sobre coupée de chants débités sur un rythme plus ou moins monotone et scandés de cris discordants d'un caractère sauvage. Les acteurs, généralement au nombre de sept ou huit au plus, deux hommes et cinq ou six femmes, sont nomades ; pourvue de deux barques de voyage, la troupe va de ville en ville, ressassant son répertoire peu varié mais toujours admiré et chaleureusement applaudi. Le costume des artistes mérite d'ailleurs d'être décrit, et sa richesse, sa bizarrerie, suffisent à expliquer l'impression profonde que produisent ceux qui le portent sur une population simple, à l'esprit quasi enfantin : les actrices ont le corps entièrement peint en blanc, elles sont coiffées d'une sorte de tiare dorée de forme pyramidale, à l'ornementation compliquée et rutilante ; d'énormes jugulaires, dorées elles aussi, tombent jusqu'aux épaules ; la poitrine est chargée de colliers brillants ; les bras, les poignets, les jambes sont cerclés de bracelets qui, sans être d'un métal précieux, en donnent au moins l'illusion. Quant à la figure, qui n'est jamais masquée, elle est toujours l'objet d'un maquillage minutieux qui fait de ces châsses animées d'adorables poupées idéalement artistiques ; enfin, comme pour ajouter à leur charme quelque chose d'étrange, des ongles d'argent démesurément longs, recourbés et effilés, emboîtent l'extrémité de leur doigts fuselés. Quant aux hommes, leur travestissement est variable et approprié au rôle qu'ils remplissent ; signalons le « singe vert » et le « singe noir », dont les apparitions sont fréquentes, et ajoutons que les artistes hommes tirent généralement leurs plus grands effets du plus ou moins de hideur du masque grimaçant dont il se couvrent le visage. Hommes et femmes, d'ailleurs, s'acquittent de leur tâche sans aucun souci de donner la moindre illusion à l'auditoire : les femmes se maquillent sur la scène, et chaque interprète, sa tirade récitée, va s'asseoir dans un coin, cédant la place au suivant.

A la troupe des acteurs se joint presque toujours un certain nombre de musiciens aux instruments aussi étranges que discordants : cymbales, cliquettes, tambourins, flûtes, accompagnent les chants ou les récitatifs, tandis que, armé d'un petit marteau de bronze, un des exécutants, assis au milieu d'un cercle de gongs en cuivre, tire de cette sorte d'harmonium des sons tantôt graves, tantôt doux ou aigus, qui scandent de leur martèlement la bizarre harmonie de l'ensemble.

Les représentations sont visibles de tous, la troupe étant généralement rémunérée directement, à titre d'attraction, par le propriétaire d'une maison de jeu et de la salle de spectacle ; elles durent, y compris les entr'actes, un jour et une nuit. A Bangkok, l'art dramatique perpétue, avec les traditions nationales, la haute littérature, la théologie bouddhiste et le débit rythmé du pur langage rituel.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



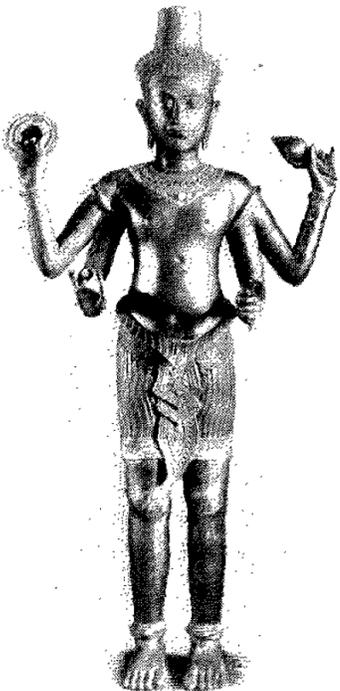
PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VILLAGE DE BANG-TANÔT (PAGE 361). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



STATUE DE VICHNOU TROUVÉE
À SAJNĀLAYA (PAGE 363).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

TOUJOURS accompagné par l'obligeant gouverneur de Kamphëng-phët, nous visitons ensuite la maison de jeu de la ville. C'est une immense salle en bambou et pailloles, simplement meublée de nattes étendues sur le sol et communiquant avec le logement du Chinois tenancier du tripot. A notre arrivée la salle est comble, les joueurs s'y pressent autour d'un tableau déposé sur le sol et divisé en plusieurs cases destinées à recevoir les enjeux; chaque case correspond à une face d'un dé qui est renfermé dans un cube de cuivre dont on lève le couvercle lorsque les jeux sont faits; le dé apparaît alors enchâssé dans un alvéole qu'il remplit entièrement et montre seulement une de ses faces; le chiffre inscrit sur celle-ci est supérieur ou inférieur à celui qui est marqué sur chacune des cases du tableau et, suivant une règle analogue à celle de notre baccarat, le banquier paye ou encaisse les mises. Tout cela, bien entendu, ne va pas sans un grand vacarme de cris et d'imprécations. Les enjeux donnent un échantillon de toutes les monnaies en cours, depuis le coquillage jusqu'aux pièces d'argent.

Les distractions que nous venons d'indiquer ne sont pas les seules qui soient en honneur au Siam; les jeux de toute sorte y sont universellement goûtés et beaucoup d'entre eux sont les mêmes que ceux de nos enfants : le saute-mouton, les barres, le colin-maillard, la balle, le cerf-volant, sont très appréciés de la jeunesse siamoise; les grandes personnes préfèrent, sans pourtant dédaigner la balle ou le cerf-volant, contempler les combats d'animaux divers qui font toujours l'occasion de paris. Signalons entre autres les duels de petits poissons dits *bettapugnax*; doué d'instincts éminemment combattifs, le *bettapugnax* ne peut sans entrer en fureur supporter la vue d'un congénère de même sexe. Aussitôt en présence,

les deux antagonistes passent du gris terne qui leur est naturel par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, leur corps s'irise tout à coup des teintes les plus brillantes, leur corps entier tressaille convulsivement, leurs yeux jettent des lueurs phosphorescentes. Puis, ils fondent l'un sur l'autre et se livrent un combat rapide mais acharné qui se termine par la fuite honteuse du vaincu.

Le foot-ball siamois ou birman se joue avec une sphère creuse de rotin tressé que les joueurs doivent s'envoyer mutuellement, sans le secours des mains et sans jamais lui laisser toucher le sol; nous avons eu à Paris l'exemple de deux jongleurs birmans, qui montraient dans ce genre de sport une adresse extraordinaire.

Les cerfs-volants, qui atteignent là-bas une réelle perfection, servent aussi à des combats spéciaux : placés de chaque côté de la rivière, les joueurs sont répartis en deux camps ennemis; les cerfs-volants affectent

1. Suite. Voyez p. 349.



STATUE DE ÇIVA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

généralement la forme d'oiseaux gigantesques aux ailes déployées, de chauves-souris, de dragons fantastiques ornés de couleurs voyantes; arrivés dans les régions élevées, ils sont manœuvrés de façon à se rencontrer, et la victoire reste à celui qui, par suite de l'embrouillement des fils, parvient à entraîner l'adversaire. Le résultat est quelquefois longtemps attendu, soit que le vent ne se prête pas à la chose, soit que les joueurs cherchent à exciter les parieurs : des cris se font entendre, furieux ou triomphants, et les spectateurs trépignent d'aise ou de colère lorsque le captif redescend entraîné dans la descente triomphale du vainqueur.

Ajoutons à ces divertissements les courses d'hommes à pied, les courses de chars montés à l'antique et attelés de zébus, les régates et enfin les réjouissances qui, à cause des grosses dépenses qu'elles occasionnent, restent un apanage de la royauté : tels sont les combats de buffles ou d'éléphants qui ont lieu dans l'enceinte du palais.

Précédé par le guide qui nous a été donné par le gouverneur de Kamphëng-phët, nous nous dirigeons vers l'antique *Sajjanâlaya* (la demeure des gens de biens), la capitale sacrée des Brahmes du nord, aux splendeurs déchues, dont les ruines sont aujourd'hui perdues en pleine forêt, quelque peu au nord du village que nous venons de quitter, et qui n'est que son descendant dégénéré. Chemin faisant, nous dépassons un convoi de condamnés qui, les chaînes aux pieds, rentrent à la prison sous la conduite de mégères armées de bâtons. Les malheureux ainsi traités ne sont pas tous de grands coupables; en effet, ceux qui, par péché de misère quelquefois, ont omis de payer les impôts, leurs dettes, subissent ce dur traitement, mêlés à la tourbe des voleurs, si nombreux dans ces parages. Les hommes enchaînés deux par deux sont des condamnés pour meurtre ou pour contrebande et vol. Aux chaînes un à un, sont des individus faisant une prison préventive; ils font les corvées publiques ou privées pour le juge qui instruit sur leur cas et qui les fait garder par un geôlier, remplacé souvent par sa femme ou par un esclave homme ou femme, à sa guise.

Après une demi-heure environ de marche vers le nord-est, nous rencontrons les remparts de *Sajjanâlaya* et nous n'éprouvons aucune peine à les franchir par l'une des nombreuses brèches qui les déshonorent; les murs, hauts de quatre mètres, sont en limonite hourdée en mortier; des barbicanes aident l'écoulement des eaux pluviales; du côté intérieur court un solide remblai couronné par une sorte de chemin de ronde. Cette muraille formait à la ville une enceinte rectangulaire dont les quatre faces, régulièrement orientées, étaient percées chacune d'une porte; à l'ouest, une cinquième issue était réservée aux morts et portait le nom de sa destination : *Patu-phi-ôk* (la porte par où sortent les cadavres).

Sajjanâlaya, nous avons pu nous en rendre compte par la suite, est certainement parmi ses sœurs celle qui a eu le plus à souffrir d'un vandalisme apparemment calculé : en effet, nulle autre part il ne nous a été donné de contempler un tel chaos de débris sans forme, moellons, briques, fragments de statues pêle-mêle avec les éclats de limonite ou les tuiles émietées; les vestiges de la glorieuse cité — elle fut telle à en croire les inscriptions — ne sont plus aujourd'hui qu'un ensemble sans nom, le détestable triomphe de la brutalité humaine stupidement exercée sur les produits de l'art. La raison se refuse, en effet, à admettre que la seule influence du climat ou des intempéries ait réussi à mettre à bas des édifices faits pour défier le lent travail destructeur des siècles accumulés; les barbares dont la main sacrilège osait battre en brèche temples et palais ne se contentaient pas de ces déprédations sauvages : renversées de leurs piédestaux, les sacrées idoles étaient mises en pièces, les débris en étaient jetés n'importe où; pas une n'est restée intacte.

Jalouse, on le croirait, de cacher à leurs descendants l'atroce conduite de leurs aînés, la bienveillante et riche végétation de cette contrée est venue jeter son manteau sur toute cette morne désolation : au milieu des temples rasés elle a planté des arbres; sur les débris informes qui jonchent le sol elle a déroulé un tapis de verdure, et sur les murs croulants jeté des tentures de lianes entrelacées.

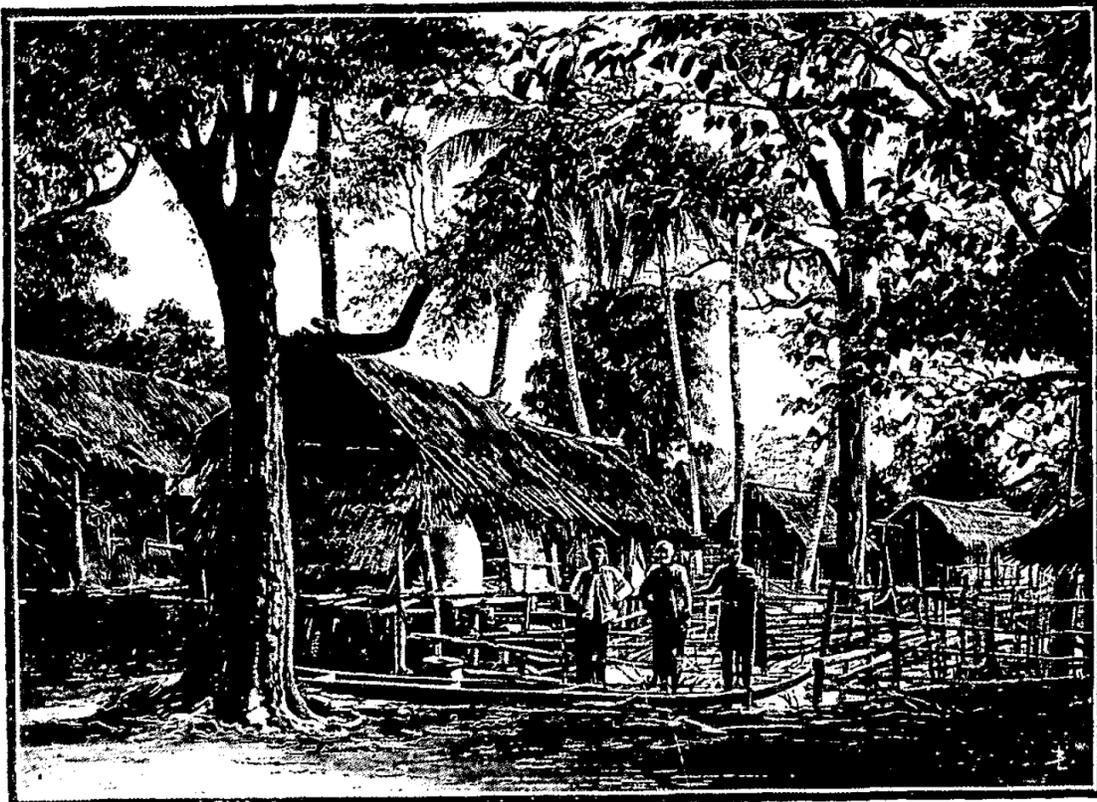
Grande fut pour nous la difficulté à rétablir, au milieu de tant de désordre, l'emplacement des monuments détruits, car l'épaisseur de la végétation nous forçait à nous frayer pas à pas un chemin à grand renfort de coups de sabre d'abatis. Le côté technique de notre mission n'intéressant qu'un petit nombre, nous nous contentons de citer les principaux édifices que nous sommes parvenus à reconstituer : ce sont les *Vâts-xang-phuck* (temple de l'éléphant blanc), *Kamphëng-ngam* (beau mur d'enceinte), *Thenkhi-kien* (la pagode du bonze assis sur un char), *Mondôb-si-nà* (la pagode du dôme à quatre faces), *Phra-non* (temple de Bouddha couché), *Sadet-sang* (construit par le prince), *Champa* (la fleur du nom), *Padamuk*. Pourtant, citons aussi les célèbres statues de bronze de Çiva et de Vichnou qui y ont été découvertes et qui sont aujourd'hui conservées au musée de Vang-nà, à Bangkok. Un savant orientaliste, consulté à leur sujet, nous apprend que de tout temps elles ont été connues des indigènes et que, s'il faut en croire la tradition locale, elles n'ont échappé à la main des vandales que grâce à un séjour prolongé dans le lit du Më-nam. Ces deux statues, qui sont les plus anciens monuments de l'art thaï,

en sont aussi les plus beaux et les plus complets; par l'impeccabilité de leur facture, par leur galbe parfait, elles témoignent de la grande habileté des artistes fondeurs de l'époque, car, bien qu'elles ne fussent pas coulées d'une seule pièce, leur exécution exigeait une parfaite connaissance des procédés de la fonderie.

Il est d'ailleurs fort probable que les belles statues de Bouddha, malheureusement mutilées et dont les débris jonchent le sol, ont été créées par les mêmes artistes alors que les deux religions marchaient de pair.

Deux buffles nonchalants, à une allure digne des anciens rois fainéants, vont maintenant nous cahoter durement, dans un char rudimentaire, sur l'interminable route que nous devons suivre pour atteindre Muang-thani,

village moderne situé non loin de l'emplacement de l'antique Sukhodaya. Coupée de pauses sous un soleil de feu, cette pénible étape s'accomplit tout d'abord avec des zigzags invraisemblables, à travers les immenses rizières qui entourent Kamphèng-phét : les débris, les vestiges de temples, de chédis, abondent, mais leur degré de dévastation nous empêche de nous attarder à les étudier. Puis vient la forêt où bientôt nous rencontrons le mur



BANG-TANÔT (PAGE 365),
LES GRENIERS À RIZ.

d'enceinte de ce qui fut le *Vât-khèn-si-khien*, aujourd'hui dévasté. De temps à autre, de vastes clairières se présentent, hérissées d'arbustes rabougris qui tordent leurs branches, au feuillage dur et sombre, sur un sol inclément de limonite ferrugineuse. Ces carrières à fleur de terre ont fourni les matériaux nécessaires à l'édification des monuments de Saj-janâlaya. De nombreux blocs abandonnés présentent des traces de tra-



MUANG-THANI (PAGE 366). — DESSIN DE BERTEAULT.

vail humain; on y reconnaît des ébauches de colonnes, de piliers et de dalles, ce qui permet de conclure que les éléments de construction étaient dégrossis sur place, puis transportés à la ville, où chacun d'eux trouvait la place qui lui était destinée; un crépi et un enduit de mortier, généralement ornés de bas-reliefs moulés, étaient ensuite étendus sur cette pierre, qui n'est pas sans analogie avec notre meulière.

Avec un vif sentiment de joie nous avons rencontré sur cette route sauvage la trace de mains charitables qui, soucieuses du délassement des voyageurs, ont préparé à leur intention la jarre d'eau limpide qui étanchera leur soif et, sous la cendre, les tisons dont ils auront besoin pour préparer leurs aliments : c'est l'aimable surprise que nous ménageait l'hospitalier *Sâla-that-phom*¹ (sâla à couper les cheveux). Ce sâla est légendaire : c'est

1. *Sâla* (ermitage). Destiné au repos des talapains, sert aux fidèles et aux pèlerins; on en rencontre même dans les temples.

là que jadis on coupait les cheveux des hommes qui se dirigeaient vers Sajjanàlaya, cérémonie indispensable pour acquérir le droit de pénétrer dans la cité royale et sainte. Caché sous l'épaisse frondaison de la forêt, il s'élève non loin d'une citerne creusée dans le limonite, *nam-chong* (eau forte), à l'onde sombre et mystérieuse. Chose curieuse et digne d'être rapportée, cette eau, qui n'est renouvelée que par des infiltrations au fur et à mesure de l'évaporation, contient encore des poissons; selon toutes probabilités, ce sont les descendants de ceux qui, plusieurs siècles auparavant, avaient été placés dans cette citerne : on y trouve le *pla-duk* (poisson à chair jaune et sans écailles), et le *pla-mo*, nageant lentement à l'ombre du *ton-sai*, arbre aux rameaux toujours verts.

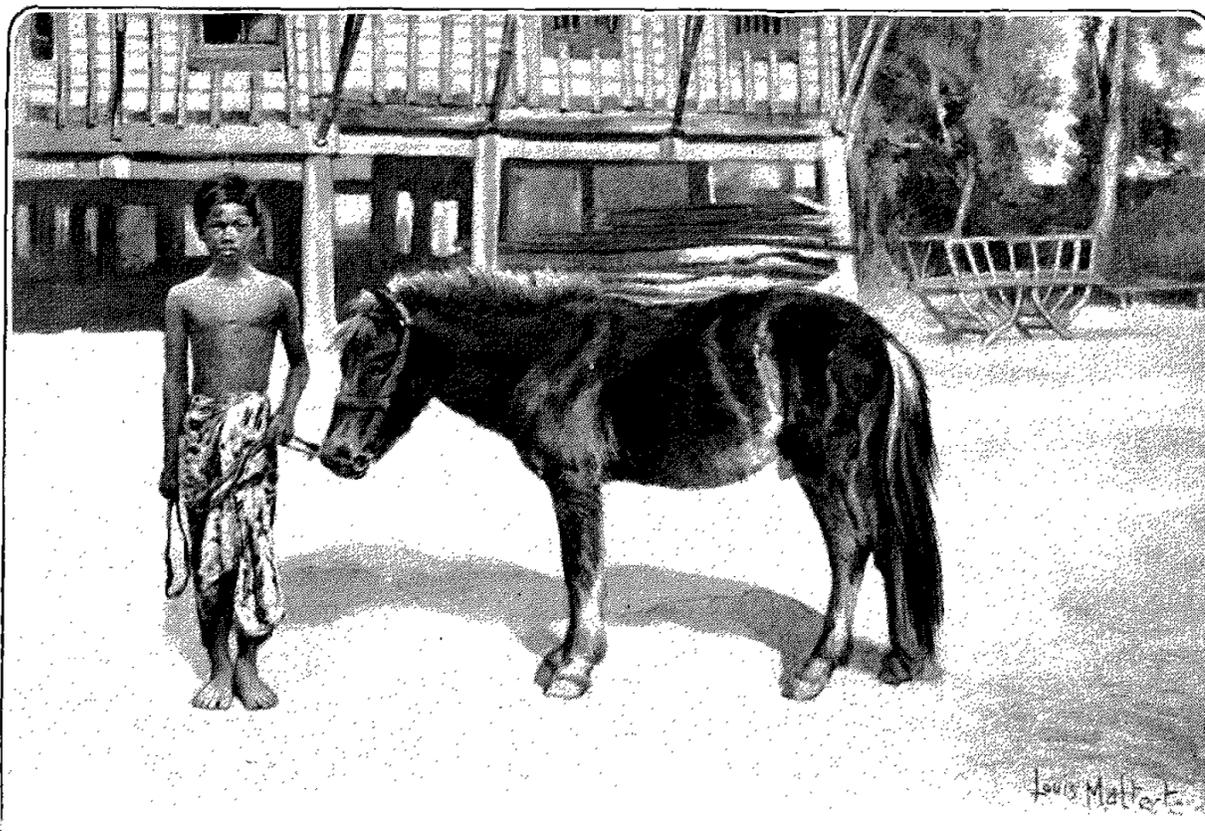
Poursuivant notre route vers le nord-est, nous traversons un marécage desséché qui montre son fond de sable rouillé, puis nous retrouvons la forêt, qui semble s'être faite plus inextricable encore. Pourtant les gisements de limonite à fleur de terre recommencent à apparaître, et bientôt, sur le bord du chemin, nous pouvons admirer le fameux rocher *Takhè-pun* (le crocodile de pierre), vénéré des indigènes. Nous n'y voyons, nous, qu'un simple banc de pierre dans lequel, avec la meilleure volonté du monde, nous avons peine à reconnaître la forme du dangereux amphibie, bien que la nature semble avoir été corrigée par quelques coups de pic habilement frappés. Pourtant la légende veut que le célèbre roi Phra-ruang ait vu la plus chère de ses femmes dévorée sous ses yeux par un monstre affamé, qu'il égorgea incontinent de son sabre redoutable. Le dangereux animal, par l'effet de la colère divine, fut ensuite pétrifié là où il est encore pour longtemps.

Après avoir franchi un antique canal aujourd'hui à sec, nous parvenons à une forêt de tek, où, non loin de la clairière *Thung-krat* (plaine nettoyée), une vaste mare, *Mông-lieng*, va permettre à nos buffles de prendre un rafraîchissement qu'ils ont lentement gagné. Puis, brusquement, la brousse, les ronces, les hauts herbages aux feuilles pointues et coupantes remplacent le tek, opposant leur barrière hostile à notre incursion sacrilège parmi les ruines inviolées qu'ils recouvrent. Nous y trouvons cependant un *san-chao*, sorte de pagode en réduction abritant une menue statuette de Bouddha; l'usage veut, nous dit notre interprète, que le voyageur offre au génie tutélaire de ces lieux quelques feuilles dont il se nourrira; aussi un énorme amas de feuilles desséchées encombre-t-il le pied de ce temple en miniature. Non loin, le *Bó-lèk* (puits de fer) s'enfonce dans le sol; c'est une ancienne mine de fer où ce métal extrait était transformé sur place en couteaux et en sabres.

Un sable blanc et fin a remplacé pour un temps le dur sol de limonite, l'horizon aussi a changé et, en s'élargissant, il nous permet d'apercevoir, à l'ouest le mont *Khao-lèk* (petite montagne), au nord *Bang-mai* (village nouveau) et ses rizières, et, très loin, se perdant dans un bleuté vague, la montagne royale : *Khao-luang*.

Nous avons atteint et dépassé les jardins qui précèdent *Bang-phàng-kàtai* (le village qui cache les lièvres), pauvre village enfoui dans la rizière, dans lequel nous pénétrons, à la grande stupéfaction des indigènes, écarquillant les yeux à notre approche et restant bouche bée devant l'obturateur de notre appareil photographique braqué sur leurs cases. Notre arrivée est aussitôt signalée au maire du village, qui, chose que nous nous plaisions à noter pour la rareté du fait, accourt obligeamment à notre rencontre, le visage épanoui dans un large sourire, et ne cessera, durant notre court séjour, de nous témoigner la plus parfaite urbanité, l'empressement le plus aimable. Nous méprenant sur la qualité du survenant, qui certes ne payait pas de mine, nous commettons la bévue de lui demander les indications nécessaires pour joindre le maire! Nullement blessé, le digne petit homme

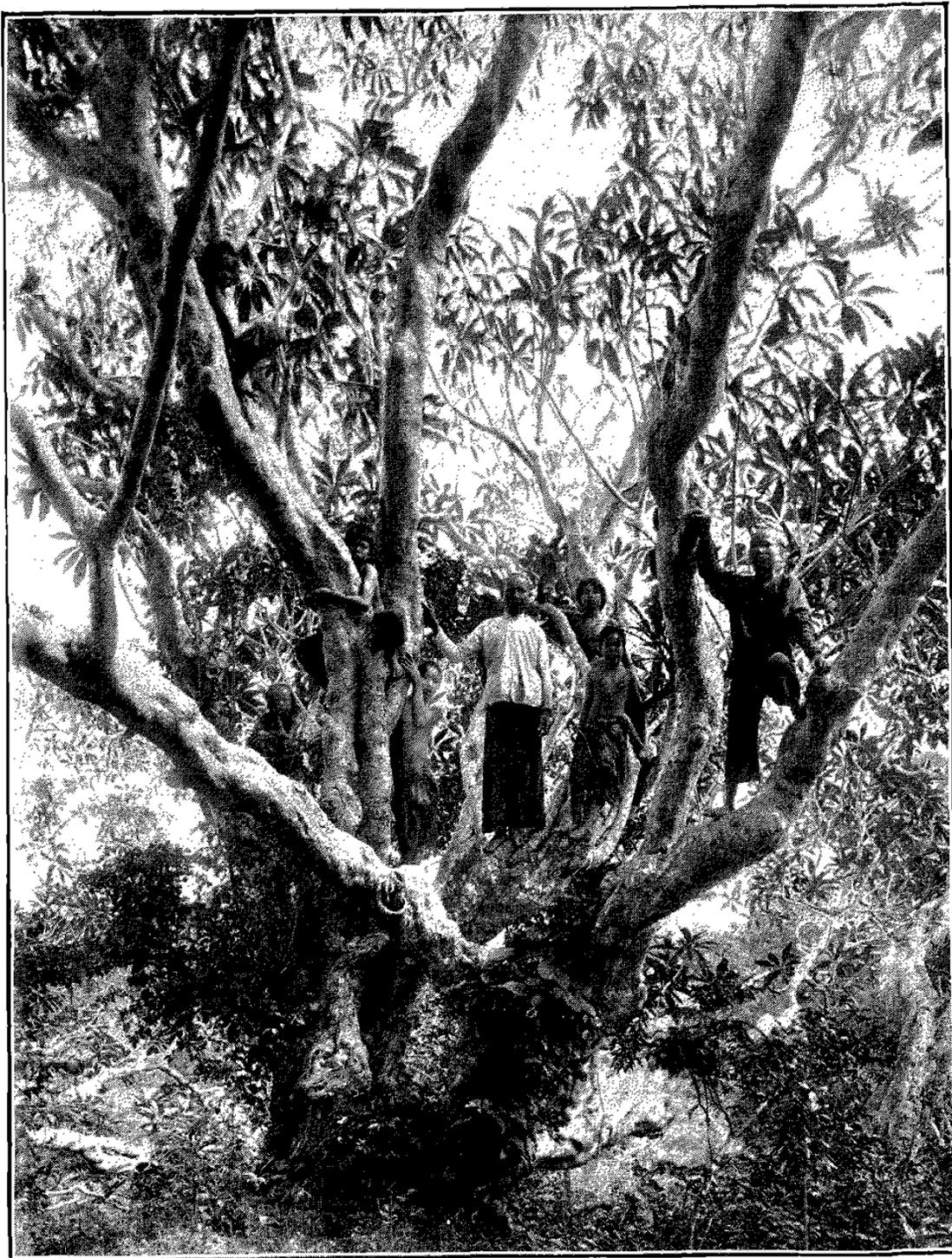
nous tire rondement d'embarras en se mettant tout entier à notre disposition, et, après une courte absence, revient avec un chargement de coussins, de nattes, de bananes et de riz cuit, puis il envoie chercher une jarre d'eau fraîche et s'assoit près de nous. La conversation de ce magistrat laisse fort à désirer sous le rapport de l'érudition, et nous ne tardons pas à acquérir la conviction qu'il ne nous sera d'aucun secours pour nos recherches archéologiques. Touché cependant de ses honnes dispositions à notre égard, nous nous hâtons de lui



CHEVAL SIAMOIS. — DESSIN DE MALTESIE.

offrir un excellent havane, dont la bague de papier doré semble l'intriguer au plus haut point; ne voulant pas être avec lui en reste d'obligeance, nous lui indiquons quelle est l'extrémité qu'il doit mettre entre ses lèvres. Nous le laissons à la béatitude que lui procure la fumée de ce tabac inconnu, pour jeter un coup d'œil sur le village qu'il administre : les habitants sont au nombre de 600 environ, ce sont des Siamois et des Chinois; leur industrie, qui nous paraît insignifiante, comprend la fabrication de torches résineuses faites de la sève de l'arbre *ton-jang*, quelques métiers pour le tissage des langoutis et des ateliers en plein vent où l'on construit des charrettes à buffles et des barques creusées dans les troncs d'arbres. La culture est plus importante et comprend le riz et le maïs; on exploite aussi le tek et les bambous. Les fruits sont rares et presque exclusivement représentés par la banane, le citron et la pamplemousse.

Brusquement, à la sortie du village, la végétation apparaît de nouveau; chétive d'abord, elle ne montre que quelques arbustes difformes dont le tronc convulsé se couvre d'excroissances bizarres; mais, bientôt luxuriante, elle ne tarde pas à cacher complètement le chemin, sur lequel nos buffles



ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trébuchent en soufflant bruyamment; nous voici maintenant dans un véritable éden : un humus épais recouvre le sol et au-dessus de nos têtes pèse la tranquille et grandiose majesté de la forêt vierge; les arbres y sont représentés par les essences les plus diverses; la gamme des verts sombres et brillants s'y marie heureusement au bleu de ciel sur lequel se découpent les folles arabesques des lianes capricieuses, au réseau compliqué; l'orchidée parasite, accrochée au creux des écorces, épanouit dans l'air chaud ses fleurs invraisemblables, fantastiques, aux teintes intenses ou mourantes.

Hélas! la soif, prosaïque besoin, nous oblige, à notre grand regret, à nous arracher à l'enchantement de nos yeux, et nous nous enfonçons plus avant dans la forêt, qui tout à coup se change en une prairie immense dont le moindre brin d'herbe dépasse notre tête; rares d'abord, mais bientôt plus nombreux, les marais apparaissent : c'est le *Nong-sua-hók* (le marais du tigre qui rugit), le *Thong-huai-ngon* (le ruisseau de l'or et de l'argent), le *Bô-nam-bib* (le puits à l'eau qui est resserré), le *Nong-chick-chai* (le marais qui inquiète le cœur). Et voici, au *Bang-sam-phuang* (le hameau des trois guirlandes), traversé par la rivière du même nom, coulant de l'est à l'ouest, que le pays reprend son morne et monotone aspect de désolation. Au milieu de rizières abandonnées, sur un sol grillé aux produits maladiés, *Bang-tanót* (village du palmier éventail) montre ses réserves de riz, vastes récipients faits de lames de bambou entrelacées et recouvertes d'un enduit d'argile; bâtis sur pilotis, ces sortes de greniers sont abrités par un toit de pailloles. Là croissent aussi quelques arbres fruitiers; on y fabrique des torches et des langoutis, on y cultive avec succès la patate et, moins abondamment, la canne à sucre et les haricots; nous rencontrons un nouveau produit alimentaire, c'est le *kloï*, qui est présenté sous la forme d'une boule blanche de la grosseur d'une mandarine; c'est une sorte de féculé destinée à remplacer le riz lorsque la récolte en a été insuffisante. On l'extrait d'un volumineux tubercule qui pousse dans la forêt à l'état sauvage et qui



RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

grain renferme une amulette, faite, tantôt d'un caillou, tantôt d'une bague de rotin enduite de résine, d'un peu de chaux enveloppée dans une feuille de bananier ou enfin de quelque menue figurine de terre cuite représentant Bouddha et provenant des ruines de la capitale voisine détruite. Cet ensemble de fétiches est suffisant, paraît-il, pour détourner de la tête qu'il entoure les accidents malheureux qui peuvent survenir en cours de route.

Citons ensuite sans nous y arrêter les villages de *Thung-luang* (la plaine royale), de *Bùng* (village du cresson), de *Kluai* (de la banane), tous assez misérables et pratiquant sans grand succès la culture du riz, qui croît difficilement sur ce sol inclément. Sur ces tristes étendues, florissantes à l'époque de la splendeur de Saj-

janàlaya et de sa sœur Sukhodaya, des vols de vautours et de corbeaux tournoient lourdement, tachant sinistrement l'azur de leur lugubre essaim. Aveuglé, rôti par un soleil de feu, rudement cahoté par le terrain rocaillieux, nous sommes d'ailleurs peu enclin à la bienveillance pour le décor qui nous entoure.

Les khlongs *Huai-hèng* (canal du ruisseau desséché), *Noi-gon-jang-din* (le canal de la terre résineuse), *Taphan-phô* (le pont du peuplier), et la rivière de Thani une fois traversés, nous voici enfin parvenu à *Muang-thani* (la capitale), chef-lieu de la province du même nom; ce n'est qu'un simple village, et l'on éprouve une certaine difficulté à se figurer que c'est là l'emplacement de l'antique et puissante Sukhodaya.

Notre premier soin à l'arrivée est de rendre visite au Sous-Gouverneur, qui, ne pouvant nous donner que le lendemain des moyens de transport, nous fait conduire au sâla du *Vât-raxathan* (le vât don du roi), non loin de sa propre demeure. Le temple est moderne et ne se signale guère que par son étrange décoration composée de chromolithographies allemandes apposées sur les murs et représentant des figures anatomiques : larynx, abdomen, squelette, écorché, etc. Les talapoins, d'ailleurs, en nous montrant ces ornements bizarres, ne peuvent retenir un franc éclat de rire. Bons enfants, ces prêtres indigènes et nullement ennemis d'une honnête gaîté; leur principal défaut (qui n'en a pas?) est un quémardage éhonté qui en fait de véritables mendiants, mais il paraît que cette façon d'agir leur est prescrite par les règlements de leur ordre; toujours est-il que nous avons toutes les peines du monde à



IRRIGATION DES RIZIÈRES. — DESSIN D'OLEVAY.



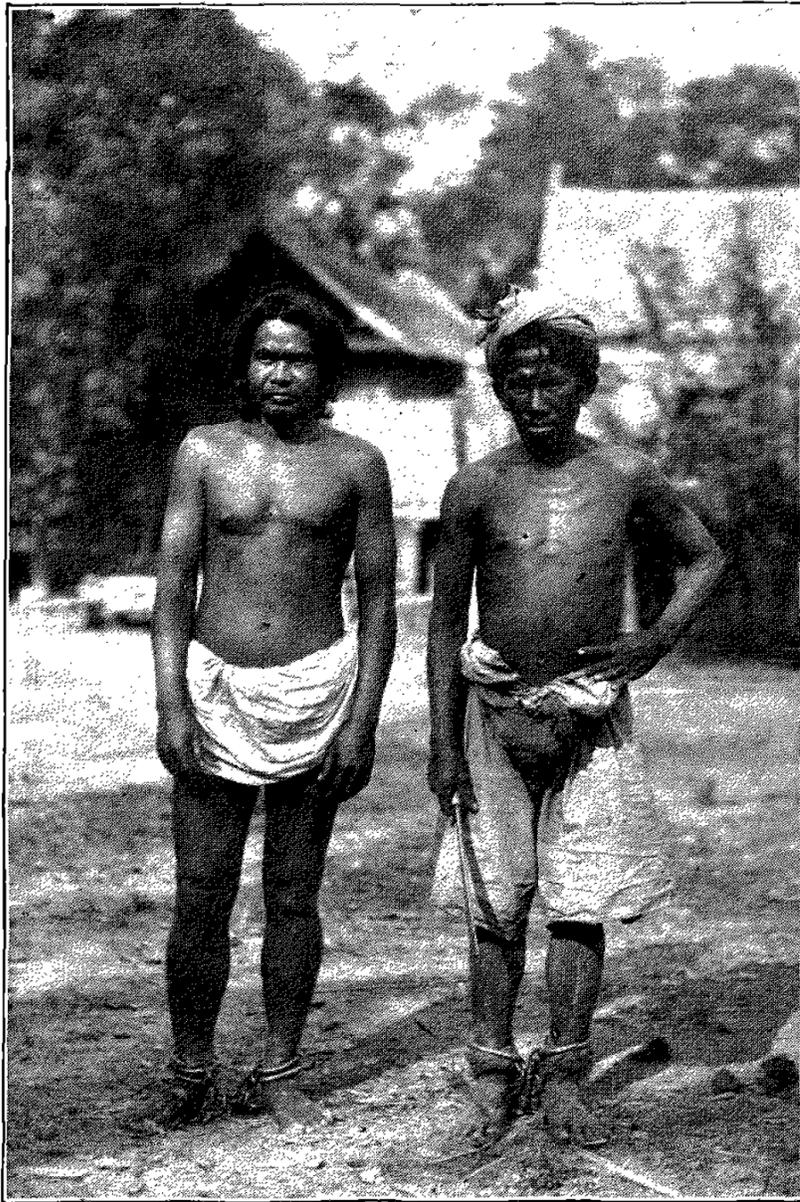
MONUMENTS DE SIKHÔTĀI : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VĀT-SI-JUM. — PHRA-CHĒDI CENTRAL DU VĀT-JĀĪ. — LE BÔT DUVĀT-SI-JUM.
LE GRAND PHRA-CHĒDI DU VĀT-JĀĪ. — DESSIN DE BOUDIER.

soustraire nos maigres provisions à leur indiscrette cupidité. Soucieux cependant de nous concilier les bonnes grâces de ces saints personnages, nous leur faisons une généreuse distribution de rasoirs, de couteaux, de savon, de glaces et de crayons, dans le machiavélique espoir qu'ils nous seront de puissants auxiliaires pour l'accomplissement de nos recherches. Erreur dont nous revenons bien vite, rien qu'à voir leur mine ahurie aux premiers mots qui leur sont adressés : non seulement ils ne sauront pas nous guider à travers les ruines, dont ils soupçonnent à peine l'existence, mais encore leur ignorance crasse les met hors d'état de comprendre ce que nous leur disons par la bouche de notre interprète.

Après une nuit d'un pesant sommeil, sur une natte dure, maigre repos péniblement gagné, nous sommes surpris par la visite du Gouverneur, qui, accompagné de ses fonctionnaires, vient nous demander de le photographier; sa requête est favorablement accueillie, et nous nous empressons de faire poser devant l'objectif le groupe du personnel administratif de Muang-thani, ce qui nous permet de remporter un spécimen de quelques types indigènes. Le Gouverneur, après nous avoir fait promettre de lui envoyer la première épreuve tirée, tombe en arrêt devant le théodolite dressé sur son pied; il nous regarde curieusement faire nos observations et, mettant à son tour l'œil à l'appareil, s'émerveille de la course rapide du disque solaire. Mais voici venir les barques qui nous permettent de traverser la rivière : nous nous hâtons d'opérer sur les charrettes le transbordement de nos bagages, et à 11 heures du matin nous nous acheminons vers la forêt, qui, nous l'espérons, va nous révéler le secret des antiques splendeurs de la cité abolie. Nous laissons sur notre gauche le village de Bang-kluée et nous ne tardons pas à atteindre *Bang-khuang* (le village qui fait obstacle), où, au bord du Khlong du même nom, nos buffles sont dételés; pendant que les conducteurs les baignent, nous goûtons quelque repos dans les ruines de Vat-khuang, regardant des indigènes dépecer et étaler au soleil la viande d'un buffle fraîchement abattu; convenablement séchée et salée, elle donne une précieuse conserve de longue durée. Puis nous repartons à travers la rizière et, après avoir dépassé Bang-khaufai, Bang-nà, nous atteignons les premières ruines extra-muros : ce sont, parmi la brousse, quelques colonnes brisées ou renversées et, plus loin, les restes du Vât-phai-lim sur une même ligne, deux phra-chédi et le *Vât-kadi-sua* (le vât où il y a un tigre dans la cellule). Le *Vât-xang-lób* (le vât où l'éléphant s'esquive), entre autres vestiges intéressants, nous montre un énorme chédi supporté par un cercle d'éléphants cariatides qui, le corps à moitié engagé dans le soubassement,

s'arc-boutent sur les jambes de devant comme dans un effort colossal. Après être descendu dans le lit desséché de l'ancienne rivière de Sukhothai formant jadis fossé d'enceinte et aujourd'hui dérivée de façon à traverser Muang-thani, nous mettons le pied dans la ville après en avoir franchi le rempart par une brèche.

Tout d'abord, nous rencontrons une petite agglomération de misérables cabanes abritant des familles siamoises, et nous faisons halte en face d'un hangar délabré décoré à notre intention du nom de sala; ce sera notre quartier général. Non loin, une pauvre bonzerie équilibre ses parois branlantes; c'est l'école des villages environnants : la jeunesse locale, en effet, sous couleur de s'y orner l'esprit, se livre à d'interminables parties de balle sous l'œil paternel de ses professeurs, qui d'ailleurs seraient fort en peine d'apprendre à leurs élèves autre chose que les principes de la paresse et les bienfaits d'une ignorance universelle. Pendant que nous aménageons notre future résidence, trois Siamois viennent, envoyés par le Gouverneur, se mettre à notre disposition; heureux d'abord de l'arrivée de ces auxiliaires, nous ne tardons pas à en souffrir, car nous sommes obligé de faire dresser une tente improvisée sous laquelle nous nous abritons pour nous soustraire à leur envahissante curiosité. Des feux sont allumés, l'eau commence à chauffer pour le repas, et tandis que le riz cuit doucement, nos hommes vont s'ébattre dans les eaux toutes proches de l'ancien étang sacré. Quant à nous, nous goûtons paisiblement le charme de ce qui nous entoure, délicieusement pénétré par l'enveloppante poésie du site : à droite quelques cabanes élevées sur pilotis se perdent dans une robuste végétation; çà



SIAMOIS EN PRÉVENTION (PAGE 362). — DESSIN DE MALTESTE.



et là, un palmier s'élançait vers le ciel, balançant gracieusement en haut de son tronc flexible sa tête empanachée; au milieu, l'étang sacré étend le miroir de ses eaux mystérieuses parmi les roseaux légers qui croissent en abondance sur ses rives basses et fécondes. Mais la nuit arrive, rapide et froide, nous nous hâtons de rejoindre les foyers, autour desquels notre petite équipe se serre frileusement.

Le lendemain, dès l'aurore, accompagnés de nos hommes armés du sabre d'abatis, nous pénétrons dans la

forêt, où presque aussitôt nous atteignons des ruines importantes, le *Vât-jaï* (le grand temple), qui, dans son enceinte, n'enfermait pas moins de cent quatre-vingt-neuf constructions diverses. Si le *Vât-jaï* est le temple le plus important et le plus riche en détails intéressants que nous devions rencontrer dans toute notre exploration, c'est aussi celui qui va nous donner le plus de peine pour l'étude et la reconstitution; en raison même de ses dimensions et du développement inouï que la végétation a pris sur l'emplacement qu'il occupait,



SUKHÔTHAÏ : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ.

en raison aussi du degré de dévastation des vestiges qu'il présente encore, notre tâche va être des plus pénibles. Tout est abandonné, et, bien souvent, sous le tas de décombres informes que l'on dégage à grand-peine de son linceul de feuillages et de lianes, l'œil est impuissant à découvrir l'édification primitive; il faut alors lever une à une les pierres qui jonchent le sol pour arriver à la construction subjacente révélatrice du monument détruit. Tout à notre pénible mais captivant travail, nous n'avions prêté tout d'abord que peu d'attention à l'insistance parfois agaçante que mettaient les hommes du Sous-Gouverneur à nous suivre pas à pas, lorsque nous sommes soudain stupéfait de voir l'un d'eux griffonner rapidement des notes serrées; aurions-nous là, par hasard, un confrère local? Nenni, un espion simplement. Mon interprète m'explique que, le but de notre expédition n'étant pas des plus clairs, cet homme est chargé de surveiller nos moindres actions et de les noter de façon à pouvoir faire au retour un rapport circonstancié sur nos faits et gestes; à Muang-thani, j'avais congédié l'un de mes hommes dont le caractère sournois et méchant m'avait inspiré des craintes au moment de m'aventurer dans la forêt; j'avais appris qu'il essayait de m'aliéner la confiance de ses camarades et de les décider à m'abandonner en leur faisant craindre de ne pas toucher le salaire promis et de contracter les fièvres de bois. Le mauvais drôle, par ses propos haineux et perfides, n'avait pas eu de peine à persuader au Gouverneur que je n'avais pas d'autre intention que de chercher à m'approprier les trésors qui, suivant la croyance locale, sont enfouis dans les ruines!

Sans entrer dans les détails techniques de notre étude, disons que le Vât-jaï, qui à lui seul est une vaste cité, recouvre environ 42 hectares de terrain : c'est une sorte de carré circonscrit par un mur d'enceinte renforcé d'un fossé. Ce dernier porte le nom de *Kaphang-ngon* ; il est aujourd'hui complètement à sec ; le mur d'enceinte, qui mesure 1 mètre environ d'épaisseur, est fait de briques revêtues d'une couche de mortier et surmonté d'un lourd chaperon mouluré ; deux portes à l'est et à l'ouest, une porte au nord et au sud percent ce mur ; devant chacune d'elles une chaussée enjambe le fossé. Quant aux monuments compris dans cette enceinte, énumérons-les :

1° Un *phra-chédi* central et ses annexes.

2° Deux *bôt*, temples sacrés, où se font les ordinations des talapoins et où ont lieu les grandes assemblées.

3° Un *vihan*, temple simple, où le peuple est admis à entendre les prières et sermons du talapoin.

4° Un *mondôb*, édifice abritant un *bouddahpâda* (empreinte du pied de Bouddha).

5° Trois *kamburien*, édifices où se font les prédications.

6° Dix édicules diverses, nommées *kut*, abritant chacun une statue de Bouddha.

7° Cinq *phra-prang*, d'un style hiératique, en forme de pylônes, édifiés pour abriter des reliques ou dans le but d'acquérir quelques mérites (*bun*) pour leurs pieux fondateurs.

8° Cent soixante et un *phra-chédi* de diverses hauteurs et de diverses formes.

Le second jour de notre arrivée sur le lieu des recherches était le 24 décembre 1892, et, de retour au campement, nous ne pouvions empêcher nos souvenirs de nous reporter au joyeux réveillon qui nous avait réunis entre amis un an auparavant autour d'une table copieusement servie, à deux pas des boulevards et de leur joyeux fracas. Et, tristement, nous songions à notre actuel isolement ; quelle différence, hélas ! et avec quelle profonde mélancolie nous subissions la lourde impression d'isolement, d'éloignement, où nous nous trouvions ; oh ! se sentir seul, seul devant l'inconnu, parler et ne pas être compris, ressentir des choses et ne pouvoir les exprimer qu'à soi-même, souffrir parfois, ou parfois se réjouir, et n'avoir pas une main amie à serrer dans ces moments où l'expansion serait si réconfortante ou si douce !

Quittant le mur d'enceinte sud du Vât-jaï et enjambant les ruines par la porte percée en sa partie médiane, nous nous enfonçons à travers l'épaisse forêt, guidé par les vestiges d'une antique chaussée qui nous mène jusqu'au *Vât-sisavaï* (le temple illustre et élevé), remarquable par trois tours d'ordre brahmanique paraissant de beaucoup antérieures au reste de l'édifice.

Les recherches faites depuis le commencement de notre arrivée à Sukhodaya avaient été fructueuses et de nature à nous encourager, malheureusement nous allions avoir à compter avec certaines difficultés : un de nos guides est pris des fièvres ; l'autre, persuadé que les génies de la forêt sont contre nous, prend la fuite aussitôt ; le troisième, l'homme au rapport de police, fait défection à son tour, car nous avons fini par lasser son courage, mis à une rude épreuve par nos courses à travers les éboulis, les monuments branlants.

Quelques doses de quinine ont bientôt remis le malade sur pied, mais les indigènes que nous avons recrutés sur place pour remplacer les camarades travaillent avec mollesse et nous sommes forcé d'écrire au Gouverneur en lui demandant de nouveaux hommes. Est-ce aux termes pressants de notre missive ou au cadeau qui l'accompagnait que nous dûmes la libéralité de ce fonctionnaire ? Nous n'osons pas trancher la question. Toujours est-il que, deux jours après, notre équipe désarmée était renforcée de six gaillards alertes et dispos.

C'est avec ce renfort inattendu que nous reprenons vaillamment nos travaux : suivant la direction ouest, en longeant le côté nord du *Vat-saï* (le vât du Pipal), nous traversons l'enceinte de terre levée qui entoure la ville et nous parvenons devant la face sud du *Vât-si-jum* (le vât de l'illustre assemblée), temple fameux par ses pèlerinages, au temps où les rois thaïs sacrifiaient dévotement à Bouddha.

Situé à une médiocre distance de Sukhodaya, il formait à lui seul comme un faubourg de la ville. Ce temple offre un intérêt particulier, soit par les nombreuses inscriptions qu'il renferme et surtout par les *jâtakas*¹ (naissance) que nous y avons trouvés et dont nulle part, tant au Siam qu'au Cambodge, nous n'avons rencontré l'équivalent, soit aussi par la céramique, qui y a joué un rôle important. Nous pénétrons par le côté est du *Vât-si-jum*, dont l'enceinte a presque entièrement disparu ; nous nous trouvons en face du *bôt* et à 2 mètres en arrière du *mondôb*, qui lui aussi prend son entrée à l'est, mesurant 22 m. 60 de long sur 27 m. 50 de large. Une antichambre fait suite à la porte d'entrée et donne accès dans une salle où une énorme statue de Bouddha s'adosse contre la face ouest, reposant sur un autel qui occupe plus de la moitié de l'espace.

C'est d'une façon toute fortuite que nous avons découvert les *jâtakas*, qui, par l'emplacement qu'ils occupaient, paraissaient devoir rester à jamais ignorés : en franchissant la porte du *mondôb* à moitié détruit, nous faisons déplacer des décombres qui masquaient une étroite ouverture pratiquée dans l'épaisseur du mur. Y avait-il autrefois là une porte, nous l'ignorons, et rien ne peut nous le faire supposer, car, tout informé, cette ouverture a plutôt l'air d'un trou percé au hasard, sans le moindre souci architectural, que d'une ouverture régulière dégradée par le temps ; peut-être est-ce là une de ces mutilations comme on en remarque tant sur les *chédīs* et qui ne serait

1. Désigne le récit d'un épisode d'une des existences antérieures de Bouddha, relaté par lui, à l'occasion d'un fait dont il a été témoin ou acteur.

que la trace des recherches de spoliateurs inquiets d'une riche trouvaille. Mgr Pallegoix, dans sa *Description du royaume Thaï*, nous dit : « C'est, au Siam, une véritable monomanie que la recherche des trésors, surtout dans les vieilles pagodes et au milieu des ruines de Juthia. Celui que la cupidité pousse à faire ces recherches va passer une nuit dans l'endroit où il suppose qu'il y a un trésor enfoui ; avant de s'endormir, il fait un sacrifice de fleurs, de cierges, de bâtons odoriférants et de riz crevé au génie du lieu. Pendant son sommeil, le démon lui apparaît, lui montre le trésor en disant : « Donne-moi une tête de cochon et deux bouteilles d'*arak* (cau-de-vie de riz), et je te permettrai d'emporter le trésor. » D'autres fois, le démon lui apparaît avec un air menaçant, élevant sur lui une massue comme pour le tuer, et lui dit : « Profane ! quel droit as-tu à l'or et à l'argent qui sont enfouis ici ! » L'individu s'éveille et s'enfuit épouvanté.

A plat ventre et non sans quelque appréhension, nous nous glissons dans ce boyau mystérieux avec le pressentiment que notre audace ne nous aura pas poussé en vain à entreprendre cette exploration dans une posture aussi bizarre que gênante, éclairé par des torches dont la fumée nous aveuglait.

Que de trésors archéologiques resteraient inconnus si l'explorateur n'avait, pour le soutenir, la soif de l'inconnu ! Sans cet aiguillon dominateur, il est plus que probable que nous nous serions laissé rebuter, en cette circonstance, par la pesanteur d'une atmosphère plusieurs fois séculaire, rendue plus fétide encore par l'épaisse couche d'excréments de chauves-souris sur laquelle nous étions obligé de ramper. Le mur dans lequel court la galerie que nous

parcourons mesure 3 m. 25 d'épaisseur des côtés sud et nord et 3 m. 40 du côté ouest ; après avoir rampé quelques mètres perpendiculairement au mur sud, nous rencontrons un premier coude à angle droit qui nous fait tourner à gauche, puis un second qui nous remet dans une direction parallèle à celle que nous suivions d'abord ; quelques mètres encore et un nouveau coude, toujours à angle droit, nous fait avancer parallèlement au mur sud ; le trajet que nous venons de parcourir s'est effectué dans un boyau de 0 m. 44 de large sur 0 m. 80 de haut et de 6 m. 35 en longueur développée.

Nous nous trouvons bientôt en présence d'une petite porte ; nous la franchissons, non sans peine, car la hauteur n'est plus que de 0 m. 49 de largeur sur 0 m. 40 de haut et, à notre grande satisfaction, nous pouvons relever la tête, puis nous mettre sur nos genoux et enfin nous redresser totalement ; nous pouvons dès lors terminer debout cette pénible ascension.



JĀTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Devant nous un escalier monte dans l'ombre ; il compte vingt marches dont la hauteur moyenne est de 0 m. 44 ; au-dessus de nous, le plafond suit, en sens inverse, les ressauts des marches, formant une série de linteaux de grès sur lesquels, avec une joie profonde, nous découvrons des sujets finement gravés et accompagnés d'inscriptions en langue thaïe.

Nous reprenons de plain-pied notre marche, attiré en avant et à droite par un filet de lumière dont la provenance nous intrigue : nous nous trouvons devant une sorte de couloir qui, perpendiculairement à la galerie que nous suivons, traverse le mur dans toute son épaisseur pour aboutir à pic, à neuf mètres du sol, à l'intérieur du monument. Une porte de bois sculpté ferme à son extrémité ce couloir, qui n'avait, sans doute, d'autre but que d'aérer et éclairer la galerie.

Reprenant notre route dans la première galerie dont le plafond est aussi garni de sujets, nous arrivons bientôt à un nouveau coude sur notre droite, où la galerie, s'élargissant, forme chambre ; au plafond, une dalle scellée montre un Bouddhapâda gravé (empreinte du pied de Bouddha), dont les doigts encore visibles sont tournés vers le sud ; la pierre malheureusement s'est effritée, le reste de l'image est fruste. Une petite baie (0 m. 30 sur 0 m. 40) éclaire cette partie de la galerie qui court maintenant dans la paroi ouest ; à droite, une seconde baie s'ouvre sur l'intérieur du monument, derrière la nuque du gigantesque Bouddha ; une troisième, faisant pendant, en plan horizontal, à la première, est percée au haut d'un nouvel escalier de onze marches ; par un retour d'équerre sur la droite, la galerie, prolongée au nord, prend la direction ouest-est. Une petite chambre avec redans verticaux dans les angles précède un dernier escalier de dix marches qui nous conduit, non sans peine, car les décombres roulent sous le pied, à la partie supérieure de la corniche ; là reposaient autrefois les sablières de la toiture.

Ce n'est pas sans un soupir de soulagement, le lecteur le comprendra sans peine, que nous revoions la lumière et que nous respirons à pleins poumons, après un aussi pénible trajet ; cinq jours durant, il nous faut de nouveau affronter l'atmosphère épaisse de ce sépulcre, en absorber la poussière séculaire, pour estamper les trésors archéologiques que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, pour la plus grande joie du monde scientifique.

Les jâtakas, au nombre de cent, n'ont pu être tous estampés en raison de la dégradation du grès. Néanmoins nous en avons rapporté cinquante et un qui ont pu être identifiés avec ceux de l'Inde déjà connus.

Au nord du mondôb s'élevait le vihan, un édicule, onze phra-chédi et un *sa* (bassin sacré).

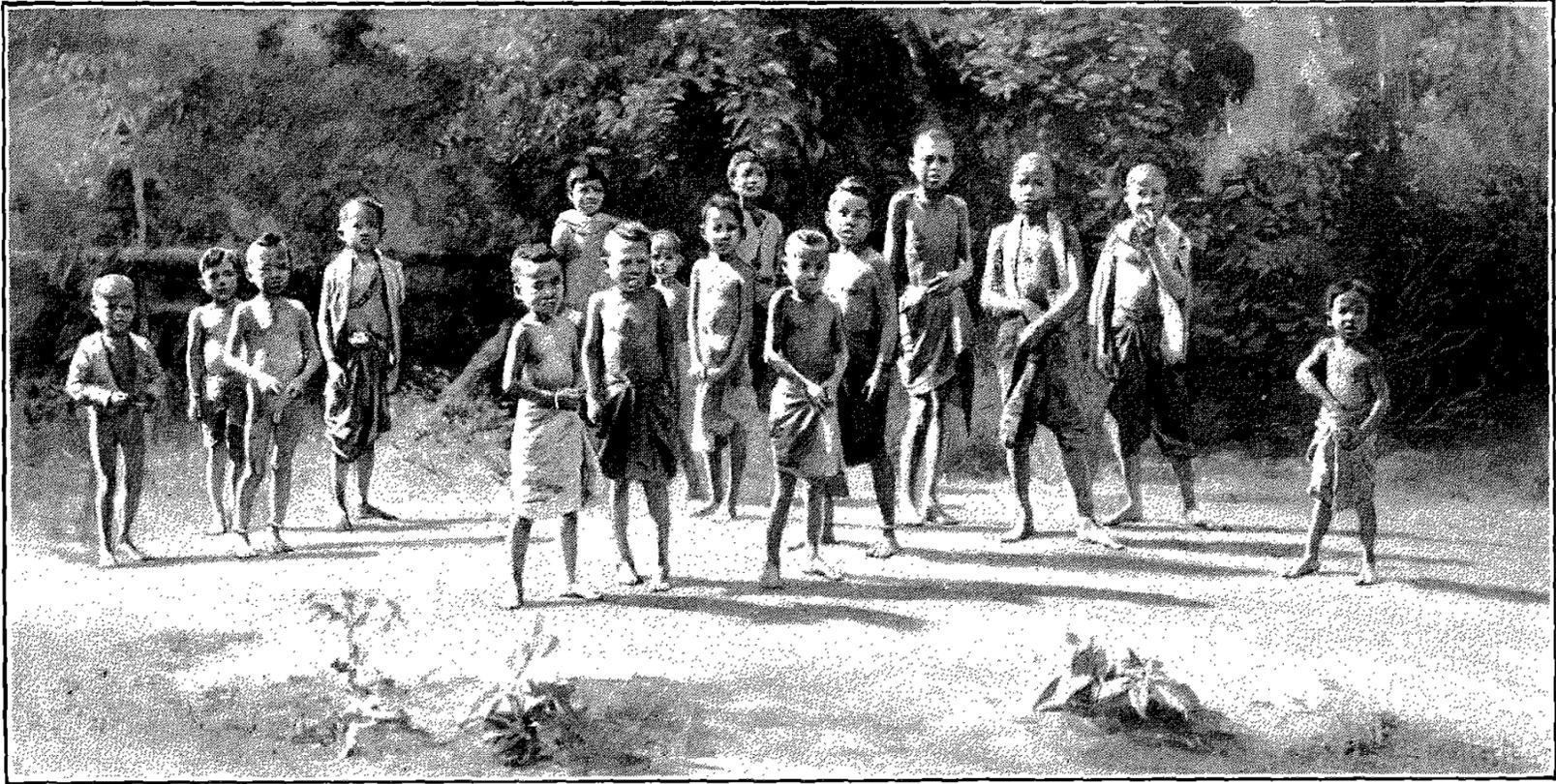
A l'est du Vât-si-jum, il faut noter les ruines informes du *Vât-phra-nakhon-sim* (temple de la ville divine et abondante) et celles du *Vât-sisa-phaï* (temple des bambous), dont il ne nous est pas permis de parler, en raison de leur état de dévastation.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



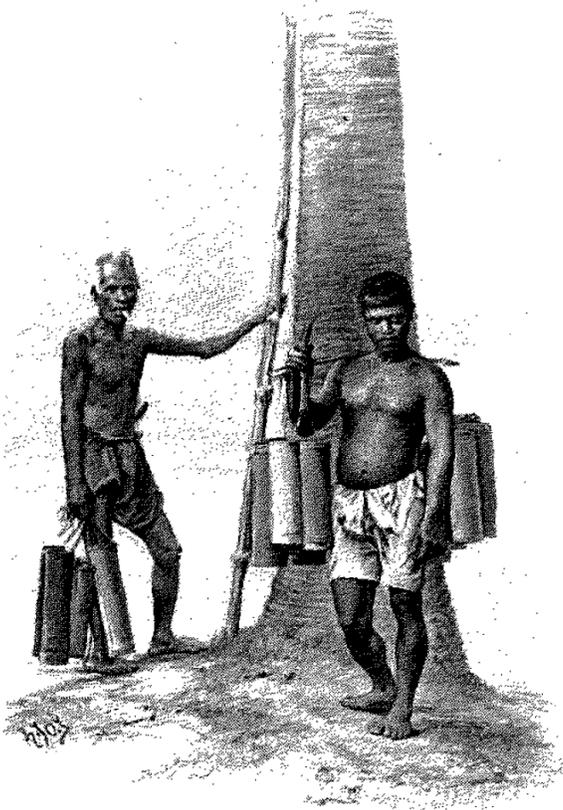
HALTE À THUNG-KRAT (PAGE 364). — DESSIN D'OULEVAY.



ENFANTS À BANG-NONG-XANG. — DESSIN DE MALTESTE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. — DESSIN D'OLEVAY.

LA visite de Sukhodaya terminée, nous retournons à Muang-thani pour nous entendre avec le Gouverneur de la province au sujet des barques dont nous aurons besoin pour remonter, jusqu'à Sangkhalôka, la rivière de Sukhodaya. Pourvus d'embarcations, il nous faut trois jours pour atteindre *Muang-vang-mai-khon* (ville du palais sans habitants), la ville qui remplace aujourd'hui l'ancienne capitale abolie. De fréquents transbordements et de nombreux échouages expliquent la lenteur de ce voyage. Il faut aussi tenir compte des stations forcées que nous devons faire à *Muang-sam-rông* (la province de l'arbre samrong) et à *Muang-jôm* (la contrée où il y a agglomération) pour changer de barques, ainsi que nous le prescrivent les autorités locales.

Toutefois, le pittoresque du paysage et les péripéties, qui sont nombreuses, ne contribuent pas peu à faire oublier la lenteur du trajet : les berges, tantôt basses, tantôt escarpées, sont généralement revêtues d'une végétation luxuriante où les essences les plus diverses se confondent jusqu'à l'eau ; parfois un village, le plus souvent sordide, disperse au hasard ses mesures branlantes parmi lesquelles erre une population misérable et loqueteuse dont nous voyons des représentants se figer, bouche bée, sur la rive, dans la contemplation de notre convoi. Nombre de longues barques laotiennes, de sampans, sillonnent la rivière ; on y voit le pêcheur indigène sonder l'argile des rives à l'aide d'une foène à long manche, pour tirer de sa retraite l'anguille qui pullule dans

ces eaux. On le voit aussi plonger pour ramasser, sur le lit de la rivière, le *hoï-kab*² (coquillage en forme de feuille) dont la chair est considérée comme un aliment succulent. Parfois, rôde au bord de l'eau un animal sinistre tenant du loup et du chacal : c'est le chien de ces contrées, répugnant quadrupède qui, presque à l'état sauvage, se nourrit d'immondices et de fruits. Enfin on voit encore creuser profondément les berges pour en extraire la glaise que des barques, chargées à sombrer, vont porter dans les villages, où, malaxée, mise en forme, séchée et cuite dans des fours rudimentaires, elle fournira la brique pour l'édification des édifices et la tuile qui les couvrira.

1. Suite. Voyez p. 349 et 361.

2. Sorte de grosse moule mesurant, à l'état adulte, 0 m. 12 sur 0 m. 07.



SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DE MUR D'ENCEINTE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le soir, donc, du troisième jour nous débarquons à Muang-vang-maï-khon, dont le Gouverneur met à notre disposition, pour y passer la nuit, la salle du « tribunal ».

Le lendemain à midi nous repartons avec de nouvelles barques pour arriver à Sangkhalôka à 6 heures du soir, ou, pour être plus exact, à *Bang-nong-xang* (village du marais de l'éléphant); c'est dans la sâla de ce village que nous nous installons; notre campement, ouvert à tous les vents, manque de confortable; la température¹, qui s'est brusquement refroidie, nous fait grelotter sous nos vêtements légers: aussi les hommes de l'escorte se sont-ils empressés d'allumer de grands feux, autour desquels ils se serrent frileusement sous leurs loques, claquant des dents et regardant cuire le riz, leur habituelle nourriture.

C'est sous ce sâla que viennent se reposer durant le mois de février les pèlerins attirés par le Vât-phra-prang et ses ruines majestueuses que nous ne connaissons encore que par ouï dire.

Parti le lendemain à la pointe du jour, nous suivons dans la direction nord un chemin battu qui côtoie la rivière, et, laissant sur notre droite un phra-chédi en ruines, nous parvenons au Vât-phra-prang, après 30 minutes de marche; un coup d'œil en passant et nous continuons notre route en appuyant à l'ouest pour atteindre enfin l'enceinte de la ville, dont le rempart borde la rivière. En ce point le rempart, en partie conservé, domine la berge de 3 m. 60; il mesure 1 m. 50 d'épaisseur à fleur de terre, 0 m. 80 au sommet et présente un certain fruit extérieur; il est fait de limonite

hourdée en mortier et repose sur de solides fondations de même pierre.

Une levée de terre s'adosse à la paroi interne du mur du rempart; elle mesure 1 m. 20 de largeur au sommet et 2 mètres à la base; sa hauteur est telle qu'un homme puisse se placer en défenseur, protégé par le haut du mur percé de meurtrières. Au pied de ce remblai de défense court un chemin de ronde de 5 mètres de largeur et un fossé, peu profond, de 6 mètres de largeur.

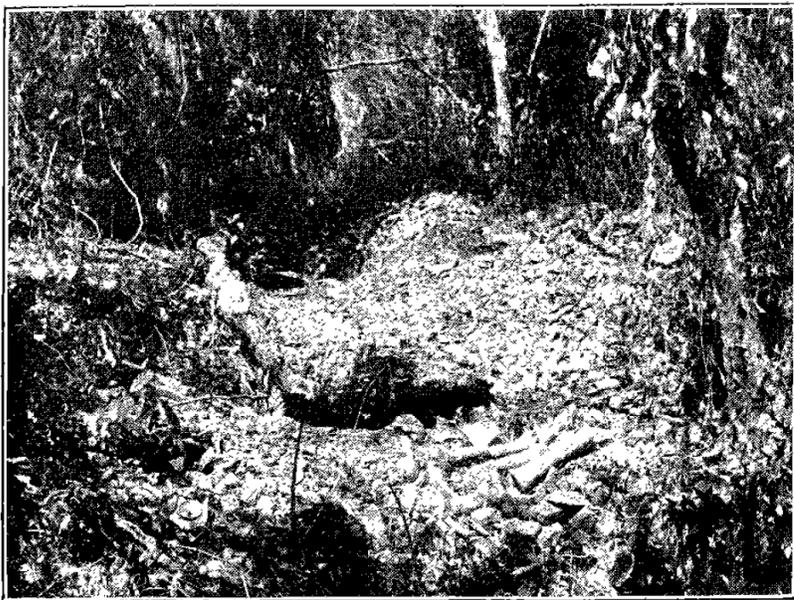
Cette enceinte est rectangulaire et percée de quatre portes, régulièrement orientées, mesurant 3 mètres d'ouverture sur 3 mètres d'épaisseur; ces portes présentent, de chaque côté de leurs tableaux, trois redans verticaux qui se retraitent jusqu'aux remparts; elles sont masquées et protégées par un cavalier de terre levée. Une cinquième issue, *Patu-phi-ôk* (la porte des morts), est ménagée à l'angle nord-ouest.

Comme ses sœurs dont nous avons déjà décrit la dévastation, la grande capitale Sangkhalôka² n'est plus aujourd'hui qu'un squelette de ville, auquel manquent, hélas! bien des éléments essentiels: là comme partout ailleurs le temps a accompli son œuvre de vandalisme et plus encore la main de l'homme, ignare et sacrilège. De tous les monuments qui jadis devaient former là un groupe majestueux et une cité prospère, le Vât-phra-prang est certainement le moins mutilé.

Le Vât-phra-prang est enfermé dans une enceinte rectangulaire formée d'une succession de fûts de colonnes tangents, en limonite, supportant un chaperon de même pierre. Elle est percée de deux portes sem-

blables à l'est et à l'ouest, d'une construction originale. Elle se compose d'une double ouverture formée par une disposition de trois fûts de colonnes supportant un massif linteau, sur lequel s'élève au centre un petit pylône dont la décoration rappelle celle de certains monuments d'Angkor-thôm.

A l'intérieur de l'enceinte, près du mur, se dresse une ligne de colonnes portant des ornements divers en mortier moulé; elles devaient servir de lampadaires les jours de grande fête.



BANG-TAO-RIENG : LES FOIRS (PAGE 376). ... D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. A cette époque de l'année (nous sommes arrivés à Nong-xang le 15 janvier 1892), le thermomètre qui marque 11 degrés à 6 heures du matin, remonte à 15 degrés à 11 heures, à 29, 30 ou 33 degrés entre midi et 2 heures, pour retomber à 15, 14, 10 ou même 9 degrés de 9 heures du soir à minuit. Cette période dangereuse dure de soixante à quatre-vingts jours.

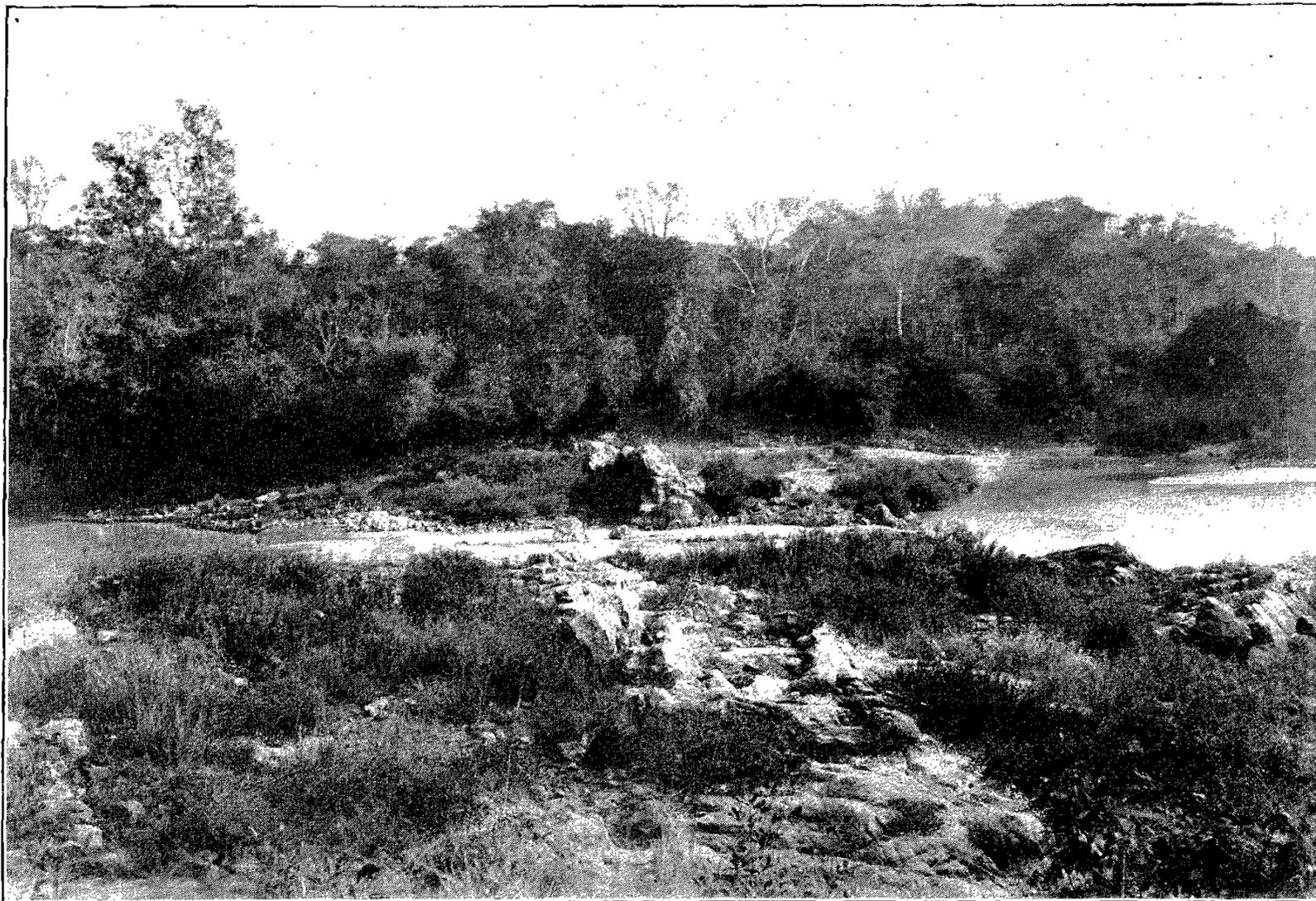
2. Située par 17° 18' 51" de latitude nord et par 99° 50' 44" de longitude.

En arrière de la porte est, le Vihan-luang, dont l'abside est engagée dans un double cloître carré, aux galeries abritant de nombreuses statues de Bouddha assis. Un double escalier longe le mur ouest du vihan et donne accès à une plate-forme sur laquelle se dresse le haut phra-prang¹, élevé sur huit gradins se retraitant les uns sur les autres, le dernier portant le massif du pylône.

Un escalier unique, à l'est, donne accès à une chambre obscure, qui abritait jadis une statue brahmanique. L'ensemble de ce phra-prang rappelle les préasat khmers du Cambodge.

En arrière, dans une deuxième enceinte de même largeur, mais faite de dalles en limonite, s'étale un immense tumulus rappelant ceux de Sanchi dans l'Inde; à l'est, un escalier très raide permet d'avoir accès à une chambre obscure et circulaire occupant le centre de cet édifice. A l'ouest et toujours dans le grand axe est-ouest, un long kamburien ayant à sa gauche un sâla et un phra-chédi, et à l'angle sud-ouest un édicule double abritant deux statues de Bouddha.

Les monuments religieux étaient nombreux dans l'enceinte royale. Entrant par la porte est, nous rencon-



LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trons successivement, dans l'axe principal : le *Vât-somdet-nang-phaya* (le temple de Sa Majesté la Reine), le *Vât-phra-chédi-chet-théo* (le temple à sept rangées de chédis), le *Vât-xang-lom* (temple de l'éléphant qui tombe) et enfin, en haut d'un monticule de calcaire d'où il semble veiller sur la ville qu'il domine, le *Vât-khao-pha-nom-phong* (temple sur la montagne où la pièce d'étoffe s'abaisse). Le Palais des rois, aujourd'hui entièrement détruit, était situé au nord du Vât-phra-chédi-chet-théo, non loin de deux autres temples dont le nom seul subsiste dans la mémoire des indigènes, le *Vât-sang-khalam* (temple des cénobites) et le *Vât-vang* (temple du Palais); d'autres monuments devaient s'élever dans la partie sud, mais on ne peut que le supposer.

Suivant l'axe sud-nord, qui traverse le Vât-xang-lom, nous franchissons la porte nord et le rempart et nous arrivons bientôt à la rivière qui nous a amené; elle forme en cet endroit un rapide fort dangereux pendant la saison des pluies. Ce site ravissant, *Këng-luang* (le rapide royal), tel que nous l'avons vu, c'est-à-dire pendant la saison sèche, offre des roches visibles qui constituent, au moment de la crue, des écueils redoutables pour les frères embarcations du pays, mais forment aussi des chutes, des cascades admirables, parmi lesquelles on est surpris de voir les indigènes manœuvrer avec une précision, un sang-froid merveilleux.

1. Le Vât-phra-prang est encore l'objet de soins exceptionnels : c'est un lieu de pèlerinage.

Dans la même direction, mais au delà de la rivière, le *Vât-phra-bât* (temple du Bouddhapâda) s'élève sur une colline de médiocre hauteur; plus au nord et sur un point plus élevé encore, nous trouvons le *Vât-khao-in* (temple du mont Indra); c'est ensuite, au nord-ouest de l'enceinte, le *Vât-kadi-lai* (temples des cellules peintes), et plus loin, sur un monticule, le *Vât-khao-nang-kham* (le temple de la jolie dame); puis, au nord-est, le *Vât-phra-prang*; à l'est, sur deux tertres, le *Vât-xong-khao* (temple au pied de la montagne), et le *Vât-nang-ké* (temple de la vieille dame) placés non loin du *Vât-phô-thong* (temple du peuplier doré); au sud-est, enfin, nous rencontrons le *Vât-pâ-sak* (temple du parc de tek), le *Vât-sa-si-liem* (temple de l'étang quadrilatère) et le *Vât-jôt-khao-phusi* (temple à la montagne du tribut), ce dernier édifice sur une colline de calcaire d'où l'on découvre, vers le sud, le profil de la plus haute montagne de cette contrée, la montagne Khao-luang.

Sangkhalôk fut autrefois remarquable par ses productions céramiques; on fabriquait à Bang-tao-rieng des pièces en poterie vernissée d'une fabrication relativement soignée et des grès émaillés au grand feu, les uns de pâte brune, les autres d'une pâte d'un gris assez clair pour permettre de les rapprocher des anciennes porcelaines chinoises ou coréennes. Bang-tao-rieng méritait une visite.

Remontant le cours de la rivière, nous ne tardons pas à atteindre les rapides *Këng-sak* (le rapide qui creuse) et *Këng-luang* (le rapide royal, que nous franchissons assez aisément en nous aidant de la perche et du rotin). Le coup d'œil, d'ailleurs, est splendide, et bien fait pour nous dédommager : on aperçoit à droite les berges abruptes où se dressait jadis la capitale de Sangkhalôk, dont les murailles d'enceinte, noircies par le temps et couvertes de pariétales, se devinent à travers les arbres.

De grands bancs de sable, des traînées de calcaires, traversent la rivière, et les nombreux débris de poteries, de tuiles, de tuyaux, qui sont venus s'y échouer, annoncent l'approche des anciennes fabriques. Nous nous arrêtons à l'endroit où les débris sont le plus abondants et nous commençons nos recherches à travers la forêt : après bien des allées et venues dans la brousse, nous découvrons des cavités remplies de débris de porcelaine, et quelques coups de sabre d'abatis nous permettent de constater que nous sommes bien sur les lieux mêmes de la fabrication. En effet, nous mettons à jour une trentaine de fours éventrés renfermant encore des poteries fixées à leurs supports, ce qui permet de supposer que la cuisson a été brusquement interrompue; plusieurs coulées de porcelaine, des pièces soudées ensemble, nous confirment dans cette opinion; la légende attribue à l'invasion des Thaïs du nord et aux déprédations qui l'ont suivie cette brutale interruption de la fabrication.

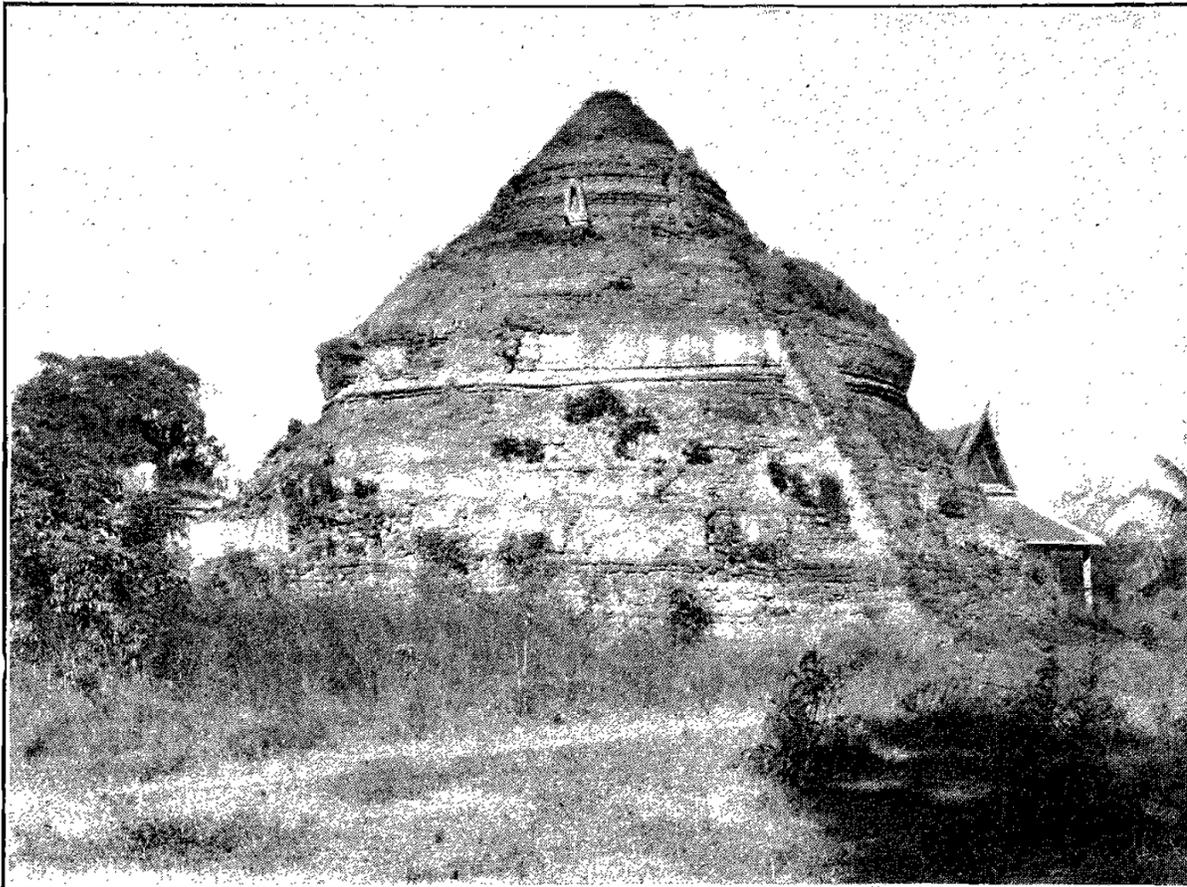
A notre grand regret, nous n'avons pu rapporter que des pièces incomplètes, débris de bols, de plats, de vases, de cuvettes, etc. C'est au musée de la manufacture nationale de Sèvres que sont conservés les échantillons qui nous ont paru dignes du transport.

Comme dans les fours chinois et les fours à grès, le laboratoire des fours de Bang-tao-rieng est souterrain; il nous a été impossible de reconstituer un four complet; le moins endommagé nous a montré que la construction était de briques et affectait une forme elliptique, le grand axe mesurant 2 m. 50 et le petit 2 m. 15. A l'une des extrémités une porte tenait lieu de foyer; lorsque l'enfournement était terminé, la flamme parcourait le four dans

toute sa longueur, après avoir passé entre les pièces, et ressortait par une cheminée placée à l'autre extrémité.

Le nom de *Bang-tao-rieng* (village des tortues placées en rang), que les indigènes ont donné au village qui s'élevait non loin de cet endroit, ne manque pas de raison d'être, car l'aspect des fours, dépouillés de la terre qui devait les recouvrir, présente une certaine analogie avec des alignements de monstrueuses carapaces.

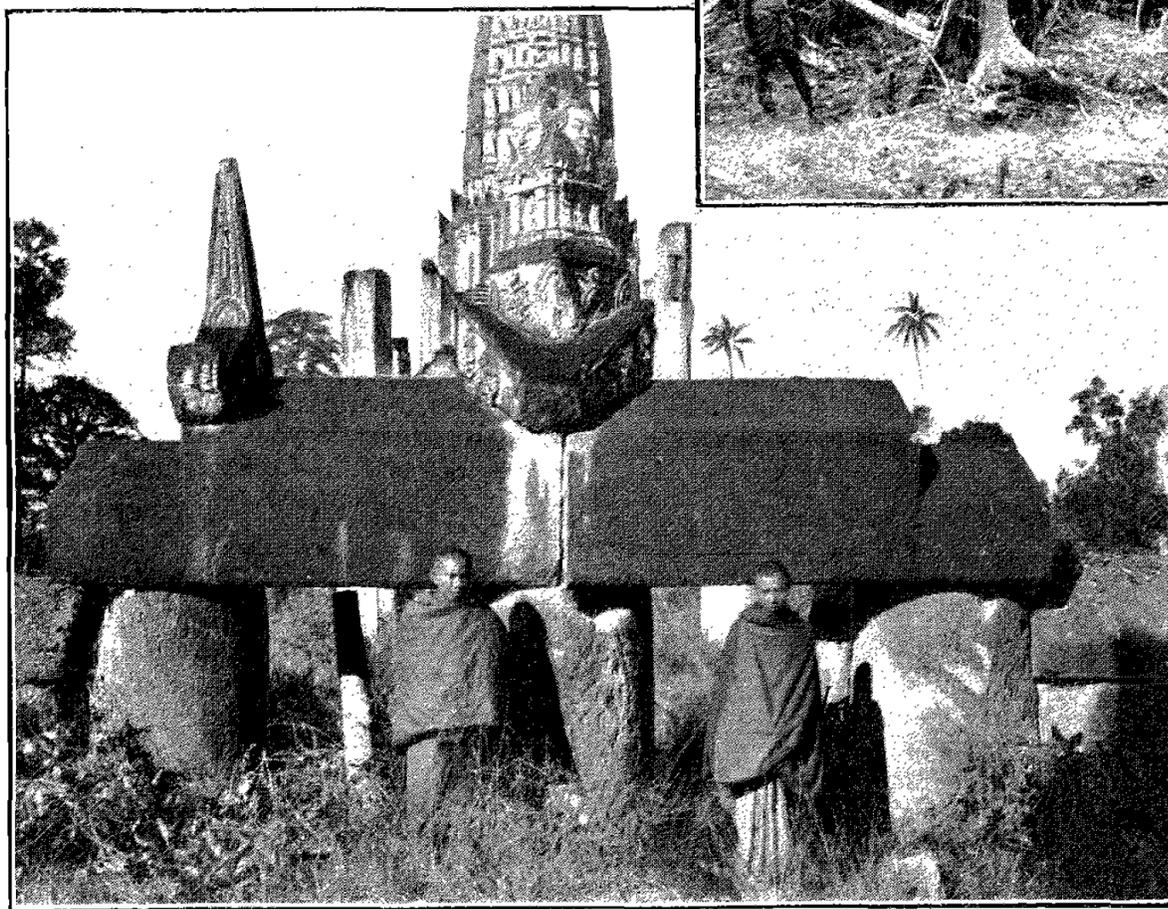
Cette visite terminée, nous retournons au campement à l'effet d'y préparer notre départ pour *Muang-thung-jang* (la contrée de la plaine des arbres jang)



LE TUMULUS DU VÂT-PHRA-PRANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cette fois nous devons effectuer le trajet à dos d'éléphant: mais, malgré les promesses du maire du village, il nous est impossible de réunir le nombre nécessaire de montures et de cornacs. Force nous est donc de n'emporter avec nous que le strict nécessaire, laissant la moitié de nos bagages sous la garde de l'interprète et d'un indigène.

Suivant le chemin qui doit nous conduire au Vât-phra-prang, nous arrivons à *Bang-Vât-noï* (le village de la petite pagode), puis



SANGKHALÔK : LA PORTE EST DU VÂT-PHRA-PRANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous traversons la rivière, laissant sur notre gauche *Khao-in* (montagne d'Indra) et nous continuons notre route sur un terrain tantôt sablonneux, tantôt argileux, parfois coupé de bandes de limonite ou recouvert de bambousières interminables. Nous signalons au passage la grande citerne de *Bô-thong* (la mine d'or) et les ruines presque informes de *phra-chédi*; nos éléphants s'avancent majestueusement dans ce milieu, balançant leur trompe de droite et de gauche pour saisir au passage les jeunes

pousses ou les branches encore tendres des bambous, mets dont ils paraissent très friands. Puis viennent les hautes herbes que, juché sur nos bêtes, nous dépassons à peine, les forêts de tek, un khlung desséché, le *Bang-Vât-phong* (le vât du village dans la brousse), le *Khlong-vang-lak* (le canal du palais de l'arbre rak), et enfin, à midi, grillé par le soleil, rassasié de poussière, nous nous décidons à faire halte auprès d'une maigre touffe d'arbres.

Après un frugal repas suivi de quelques minutes de repos, nous reprenons vaillamment notre route vers le nord; chemin faisant nous abattons quelques oiseaux et animaux qu'une imprudente curiosité attirait trop près de nous, entre autres un gros singe noir qui, se croyant sûr de l'impunité, nous faisait force grimaces du haut d'un arbre. La journée se termina sans incident marquant, et c'est à la nuit que nous nous arrêtons au *Sâla-nong-kai-fak* (le sâla du marais où la poule couve), qui est un centre assez important d'exploitation de bois de tek.

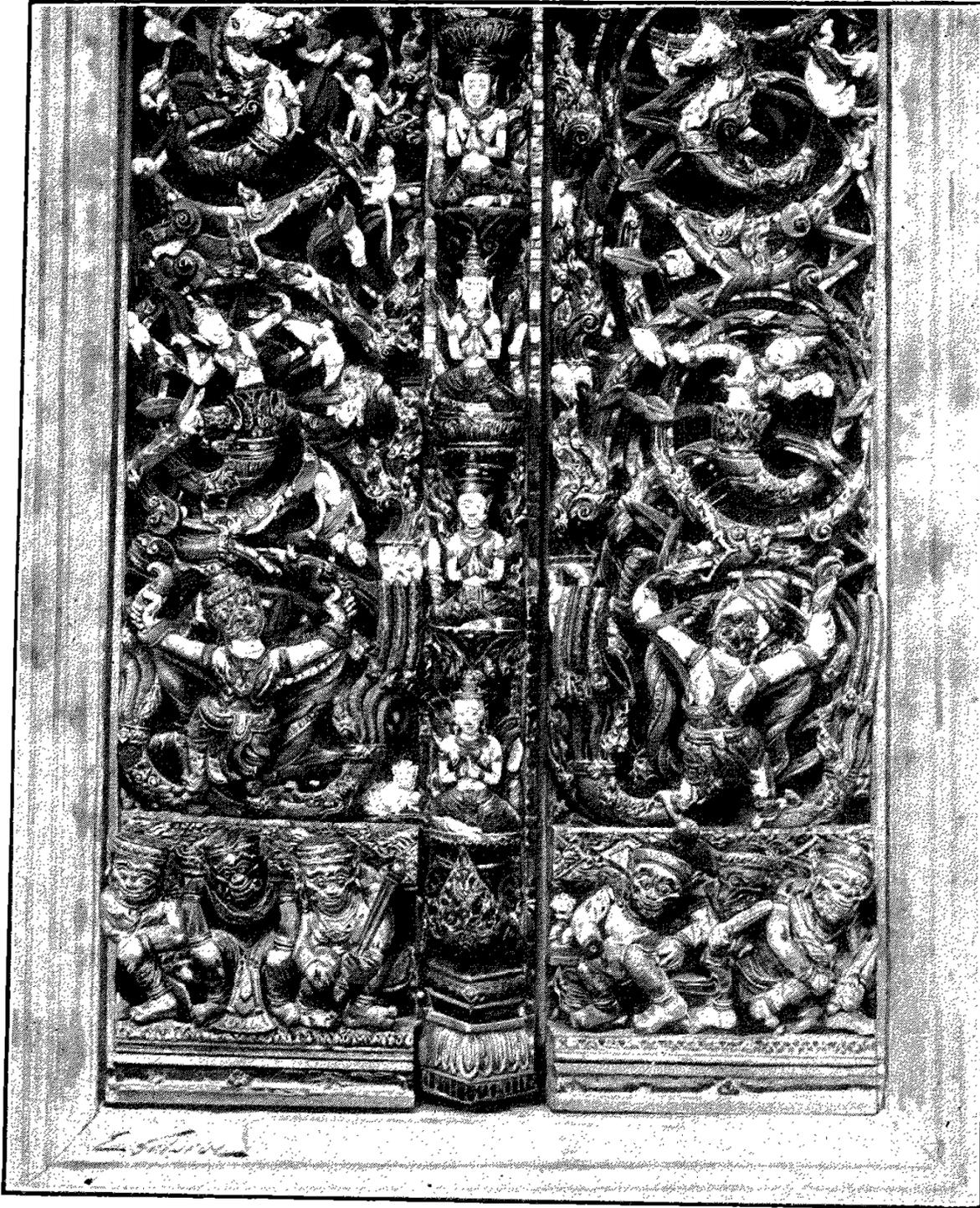
Le lendemain matin au petit jour, nous repartons par un vent du nord dont la violence fait tournoyer autour de nous tout un vol de feuilles; n'était le soleil qui nous aveugle, on pourrait se croire en automne si cette saison existait au Siam. La route manque d'intérêt: nous retrouvons au passage ce que nous avons déjà vu, canaux, marais desséchés, forêts de tek, bambousières et rizières. Longeant une culture de ce genre, nous remarquons la présence de plusieurs *hing-han*, qui sont de minuscules moulins juchés au bout d'une haute perche ou au sommet des arbres et destinés à indiquer la direction du vent. Ils se composent d'une tige verticale formant pivot à une autre tige horizontale; celle-ci est munie à une extrémité de deux ailettes en hélice, à l'autre d'une queue en paille de riz destinée à donner prise au vent.

Parvenu au *Sâla-kamma-rieng* (le sâla de l'ordre), tandis que nos hommes font halte, nous allons faire visite au maire de *Muang-thung-jang*, et dans l'après-midi nous nous rendons au *Vât-maha-that* (le vât de la

*

grande relique), dans lequel nous remarquons quelques vieilles boiserics sculptées représentant des scènes du *Ramayana*, et quelques antiques statues de Bouddha en bronze. Somme toute, rien de bien marquant. Signalons le retour de notre interprète nous amenant le complément de nos bagages que nous avons laissés à sa garde. Profitant de son arrivée, nous visitons les deux vâts fort connus de *Phra-jun* (le vât de phra debout) et de *Phra-then* (le vât du bonze), ainsi que trois monastères de talapoins. La route est ravissante; elle est bordée de borassus aux hauts panaches. La sève de cet arbre est fort goûtée des indigènes : fraîche, c'est une boisson agréable; elle devient vinaigre en fermentant et donne du sucre lorsqu'elle s'évapore au soleil.

Phra-jun a été élevé, paraît-il, sur le lieu où Bouddha prenait son repos, et Phra-then sur celui où il



PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-TEN. — DESSIN DE GOTORBE.

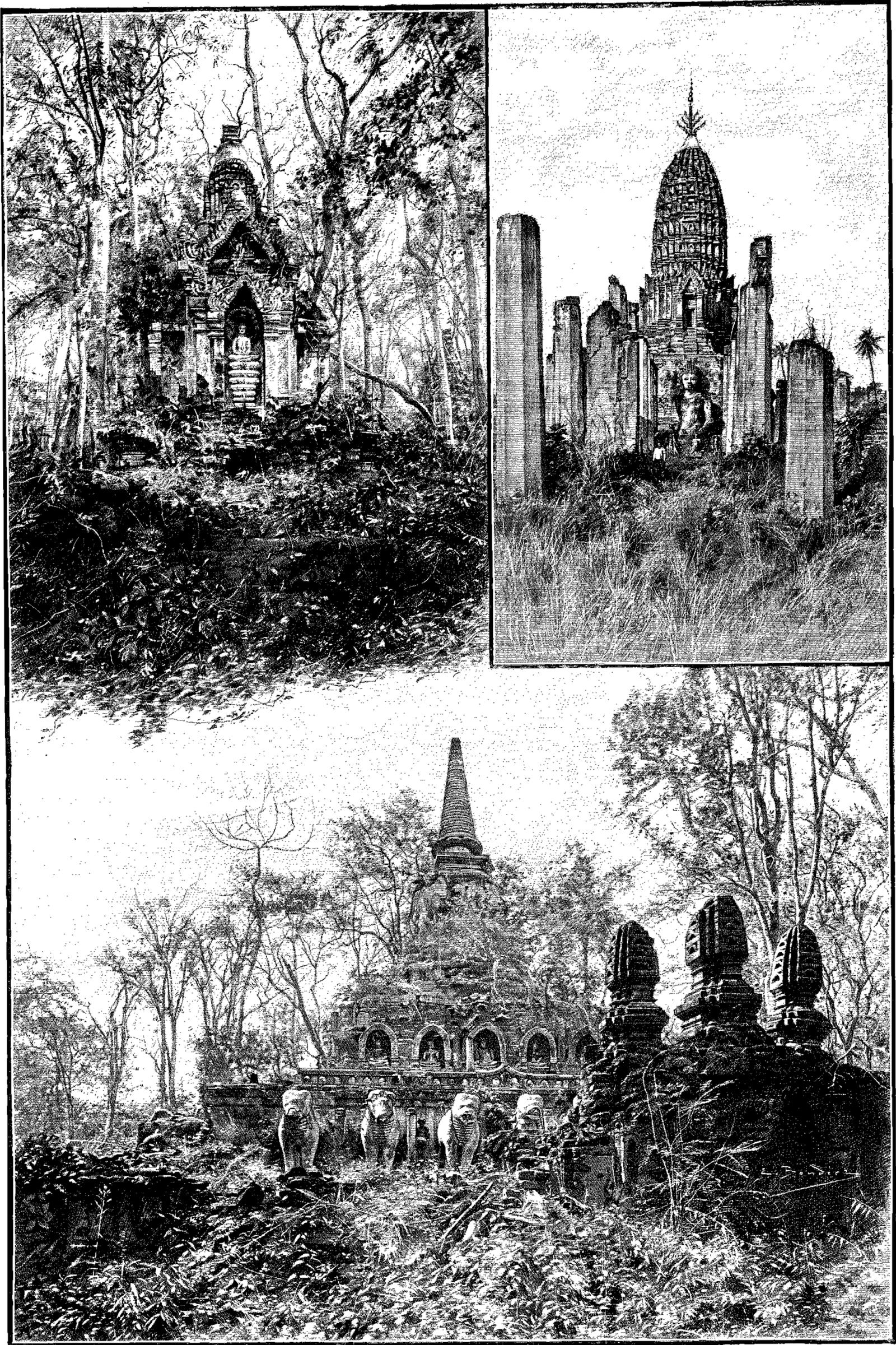
prenait ses repas. La légende veut que le *bouddhapââa* (empreinte des pieds sacrés de Bouddha) conservé au centre du premier de ces temples soit la marque du pied de ce dieu, lorsqu'il s'élançait d'un bond dans le second pour y manger le riz préparé à son intention. La porte de Phra-then est à deux vantaux séparés par un fort meneau; elle est remarquable par les sculptures qui la recouvrent : six personnages grimaçants (*hua-laman*) supportent deux *kruts* derrière lesquels naissent des rinceaux et des *nagas* qui enroulent leurs volutes autour de singes et de *thévas*. Le meneau représente une série de *thépanons* en prières. Le tout, peint de couleurs brillantes, vermillon, blanc, vert, or, est d'un effet merveilleux. On dit que l'artiste qui exécuta cette porte y consacra une partie de sa vie et n'hésita pas à jeter ses outils dans la rivière avec la conviction qu'il empêcherait ainsi la production d'un chef-d'œuvre semblable.

Au passage, nous notons cette particularité ethnologique que les Laotiens et les Siamois montrent des

tatouages intéressants sur les cuisses et quelquefois sur le bas-ventre; cette coutume leur vient de l'Inde. A l'origine ce tatouage était religieux, c'est-à-dire qu'on tatouait sur le corps des signes distinctifs empruntés aux croyances, et les différentes sectes avaient des tatouages divers. Dans l'Indo-Chine, où toutes les sectes se sont fondues dans le bouddhisme, le tatouage n'est plus qu'un ornement de fantaisie, surtout dans les classes inférieures. Cet usage tend à se perdre en Indo-Chine et à se réduire à quelques dessins dépourvus de toute signification symbolique.

Nous prenons nos dispositions pour le départ vers Uttaradith, et nous devons nous résigner à changer encore une fois de moyens de transport; ce sont des hommes cette fois qui feront l'office de porteurs. Ils sont cinquante-deux et marchent accouplés pour porter leurs fardeaux.

Nous franchissons les khlongs Huci-pai, Bang-phô et Noi, traversons une ancienne forêt de tek et, enveloppés d'un nuage de poussière qui nous empêche de nous voir les uns les autres, nous arrivons au *Vât-that-sanon* (le vât de la relique du chemin), qui est élevé sur la rive droite du Mè-ping, branche orientale du



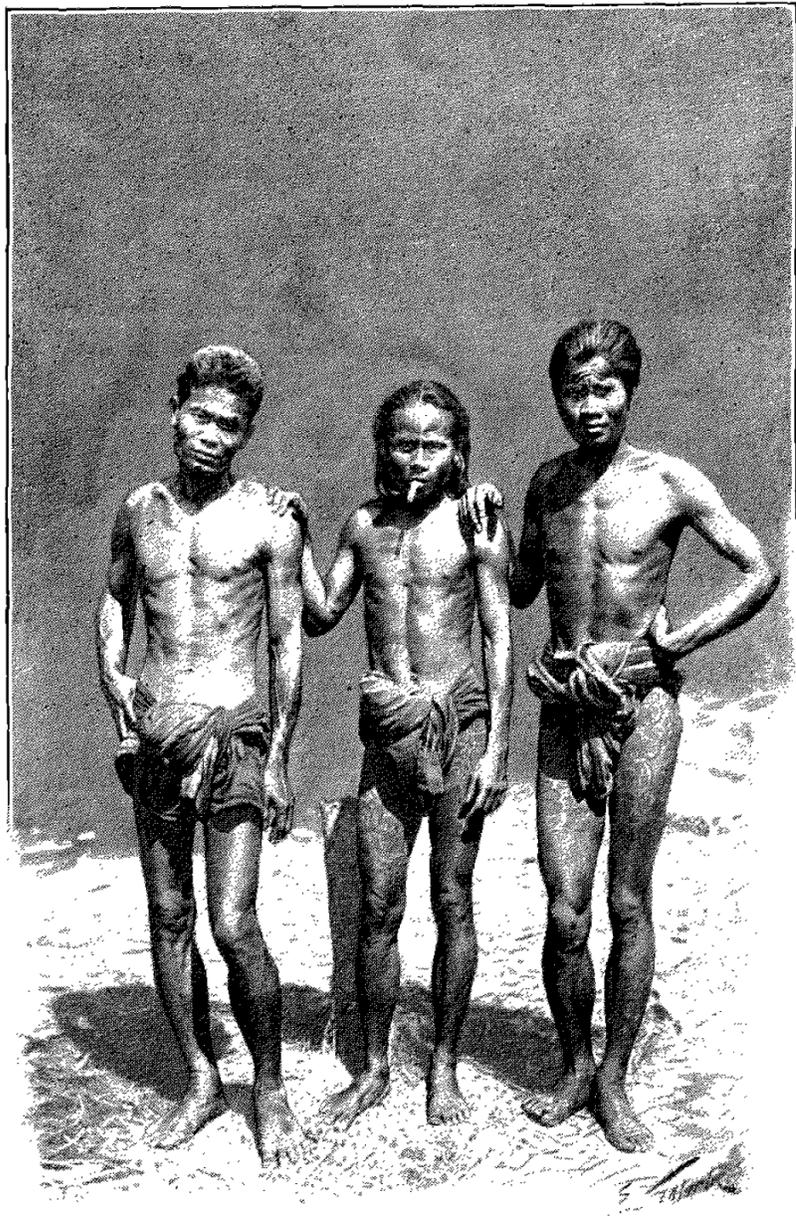
MONUMENTS DE SANGKHALÔK : LE VÂT-PHRA-CHÉDI-CHET-TUËO, LE VÂT-PHRA-PRANG, LE VÂT-XANG-LÔM. — DESSIN DE BOUDIER.

Mè-nam, qui descend de Muang-nan, puis à l'entrée de Muang-uttaradith. Ce temple est en réparation, et les talapoïns qui le desservent s'empressent à l'entour : les uns repeignent les murs, d'autres font des estampages en terre dans des moules en bois pour remplacer les parties brisées, quelques-uns enfin dorent à la feuille les ornements des portes.

Nous voici enfin à *Uttaradith* (lieu de pèlerinage) par 17° 08' 54" de latitude nord et 100° 06' 39" de longitude et nous nous dirigeons aussitôt sur la demeure du Gouverneur. Cet honorable fonctionnaire est absent et l'on nous apprend qu'il est parti depuis deux ans pour Bangkok, où il attend patiemment une décision de justice qui doit mettre fin à un procès qui l'intéresse. Et nous osons nous plaindre des lenteurs administratives ou judiciaires en France !

Uttaradith est remarquable par sa situation assez pittoresque sur le fleuve encaissé entre deux hautes berges cultivées avec quelque succès. La population est composite : on y remarque des types siamois, chinois, laotiens et birmans. Le commerce est peu important. Quant aux vestiges architecturaux, ils se réduisent aux vâts *Klang* et *Phra-khók* (vâts moyen et de la statue sur une éminence), où l'on retrouve, en même temps que l'influence chinoise, le mélange des styles siamois et laotien.

Le lendemain, toujours à dos d'éléphant, nous marchons sur *Muàng-lablë* (ville laotienne), où nous devons trouver, paraît-il, des ruines intéressantes. La route s'effectue à travers la forêt, où nos pesantes montures font preuve d'une remarquable agilité pour contourner les buissons et pour enjamber les arbres abattus. Chemin faisant, nous croisons quelques familles laotiennes qui se rendent à *Uttaradith* ; les hommes marchent en avant, à la file indienne, les femmes suivent. Le costume de ces dernières est original : il se compose d'une sorte de corsage noir très ajusté garni d'une multitude de boutons de porcelaine et d'une jupe courte ornée à sa partie inférieure d'une bande de broderies aux plus vives couleurs. Les cheveux, massés sur la nuque en un lourd chignon, sont enserrés dans une sorte de turban de couleur foncée. Quant aux hommes, ils sont vêtus du pagne et d'une veste et coiffés du turban ; ils portent le sabre birman sur une épaule, le *jâm* (sac aux provisions) sur l'autre, la couverture de coton ou de laine en sautoir ; ils laissent à leurs compagnes le soin de transporter sur l'épaule le *mai-khang*, bois flexible supportant à ses extrémités les *kabung* (plateaux) sur lesquels sont placées les marchandises qui serviront aux prochaines transactions.



LAOTIENS ET SIAMOIS TATOUÉS. — DESSIN DE GOTORBE.

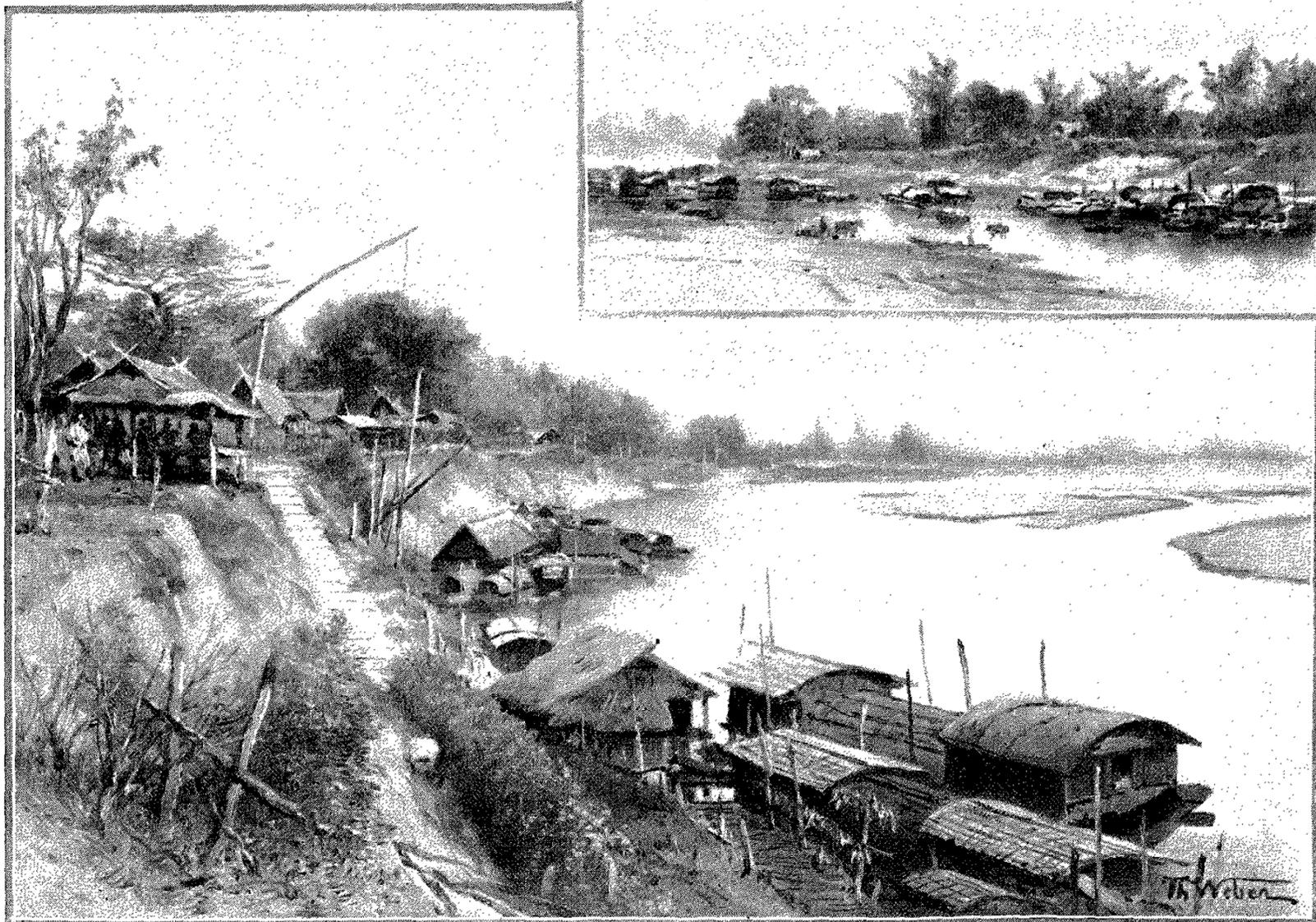
Nous apercevons sur la gauche la montagne de *Khao-phasi* et sur la droite celle de *Khao-thuk-luang* (la montagne de la grande douleur), puis c'est le *Khlong-më-pong* (le canal du scorpion), dont les rives sont dominées par d'immenses rizières qui vont se perdre à l'horizon ; çà et là quelques cahutes de charbonniers préparant le combustible nécessaire à la fonte du minerai de fer, dont les gisements sont nombreux autour de *Vât-pâ-jung* (vât dans la brousse), de construction relativement moderne.

Avec *Muang-lablë*, l'aspect de la contrée change, nous nous trouvons au milieu d'un cirque assez vaste formé par un cercle de collines et de montagnes peu élevées dont *Khao-pam-không* (montagnes parsemées de gingembre) est la plus haute ; la ville elle-même, véritable petit éden, étale au fond de la vallée ses multiples jardins dominés de-ci de-là par l'élégant panache des sveltes aréquieres.

Les Laotiens sont nombreux, et l'on remarque aussi dans la population mercantile les éléments siamois et chinois ; nous ne sommes d'ailleurs qu'à quelques jours de marche de la frontière laotienne, dont *Muang-phrë* et *Muang-lakhon* sont les villes les plus proches.

L'industrie de *Muang-lablë* est assez importante ; elle comprend la fabrication des *sin* (pagnes), des *jam* (sacs de voyage), des *phâ-xët-ná* (serviettes), des *mon* (oreiller de coton), des *phâ-hom* (matelas de coton), etc., chacun de ces produits revêtant un cachet assez artistique grâce aux broderies et aux applications de couleurs vives dont ils sont ornés, et qui sont le patient ouvrage des vieilles femmes accroupies tout le jour durant devant

des métiers rudimentaires. Ce sont elles qui récoltent le coton, le filent et le teignent : elles



UTTARADITH : LE MÉ-PING. — MUANG PHIXAI. — DESSIN DE TH. WEBER.

obtiennent le rouge avec la racine du *rak-jo*, le noir avec la feuille du *bai-khan*, le vert avec celle du *bai-hom* et l'indigo avec la plante du même nom.

A signaler lors de notre séjour dans cette charmante cité l'arrivée d'un troupeau de quatre-vingts zébus chargés de marchandises et venant de Lakkon ; huit conducteurs suffisent à mener ce long défilé, dont chaque individu porte au cou une sonnette de bois dur tintinnabulant à chaque pas et produisant un carillon qui n'est pas sans charme. Puis notre visite aux ruines du *Vât-pa* (vât dans la brousse), et du *Vât-phra-thèp* (vât de l'ange), dénuées d'ailleurs de vestiges remarquables.

Après une dernière visite aux bazars laotiens installés le long des rives et sur les bancs de sable, visite au cours de laquelle nous faisons quelques emplettes chez les commerçants siamois et chinois, qui nous offrent les produits de leur région, serviettes, coussins, pagnes brodés, boîtes laquées, sabres, poignards à monture d'argent, etc., nous nous dirigeons vers notre sâla pour jeter le dernier coup d'œil et donner l'ordre du départ.

C'est au mois de février 1892, sous une pluie très fine qui transperce nos vêtements, que nous filons rapidement sur le Mé-ping, dont le courant va nous conduire à Phixai, sans que nous ayons d'autre effort à faire que de maintenir notre barque au milieu du fleuve.

Étendu sous la *pa-thuan*, qui est la couverture de notre rua-pêt, nous regardons défiler les rives, qui semblent se hâter, alors que doucement porté nous croyons rester stationnaire. Voici de nombreux radeaux de tek amarrés le long des berges en attendant la crue des eaux ; les conducteurs occupent leurs loisirs en cultivant des jardinets qu'ils improvisent à proximité de leur convoi ; ici, ce sont des barques de formes diverses que les eaux, en se retirant, ont laissées à sec et que leurs propriétaires se hâtent de radouber et de mettre en état. C'est d'ailleurs l'époque des réparations ; les récoltes sont faites, les travaux des champs sont terminés, les eaux sont basses : on en profite pour tout remettre à neuf, maisons, meubles et véhicules divers. La pêche est aussi très en honneur, car il faut se hâter de faire des provisions de poisson, base fondamentale de la nourriture pendant la saison pluvieuse ; aussi voyons-nous le fleuve fréquemment coupé par de véritables barrages, qui ne sont autre chose que de vastes engins de pêche ; ces barrages affectent une forme convexe opposée au courant ; ils sont faits d'une cloison de feuilles de palmier soutenues par une charpente de bambous, et percée, de six mètres en six mètres.

de longs couloirs terminés par des nasses. La quantité de poisson qui se prend à ses filets est prodigieuse; une barque fait la navette entre les deux extrémités du barrage, qui mesure quelquefois plus de cent mètres de long, et les réparations nécessaires, occasionnées par la violence du courant ou les efforts des poissons capturés, sont faites séance tenante. Il n'est pas rare de voir les pêcheurs apprêter sur place le produit de leur pêche et le mettre immédiatement sécher au soleil sur des claies de bambou ou macérer dans des barils de saumure.

Les villages, les hameaux, se succèdent rapidement; les hautes berges parfois s'abaissent en un brusque éboulis, pour se relever ensuite plus abruptes, et parfois, très basses, laissant apercevoir l'horizon. Quelques hauts bambous fichés en terre portent à leur sommet une oriflamme de calicot : ce sont des sortes d'ex-voto; et, se mêlant à la course qui se poursuit sous nos yeux animés, des vâts apparaissent qui se perdent au lointain avec leur mât orné de l'oiseau sacré *hangsô*. Puis c'est une crémation sur la berge, près d'une pagode; le bûcher encore fumant et rouge consume les restes d'un cadavre siamois; la famille, accroupie sur les talons, se livre à une conversation bruyante ou suit de l'œil le spectacle hideux en psalmodiant des litanies monotones. Et la barque poursuit sa marche régulière et vive, nous entraînant à travers les longs bancs de sable sur lesquels se vautrent les *takhé* (crocodiles), qui somnolent au soleil et nous voient passer sans témoigner la moindre frayeur. Nous ne pouvons résister au désir de loger quelques balles dans la gueule largement ouverte de ces insolents sauriens qui bâillent à notre approche, et c'est un plaisant spectacle que les sauts désordonnés auxquels ils se livrent en recevant ces projectiles inattendus et malencontreux. Heureusement, la rapidité de notre allure nous défend contre leurs repréailles, car il leur serait aisé, d'un simple coup de queue, de faire chavirer notre légère embarcation; une fois à l'eau, il y a fort à parier qu'un de nos membres, sinon plusieurs, payeraient une aussi téméraire distraction.

Une pêche d'un nouveau genre (*loi-ka-bombét*) occupe ensuite quelque temps notre attention : c'est un engin rappelant le « trimeur », qui, chez nous, est employé pour la pêche au brochet; la moitié d'une pamplemousse, pourvue en son centre d'un fil avec hameçon, est jetée à l'eau avec un appât fait d'un morceau de banane. Le fruit surnage, un bâtonnet planté au sommet de sa partie sphérique sert à le suivre des yeux; lorsqu'on le voit s'enfoncer au-dessous du niveau de l'eau, c'est qu'un poisson, victime de sa gourmandise, s'est laissé prendre à ce grossier artifice. Le pêcheur n'a plus que la peine de le décrocher. Cette pêche est assez fructueuse, plus même qu'on ne pourrait le penser, étant donnée sa simplicité.

La pêche au grelot est aussi pratiquée assez communément : l'avertisseur consiste en une sorte de clochette de bois dur sur laquelle viennent frapper deux battants articulés également en bois; ces trois éléments sont traversés par un fil qui les supporte et qui sert de corde à un arc de bambou flexible. Cet appareil n'est pas exclusivement employé par les pêcheurs, il sert aussi de veilleur nocturne, car un malfaiteur imprudent qui le frôlerait en passant donnerait lui-même l'éveil et révélerait sa présence.

Après deux jours et deux nuits de navigation, nous apercevons sur la rive gauche quelques barques, quelques maisons flottantes, c'est *Muang-phixai*.

Phixai, qui a nom de ville, est, de ce fait, la résidence d'un gouverneur; mais ce n'est, à proprement parler, qu'un village habité par des Chinois, des Siamois, des Laotiens et des Birmans; il est situé par 17° 17' 07" de latitude nord et 100° 05' 08" de longitude. Le commerce, peu important, comporte la culture et le négoce du tek, du riz, du tabac, et la fabrication de la brique, de la tuile, le tissage du langoutis. Rencontré, en traversant le village, le Gouverneur, fort occupé à surveiller la construction de sa résidence, qui sera élevée d'un étage, construite en bois de tek et couverte en tuiles. Il nous donne quelques renseignements sur le pays et se montre peu encourageant lorsque nous lui exposons le but de notre mission; selon lui, nous ne trouverons rien d'intéressant dans les ruines, chose qui n'est pas sans nous surprendre; car nous fondions de belles espérances sur Phixai, qui fut autrefois une grande cité ayant nom *Vijaya* (la ville de la victoire). Néanmoins, nous ne renonçons pas à l'exploration projetée et nous nous rendons dans la forêt, sur l'emplacement qu'occupait jadis l'antique capitale. Hélas! force nous est de reconnaître qu'on ne nous a pas trompé, et les vestiges que nous avons sous les yeux ne laissent pas que de nous causer une certaine déception : ce sont les ruines presque informes des vâts *Kradi-thong* (le temple de la cellule dorée), et *Sai-jat* (le temple à placer ses parents); de ce dernier, il reste quelques pans de murs qui présentent encore des traces d'ornements en mortier.

La campagne est presque entièrement couverte de rizières, dans lesquelles nous remarquons deux instruments assez intéressants : une charrue (*thai*) dont le soc fait de bois dur et d'une seule pièce se rattache directement à l'unique timon, et une sorte de traîneau (*kaxong*) en bambous courbés au feu, qui sert à transporter à travers la culture le riz non encore décortiqué. Des buffles font la traction. C'est là tout le fruit de notre visite à Phixai, que nous quittons, sans nous y attarder, pour poursuivre notre descente vers le sud. Les rives, maintenant, sont cultivées, les champs de canne à sucre et de tabac se succèdent sans interruption.

Parfois des massifs d'arbres roses, lilas ou blancs se dressent non loin de la berge; c'est l'époque de la floraison, et le vent du nord a emporté toutes les feuilles en respectant les fleurs : de là un aspect étrange auquel nos yeux sont encore peu accoutumés. Le second jour nous amène à *Phitsanulók*, ou mieux *Visnoulóka* (la terre de Vishnou), ancienne ville d'origine brâhmanique.

Les anciennes annales des Thaïs du Nord nous apprennent qu'une tribu brahmane, dite Dasakula, bâtit à cet endroit deux villes l'une en face de l'autre sur les deux rives du fleuve. A la ville placée sur la rive gauche, elle donna le nom d'Oghapura, celle de la rive droite fut appelée Cannapura, et fut une capitale importante alors qu'elle était sous la domination des rois Kambodjas (Cambodgiens). Au XIII^e siècle, le roi Phaya-ruang annexa Oghapura au royaume des Thaïs et changea son nom en Phitsanulôk¹.

C'est à 7 heures du soir et par une nuit profonde que nous atteignons cette ville d'une façon assez désagréable, c'est-à-dire en nous échouant sur l'un des nombreux bancs de sable occasionnés par la baisse des eaux. Les rives étant inaccessibles à cause des maisons flottantes qui les bordent, ce n'est pas sans peine que nous parvenons à nous faire conduire auprès du Gouverneur. Ce fonctionnaire, pour comble de malchance, est malade et ne peut nous

recevoir. Il nous fait accompagner auprès d'un vieillard qui remplit les fonctions de Sous-Gouverneur et réside dans une maison flottante. Celui-ci allègue que l'heure est trop tardive pour rien entreprendre, mais il nous promet pour le lendemain aide et assistance. Faisant contre fortune bon cœur, nous nous résignons à passer encore cette nuit dans notre embarcation. Le lendemain, dès l'aube, fidèle à sa parole, le Sous-Gouverneur vient nous chercher pour nous conduire au sala qu'il nous a réservé et qu'il a fait rapidement aménager à notre intention; l'installation d'ailleurs n'est pas dispendieuse; elle se réduit



LAOTIENNES DE MUANG-LABÉ. — DESSIN D'OLEVAY.

à une natte appliquée contre les colonnes de tek de façon à nous abriter non seulement du vent du nord qui souffle avec rage, mais encore des regards des indigènes. Quelques coussins complètent l'aménagement, qui nous paraît des plus confortables, et ce n'est pas sans un réel sentiment de bien-être que nous faisons notre premier repas à l'abri des rafales.

Vu de la rivière, Phitsanulôk paraît avoir une certaine importance en raison des nombreuses maisons flottantes qui bordent les deux rives du fleuve; mais ce n'est en réalité qu'un double rideau, qui à lui seul forme à peu près toute la ville; derrière ce sont quelques cabanes, les ruines et les rizières.

Cannapura et Oghapura étaient fortifiées : un mur de briques haut et épais, aujourd'hui démantelé, renforcé d'un talus en terre-levée et précédé d'un fossé profond, formait l'enceinte. Cette muraille était percée de trois portes à l'est, *Patu-chek* (la porte des Chinois), *Patu-mon* (la porte des Pégouans), *Patu-thavai* (la porte des Thavaïs, peuplade); de deux autres à l'ouest, y compris celle par où sortent les morts, *Patu-phi-ôk*, et d'une seule au nord et au sud. Ces portes étaient assez élevées, à en juger par les vestiges de l'une d'entre elles qui mesure 5 mètres de haut sous le couronnement, 4 mètres d'ouverture et 6 mètres de profondeur. Au centre de la ville se remarque encore aujourd'hui l'ancienne chaussée royale, pavée de briques.

A Phitsanulôk, fait unique, les indigènes ont continué à résider au milieu des ruines, mais il ne semble pas qu'ils aient jamais fait le moindre effort pour les relever; un temple seul a fait l'objet de quelques travaux, sinon de restauration, du moins d'entretien, c'est le *Vât-maha-that* (le vât de la grande relique), dont la végétation, qui défie les efforts les plus soutenus, s'empare peu à peu. Un vihan et un phra-prang, en raison de la vénération dont ils font encore l'objet, sont défrichés tous les ans d'une façon assez complète; on officie dans le vihan qui fut restauré par le roi actuel; le phra-prang fait l'objet d'un pèlerinage annuel, fin octobre.

La population offre ici les mêmes éléments que dans les villes précédemment visitées; l'industrie est représentée par une distillerie de riz dirigée par des Chinois, et le commerce, assez important, comporte l'exportation

1. Située par 16° 48' 53" de latitude nord et 100° 12' 10" de longitude.

du tek, du rotin, des résines, du riz et de l'eau-de-vie que l'on en tire, l'arak. Tous les jours un marché en plein vent se tient de chaque côté d'une avenue plantée de tamarins; dès 8 heures du matin les marchands sont installés avec leurs provisions, fruits, légumes, poissons frais ou salés, épis de maïs grillés, beignets de bananes confectionnés sur place ainsi que les gâteaux de riz et le coco râpé; les Chinois, bien entendu, sont représentés et vendent les produits naturels ou industriels de leur pays, bibelots divers, porcelaines, étoffes, tous objets qui sortent de leurs barques transformées en véritables bazars flottants. Nous nous empressons de renouveler notre provision de fruits et de légumes frais, car il est rare de rencontrer un approvisionnement aussi complet. Citons aussi, parmi les curiosités de la ville, une importante maison de jeu tenue par des Chinois, qui émettent, pour remplacer le billon, une monnaie de porcelaine en forme de jetons et dont le cours n'est pas contesté chez les marchands du pays. Enfin, nombre de Laotiens se rendent à Phitsanulôk pour y vendre ou y échanger les étoffes, le bétel, les sabres de leur pays, et remporter dans leur embarcation les produits locaux qui font défaut chez eux.

Les édifices étaient nombreux dans l'ancienne capitale, et le plus important étant sans contredit celui que déjà nous avons cité, le vâtmaha-that. Ce temple, dont nous avons reconstitué le plan, était situé sur la rive gauche du fleuve et enfermé dans une double enceinte. La première affecte la forme d'un trapèze, parce que sa face ouest longe le fleuve, dont le cours est oblique par rapport à l'axe longitudinal de l'édifice; elle est percée de quatre portes principales et de deux plus petites du côté ouest et précédée d'un large fossé sur lequel sont jetés des ponts qui donnent accès aux portes. La seconde enceinte est rectangulaire et forme un cloître qui abrite sous ses galeries deux cent trente statues de Bouddha assis. A l'intersection des deux axes passant par les quatre portes qui percent cette enceinte aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, d'architecture brahmanique, dont le style et les dimensions rappellent celui que nous avons déjà admiré à Sangkhalôk. Il est élevé sur de nombreux gradins, coupés à l'est par un escalier qui aboutit à une chambre obscure où se dressait jadis la statue de Vichnou. Autour du soubassement se dresse un mur ayant entrée à l'est et affectant sur le plan la forme carrée; à ce mur s'appuie un toit incliné aux tuiles imbriquées qui s'appuie sur une colonnade formant aussi un second cloître peuplé comme le premier de statues de Bouddha; impassibles, elles semblent méditer sur les siècles révolus et gardent sur leur face sereine un sourire énigmatique dont l'ironie dédaigneuse est peut-être inspirée par le spectacle des humaines misères et la fragilité des mortels souverains; que de choses ils ont vues en effet, ces dieux immobiles figés dans leur manteau de pierre!

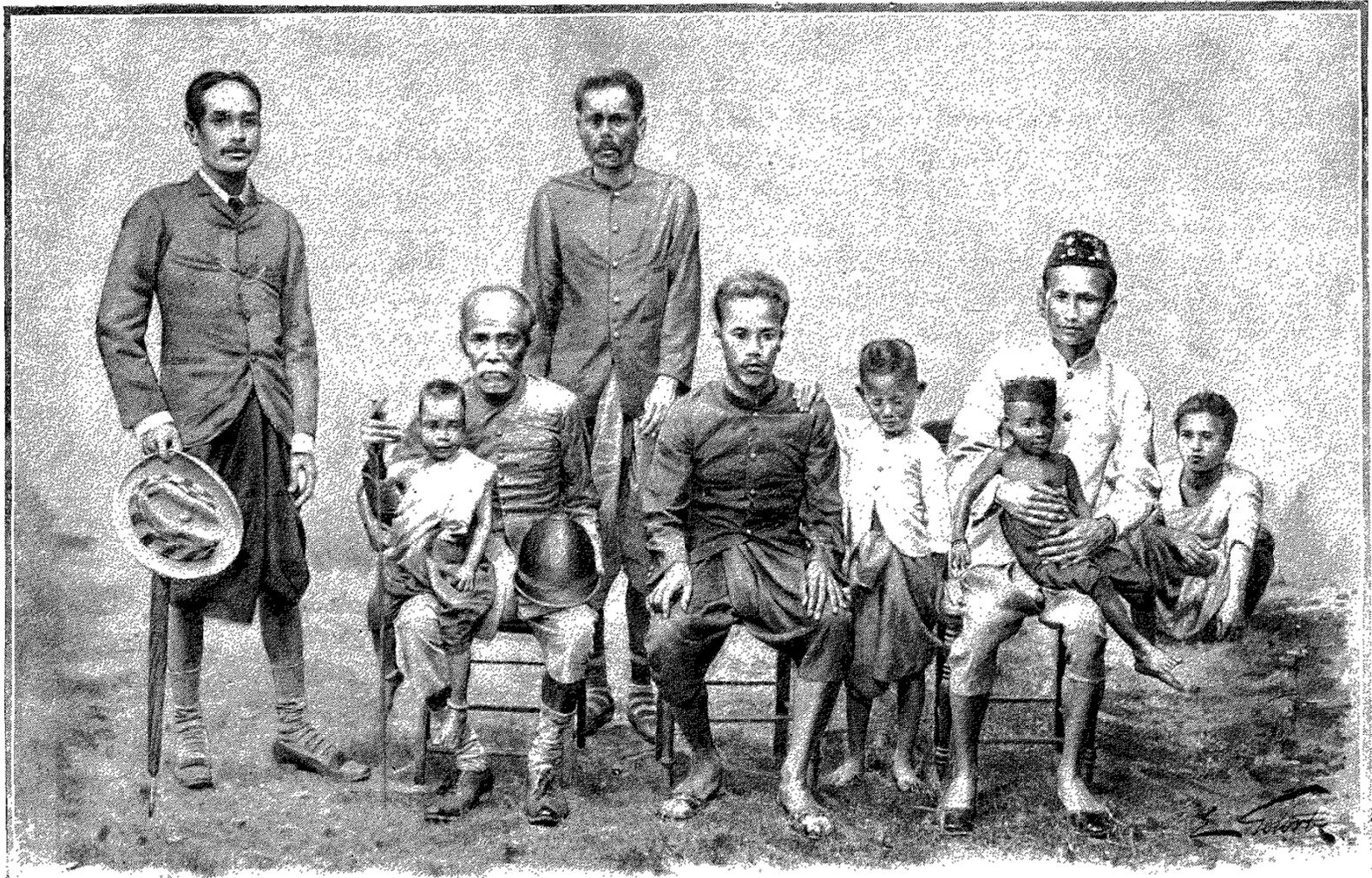
Le bôt à l'est, le vihan à l'ouest, les kamburien au nord et au sud, monuments purement bouddhiques et de date peut-être plus récente, viennent s'appuyer à cette galerie; enfin, vingt et un autres édifices abritant des statues de Bouddha debout ou assis, sept phra-prang et dix-sept phra-chédi sont disséminés dans le reste de l'enceinte. Quant à l'espace inscrit entre celle-ci et la muraille extérieure, il est partiellement couvert par d'autres édifices plus ou moins importants, un bôt, deux vihan, deux kamburien, trois phra-chédi et divers autres édifices; à l'ouest nous retrouvons l'emplacement d'une ancienne fonderie où l'on coulait les statues, les cloches et les ornements de bronze qui faisaient partie de la décoration du phra-prang et des escaliers.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



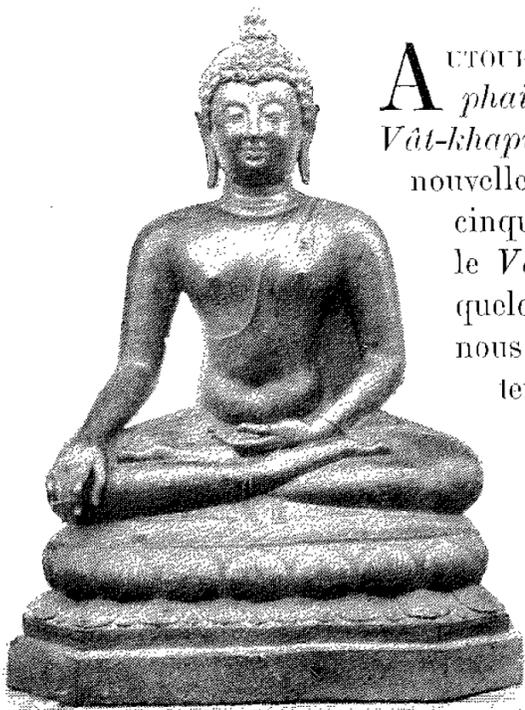
CARAVANE DE ZÉBUS. — DESSIN D'OULEVAY.



FONCTIONNAIRES SIAMOIS. — DESSIN DE GOTORBE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



BOUDDHA (PHITSANULÔK).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AUTOUR du Vât-maha-that de Phitsanulôk, nous citerons le *Vât-rabuna*, le *Vât-nang-phai-ja* (le vât de la reine), le *Vât-noï*, au nord, non loin de l'ancienne enceinte, le *Vât-khapung-thong*, le *Vât-arayik* (le vât des ermites), le *Vât-pa-puk* et le *Vât-maï* (la nouvelle pagode), à l'est le *Vât-tha-matrang* et le *Vât-sai-këo*. Sur la rive droite et à cinquante mètres seulement du fleuve, s'élève un monastère de talapains qui précède le *Vât-vihan-thong* (le temple doré). Du palais royal qui se dressait au nord-ouest quelques fondations, quelques sâ, aujourd'hui desséchés, sont les seuls vestiges qu'il nous est permis de retrouver, et, en raison aussi de leur dégradation, nous nous contenterons de citer le nom de deux temples qui se trouvaient au sud-ouest des murs de la ville, ce sont le *Vât-taring-pring* et *Thom-khong*. Bien des monuments, ignorés même des habitants actuels, devaient autrefois embellir les environs de la cité royale, car les vestiges, pour être informes, n'en sont pas moins nombreux.

Le long et patient travail auquel nous avons dû nous livrer pour restituer le plan primitif de l'antique Phitsanulôk n'avait pas été exempt de difficultés et même de souffrances, car il semble que la nature, en cet endroit, se soit montrée plus jalouse encore des mystères enfouis sous le manteau de sa végétation : les plantes étaient armées, les rotins dressaient contre nous leurs épines courbes traîtreusement dissimulées sous les feuilles, les herbes coupantes nous blessaient au passage, et les lianes elles-mêmes se faisaient plus résistantes, comme pour nous faire trébucher plus sûrement dans le lasso de leurs volutes.

Enfin, que ceux qui voudront après nous entreprendre cette excursion soient mis en garde contre le *mang-min*, plante sauvage et grimpante dont la gousse est hérissée d'aiguilles imperceptibles qui pénètrent dans l'épiderme et y apportent des démangeaisons intolérables; nous venions d'en faire la pénible expérience, lorsqu'un de nos hommes, voyant notre souffrance, nous frotta énergiquement les mains dans ses cheveux et, chose singulière, nous débarrassa de la majeure partie de ces minuscules aiguillons; quelques frictions de jus de citron firent le reste.

1. Suite. Voyez p. 349, 361 et 373.

Ce n'est pas sans quelque regret que nous quittons cette intéressante station pour prendre place dans une nouvelle barque, où nous ne pouvons nous tenir qu'à genoux ou couché; mais il nous faut atteindre *Phixitr*, et nous nous abandonnons de nouveau au rapide courant du fleuve. Des vâts, des hameaux de peu d'importance passent devant nos yeux. Les berges, tantôt basses, tantôt élevées, sont généralement boisées, et notre principale distraction est de pourvoir à nos repas en tirant sur les perroquets et les perruches qui abondent dans ces parages. Les singes continuent à nous égayer par leurs gambades insensées et leurs exercices de voltige, et la route serait supportable si des nuées de moustiques sans cesse claironnant ne nous privaient de tout repos. Les plantations de canne à sucre sont nombreuses, et il n'est pas rare de rencontrer au milieu même des cultures des sucreries rudimentaires, *hib-oi*, que nous visitons. Sous une sorte de hangar ouvert à tous les vents et sur une aire battue se dresse le pressoir, entièrement en bois : trois cylindres de bois dur, garnis de dentures à la partie supérieure, de façon à s'engrener les uns dans les autres, sont placés dans une sorte de bassin rectangulaire en bois évidé. Deux zébus attelés à un timon fixé au cylindre central tournent autour de l'appareil et le font fonctionner. La canne, broyée entre les cylindres qui tournent suivant leur axe vertical, exprime un jus jaunâtre qui, recueilli dans un large récipient, est ensuite déversé dans des cuves de fonte placées sur un foyer ardent. L'évaporation est assez rapide et donne un sucre qui, bien que brut, est d'un goût fort agréable. C'est pour nos hommes un véritable régal, et chacun d'eux s'empresse d'en acheter une forte poignée, qui, enveloppée dans une feuille de bananier, leur est abandonnée pour la modique somme de deux atts.

Le second jour de route nous amène à *Muang-phixitr* (*Vicitra*, la ville brillante), situé par 16° 26' 58" de latitude nord et par 100° 20' 55" de longitude, modeste et pauvre village dont l'unique rue, parallèle au fleuve, en borde la rive droite. De nombreuses barques amarrées à la berge, quelques maisons flottantes, c'est là ce qui nous apparaît tout d'abord. Pourtant cette cité possède un gouverneur, une maison de jeu et une arène pour les combats de coqs; quelques Chinois pratiquent le commerce de la bimbeloterie, de la porcelaine et des cotonnades. Quelques menus cadeaux nous ayant concilié les bonnes grâces du Gouverneur, il s'empresse de nous donner un refuge aussi hospitalier que peu confortable dans une de ses barques, *rua-pêt*, et nous y fait apporter, car il est ici presque impossible, paraît-il, de se procurer des vivres, un copieux plat de riz cuit accompagné de bananes et de pamplemousses.

L'ancienne capitale, ou mieux les ruines qu'elle a laissées, sont à trois heures de route de la ville moderne. Ici encore la dévastation est grande et il est impossible de donner la description de ce que pouvait être la cité antique au temps de sa splendeur. Pourtant, les études que nous avons faites sur les lieux nous ont permis d'établir qu'une enceinte fortifiée défendait la capitale contre les assauts et que plusieurs temples s'élevaient à cet endroit qui n'ont laissé que les traces informes de leurs fondations; ce sont les vâts *Jai* (grand vât), *Khuen* (le vât avec une chaussée), *Sâ-bab* (le vât de Sâbab, montagne qui a ce nom), *Tha-luang* (le vât du gué royal), etc.

Après cette visite intéressante mais peu fructueuse au point de vue des documents, nous nous préparons à partir pour Pak-nam-phô, et le Gouverneur nous apprend qu'il a délégué son maire pour nous accompagner jusqu'à cette station. Nous partons donc, bien que les éléments ligués et déchaînés en un épouvantable orage soient de nature à nous faire ajourner notre projet. Mais le temps presse, et vaille que vaille nous devons affronter les intempéries. Tout cependant est contre nous : vent et pluie s'acharnent contre notre frêle embarcation, dont la rapidité est de beaucoup diminuée, mais nous avons sous les yeux pour nous dédommager un spectacle inoubliable, celui de cette nature grandiose dans toute la magnificence de sa fureur, au milieu des éclairs dont l'écho répercute à l'infini les grondements tumultueux.

Le soir même, nous faisons halte sur un banc de sable émergeant faiblement en face de *Khao-luk-xang* (montagne du petit éléphant), et le lendemain matin, après une heure de route à travers un pays marécageux, nous atteignons la base d'une colline granitique dont le sommet, nivelé en plate-forme, supporte un vihan, quatre phra-chédi et trois petits édicules de peu d'importance. Gravissant au sud les degrés d'un escalier taillé dans le roc, nous parcourons un phra-bât, et bientôt, à l'ouest, un chédi et un édicule se dressent devant nous. Un second escalier, au nord cette fois, nous conduit à une terrasse circulaire dont un haut phra-chédi occupe le centre. Cette dernière partie de la colline est en surplomb sur la plaine, qu'elle domine, et affecte la forme d'un gigantesque éléphant, particularité qui a motivé le nom donné à l'ensemble.

Parvenus à cette hauteur, nous jouissons d'un panorama merveilleux, car la vue s'étend à l'infini, au nord, au sud et à l'ouest, sur les immensités marécageuses qui particularisent cette contrée, et se repose sur les croupes tantôt verdoyantes, tantôt arides, des nombreuses montagnes qui surgissent à l'horizon, *Khao-phanom-kao* (la montagne du vieux mont), *Khao-luang*, et les montagnes de *Nakhon-savan*. Avec quelque peu d'attention même, l'œil, d'abord surpris par ces vastes aspects, s'accoutume au spectacle et, percevant les détails, distingue les phra-bât que les anciens ont élevés sur chacun des sommets.

Reprenant le même jour notre marche fluviale, nous retrouvons les incidents déjà vécus : rencontre de nombreuses barques, des éternels radeaux de tek, et, chose plus grave, d'une forte bande de crocodiles dont les ébattements, dénués de toute hostilité cependant, ne laissent pas de jeter l'effroi parmi notre courageux équipage. Notons aussi quelques bancs de limonite qui, traversant le fleuve dans toute sa largeur, y occasionnent des récifs

dangereux, des passes difficiles; nous pensons y chavirer, mais, quittes pour la peur, nous atteignons *Bang-khlong-khai-nao* (village du canal aux œufs pourris), où nous recevons les adieux du maire de Phixitr, qui charge un batelier de nous guider jusqu'à Pak-nam-phô, où nous arrivons le quatrième jour. Dès l'arrivée dans cette ville quasi lacustre, nous sommes en pleine foule mercantile : innombrables sont les barques descendues de Sangkhalôk, de Phixaï, de Phitsanulôk pour y faire l'échange ou la vente des produits locaux dont elles sont chargées à couler.

Ici, la race chinoise est l'élément dominant de la population et a accaparé tout le haut négoce : la vente de l'opium, de l'eau-de-vie de riz, du poisson, du porc, la tenue des maisons de jeu, sont monopolisées par des Chinois, qui perçoivent aussi une assez forte redevance de toutes les barques attirées par ce centre si commerçant. Lors de notre passage, celles-ci attendaient la crue des eaux, le niveau du fleuve ne permettant pas de remonter le courant pour tenter l'échange des produits du pays. Parmi cette nuée d'embarcations, quelques-unes ont particulièrement retenu notre attention, les *kaxang* ou radeaux de poisson; ces singuliers véhicules ne sont autre chose que de gigantesques paniers à claire-voie en bambous tressés qui sont soutenus de chaque côté par des flotteurs et qui ont pour but de permettre le transport du poisson vivant pêché dans les pays du Nord par les Chinois et les Annamites. Il nous a été donné de visiter l'un de ces chalands d'un nouveau genre et nous avons été surpris de l'incroyable vacarme que font, en se débattant dans leur prison flottante, ces milliers de poissons qui, chose singulière, se groupent d'eux-mêmes, par espèces, en couches superposées.

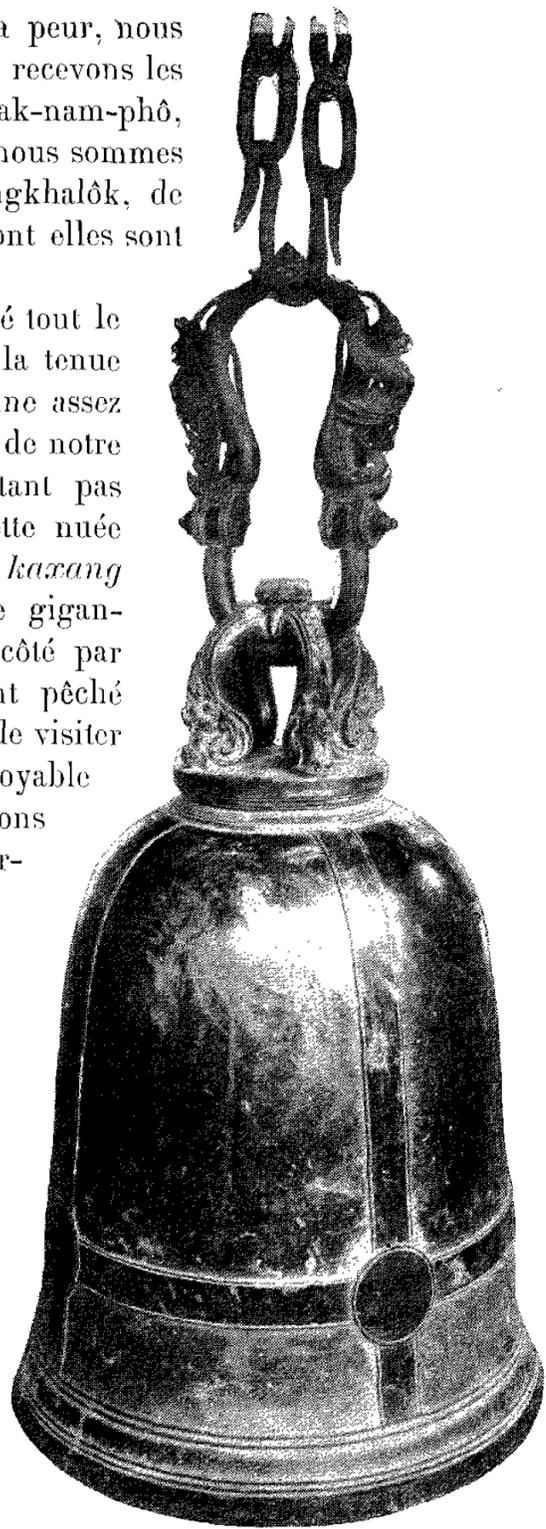
A Pak-nam-phô, nous visitons la montagne *Khao-vât-sai* (mont du vât du figuier), dont le sommet est occupé par un temple qui abritait jadis un Bouddhapâda; citons aussi le *Vât-phra-non*, au milieu duquel se voient encore les restes d'un Bouddha couché de 8 mètres de long.

Partis le matin et toujours en descendant le fleuve, le Mē-nam cette fois, nous parvenons le soir même à *Nakhon-savan* (ville du ciel), après avoir fait une courte halte à la montagne *Khao-buet-natch* (montagne où l'on ordonne les bonzes), sur le flanc de laquelle se dresse le *Vât-suranna-khiri* (vât de la montagne d'or), temple auquel sont adjointes des constructions modernes.

La ville est de médiocre importance, mais, en y arrivant, nous apprenons, non sans joie, qu'elle comporte une station télégraphique, la dernière en partant de Bangkok. Nous nous hâtons de télégraphier à nos amis de là-bas et nous ne tardons pas à recevoir de notre compatriote M. de Pina quelques mots sympathiques qui nous apportent une exquise émotion après tant d'heures de solitude. Plus grande encore est notre impatience du retour en apprenant qu'un volumineux courrier nous attend à Bangkok, rempli de nouvelles de France.

La ville occupe la rive gauche du Mē-nam. Nous y trouvons la même population cosmopolite que dans les villages déjà visités. On y cultive le riz et l'on y fabrique des salaisons. Soucieux de ne pas nous attarder dans ce lieu qui n'offre pas d'intérêt au point de vue de nos études, nous signifions au Gouverneur nos intentions de départ et lui demandons de nous fournir les barques qui doivent remplacer celle que nous a donnée son collègue de Phixitr et que nous devons lui renvoyer; notre demande reste sans effet, et nous devons, bon gré mal gré, garder notre embarcation parce que ce fonctionnaire n'en a aucune autre à mettre à notre disposition. A *Muang-phajuha* (ville glorieuse), où nous arrivons le même jour, à *Muang-manôrom* (ville de la joie) le lendemain, même ennui; à *Muang-xainath* (ville du vainqueur), nouveau contretemps : les bateliers aussi nous sont refusés et nous devons nous résigner à ne compter que sur nous-mêmes : payant de notre personne, nous donnons l'exemple à notre petite équipe en manœuvrant vigoureusement l'aviron, et, au bout de sept jours de fatigue sans trêve, nous atteignons, par une chaleur torride, le village de *Bang-pëng* (ville du fard), où nous savons pouvoir serrer les mains d'un brave compatriote, le R. P. Quintric, qui a accepté la pénible mission de répandre la bonne parole dans un pays inhospitalier. Une douce émotion nous étreint et notre lassitude disparaît comme par enchantement dès que nous apercevons le clocher de l'église se détachant sur l'azur du ciel.

Frais et dispos le lendemain matin, nous visitons le village et préparons notre départ pour Lophaburi. Bang-pëng est un gros bourg assez riche qui s'étend sur les deux rives du fleuve. On y cultive le riz et le sésame. Nous nous arrêtons quelque temps à voir extraire l'huile de poisson *na-man-pla*, que les indigènes préparent sur place en faisant bouillir dans des marmites de fonte une sorte d'ablette récoltée à profusion et qu'ils nomment *pla-soï*. Cette industrie très primitive s'exerce sur le bord de l'eau à l'aide d'un foyer creusé dans le sol. L'huile

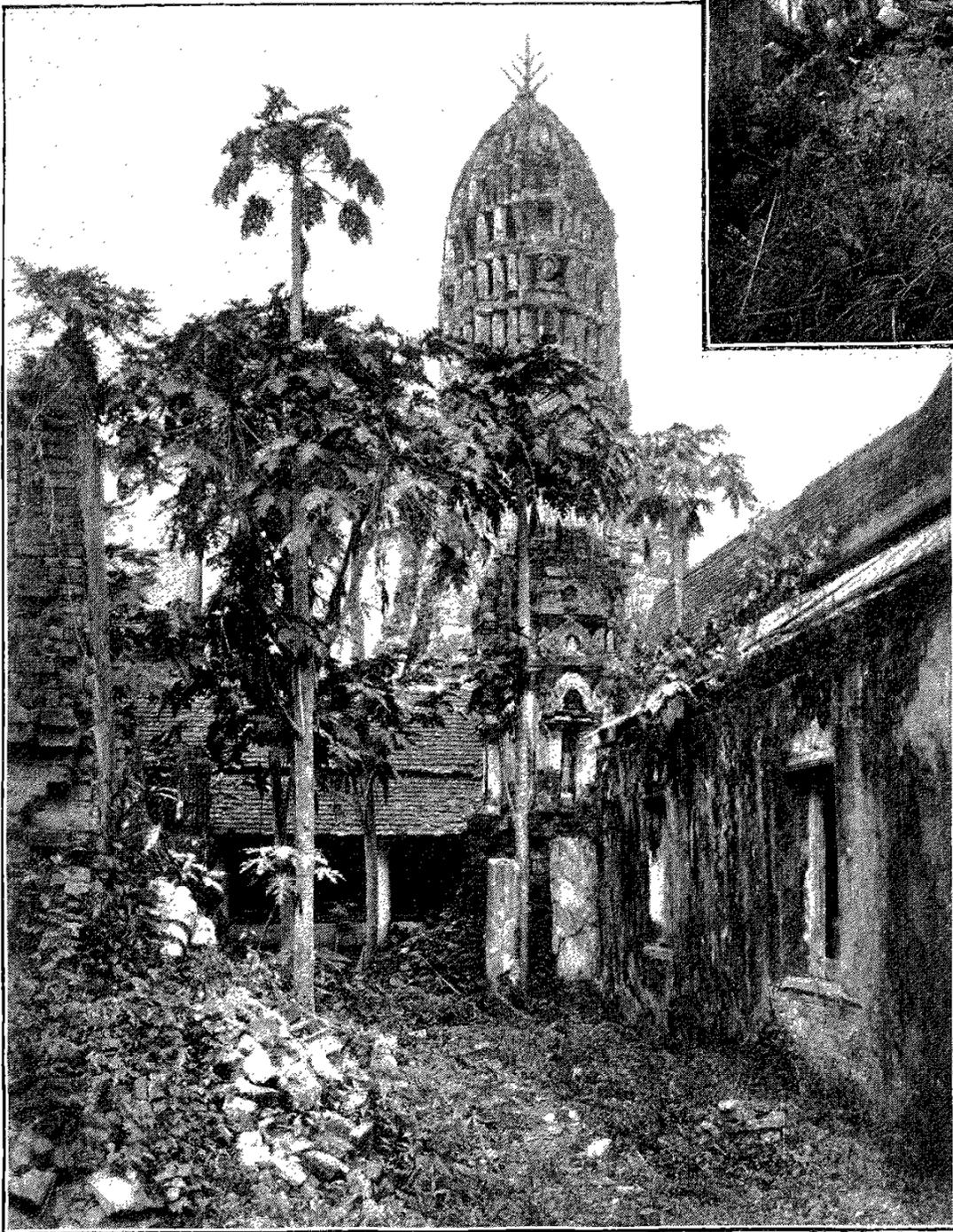
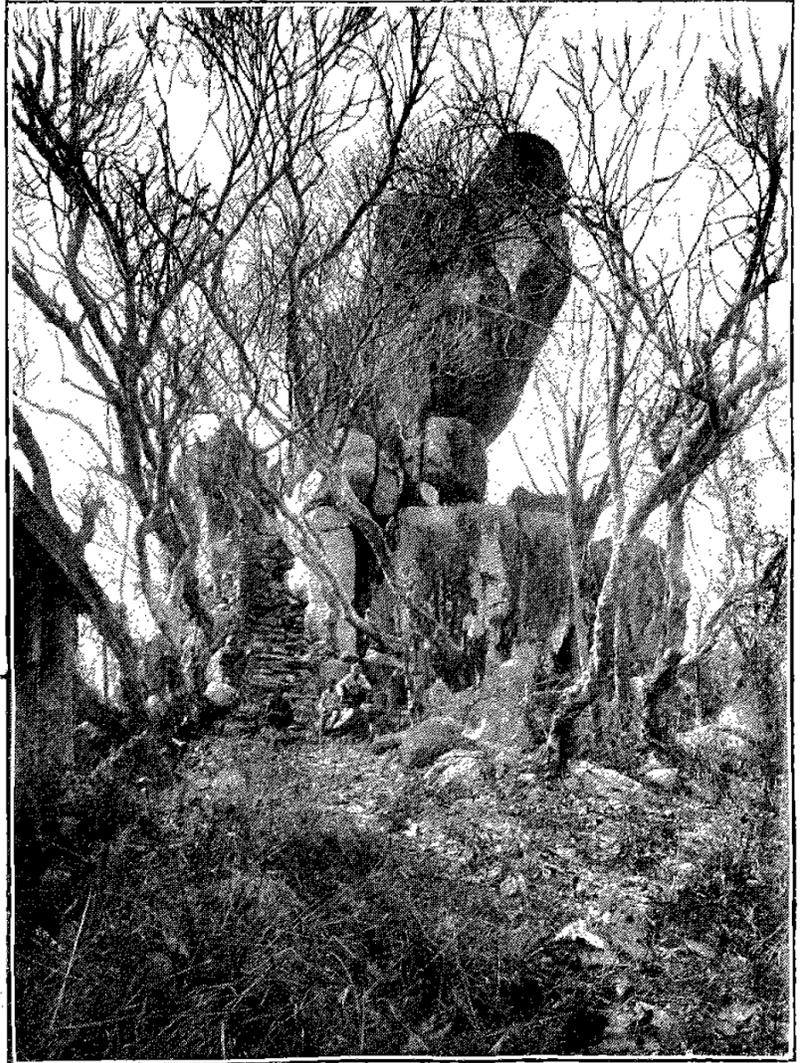


CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ainsi obtenue est utilisée pour l'éclairage. Nous remarquons aussi quelques étangs artificiels destinés à retenir le poisson prisonnier lorsque les eaux se retirent après l'époque des pluies.

Le lendemain nous nous mettons en route pour Lophaburi, traversant le fleuve, après avoir serré la main du R. P. Quintrie, que nous reverrons avant de gagner Ayuthia, car c'est lui qui nous procurera les moyens de transport nécessaires pour nous y rendre. Assis dans d'étroites charrettes attelées de zébus, nous longeons la rizière sous un soleil ardent et traversons les khlongs, *Bang-phuen* (canal du village des Phuens, Laotiens), *Bang-ai* (canal du village qui fait honte), *Vang-khamông* (canal sans cervelle), le village de *Bang-samrông* (village de l'arbre samrông), entourés de bambous, le khlong *Bang-bât-sali* (village du pot de blé) et le khlong *Khamen* (canal des Cambodgiens), pour arriver devant la demeure du Gouverneur de Lophaburi, que nous ne pouvons atteindre, car nous en sommes séparé par une branche du Mē-nam. Un de nos hommes traverse la rivière et revient accompagné d'un employé de la résidence qui nous désigne la *sâla-khok* comme logement durant notre séjour, après exhibition de notre *thong-tra*.

Le lendemain, au petit jour, un guide est mis à notre disposition par le Gouverneur et nous nous diri-



geons vers les ruines de *Lophaburi* (la ville neuve), le Louvô des historiens, située par $14^{\circ}40'10''$ de latitude nord et par $100^{\circ}36'35''$ de longitude. Nous avons hâte de contempler les vestiges de cette cité célèbre qui, fondée vers l'an 600 de l'ère chrétienne, fut longtemps capitale d'un petit royaume. A en juger par ses hauts remparts, ses bastions d'angle, les vestiges de ses temples et de ses palais, ce fut là une ville populeuse, puissante et riche; d'ailleurs la tradition veut que, avant la ruine d'Ayuthia, Lophaburi ait servi de résidence estivale aux rois de Siam, pendant la saison des crues; ils s'y livraient à la chasse de l'éléphant. Située à la limite des hautes et des basses terres du Mē-nam, elle domine les plaines si fertiles du sud et s'appuie au nord sur les pittoresques collines, revêtues d'une

KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE. -- D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.



MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN.

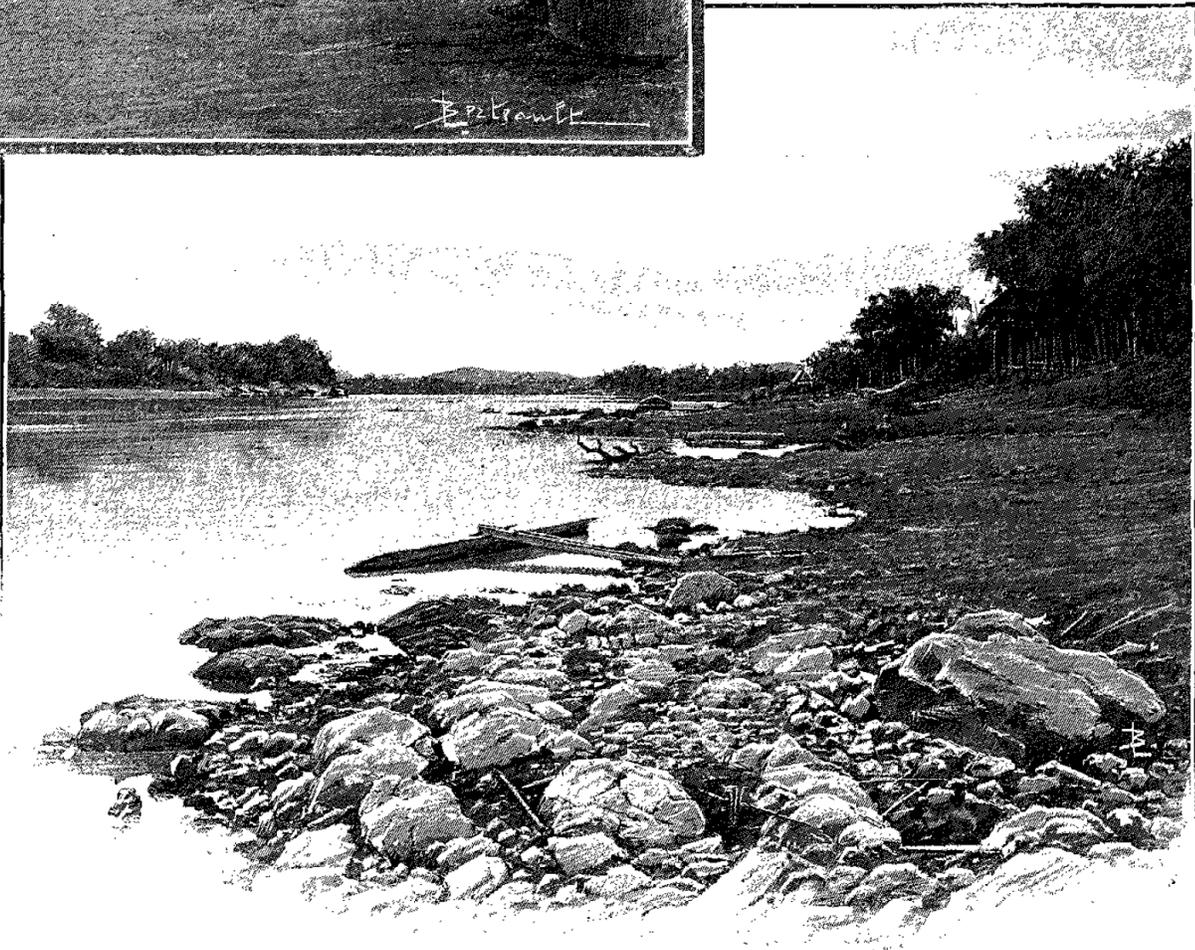
tion est un composé de Chinois, de Siamois et de Laotiens. Les premiers tiennent la majeure partie du commerce, les maisons de jeu et les bazars, où ils importent leur bimbeloterie et où l'on trouve à s'approvisionner largement en toute espèce de vivres. Sur le plateau sont les restes de *Vixaien* (Vijayindra, Indra de la victoire), entouré de hauts remparts bastionnés dominant la plaine.

Le premier édifice que nous rencontrons à l'est est le *Vât-pun* (le vât du canon). Ce temple précède les ruines d'un château qui fut la demeure princière de Constance Falcon, aventurier de génie qui le premier rêva le relèvement de l'Orient par l'Occident et obtint du roi Louis XIV l'envoi d'une mission spéciale destinée à jeter les premiers jalons de notre influence dans l'Indo-Chine. C'est lui qui fit concéder à la France les places de *Bangkok* et de *Mergui*, perdues aujourd'hui. Il mourut peu de temps après, victime de la haine intrigante du vieux parti conservateur siamois.

Le *Vât-pun* fut autrefois la chapelle du château de Constance, et rappelle par son architecture les belles conceptions du grand siècle. Elle abritait un autel à colonnes cannelées et dorées supportant un baldaquin sur lequel on lisait en lettres d'or l'inscription *Jesus hominum salvator* et recéla une statue de Bouddha lorsque les talapoins en prirent possession après la chute de Falcon ; ils n'y demeurèrent pas longtemps, car, chose étrange, nombre d'entre eux moururent coup sur coup, comme si le Dieu des chrétiens avait voulu punir ces audacieux profanateurs ; ceux que la mort avait épargnés crurent prudent de désertir le temple. Du château les murs seuls sont restés presque intacts ; leur belle allure et les nombreux fragments de marbres rares qui jonchent le sol témoignent du bon goût de leur fondateur. C'est une étrange et bien douce sensation que de retrouver, perdu dans un aussi lointain et sauvage pays, les traces de la grandeur nationale !

Poursuivant notre route vers le sud, nous rencontrons les ruines de *Vât-sai-pong-thong* et plus loin celles du *Vât-ruek* (le vât de petit bambou) qui n'est pas éloigné de la première enceinte du palais ; nous la franchissons,

*



LE MÉ-NAM À NAKHON-SAVAN (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT.

riche végétation et peuplées de gibier aussi abondant que varié ; la rivière qui la traverse, les canaux qui l'entourent, fourmillent de poisson et attirent à la surface de leurs eaux une multitude de hérons, de pélicans et de canards sauvages ; enfin le sol recèle des gisements de chaux qui sont pour elle une autre source de richesse.

Malgré une situation aussi avantageuse, Lophaburi a été remplacée par une ville de peu d'importance, moitié terrienne, moitié lacustre, dont la popula-



JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

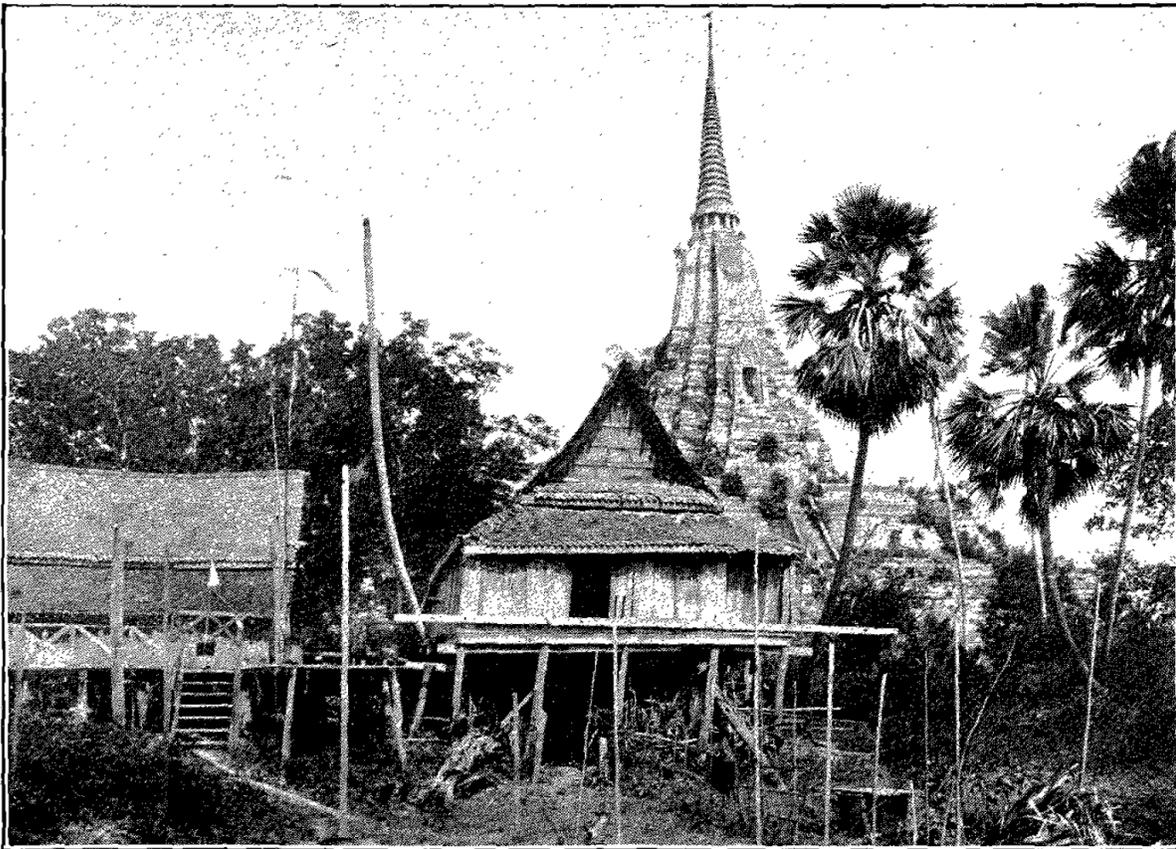
longeons les anciennes piscines royales et atteignons la deuxième enceinte. L'espace circonscrit par cette dernière est divisé en trois cours : l'une renferme le palais, l'autre le vât royal, et la dernière est occupée par des habitations. A l'ouest s'étendent les remparts de la ville, à travers lesquels une sortie vers la rivière avait été ménagée. Le palais royal actuel, qui a été élevé sur l'emplacement de l'ancien, est aujourd'hui presque abandonné; on se contente de le défendre contre l'envahissement de la végétation.

Appuyant vers l'est, notre route nous amène au pied des ruines importantes du *Vât-phra-prang-sam-jôt* (le vât du phra-prang aux trois flèches), et du *Vât-nâ-phra-that* (le vât en face de la relique), qui tous deux présentent des vestiges d'un haut intérêt au double point de vue archéologique et architectural. Par leur disposition, leurs proportions et leur riche décoration, ces deux temples en effet nous rappellent les superbes monuments de la province de Siem-réap dont les temples, si souvent décrits, sont les plus magnifiques documents qui nous soient restés de la grande période khmère. Le *Vât-phra-prang-sam-jot* se compose de trois pylônes de grès affectant, sur le plan, la forme d'une croix grecque et reliés entre eux par une étroite galerie; chacun de ces phra-prang abritait dans sa chambre obscure une statue brâhmanique, Çiva, Vichnou et Ganeça, dont il ne reste que les socles, mais tout au

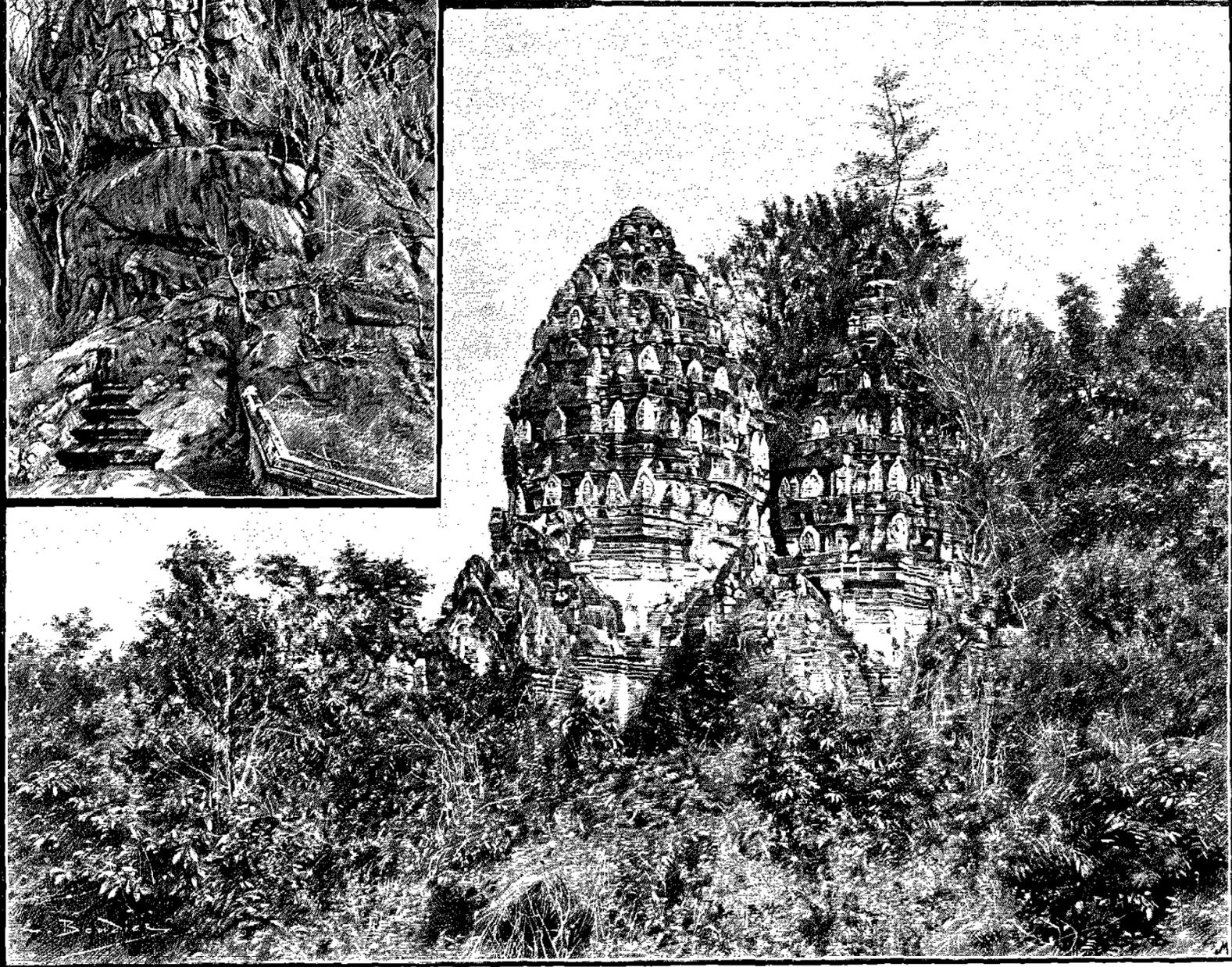
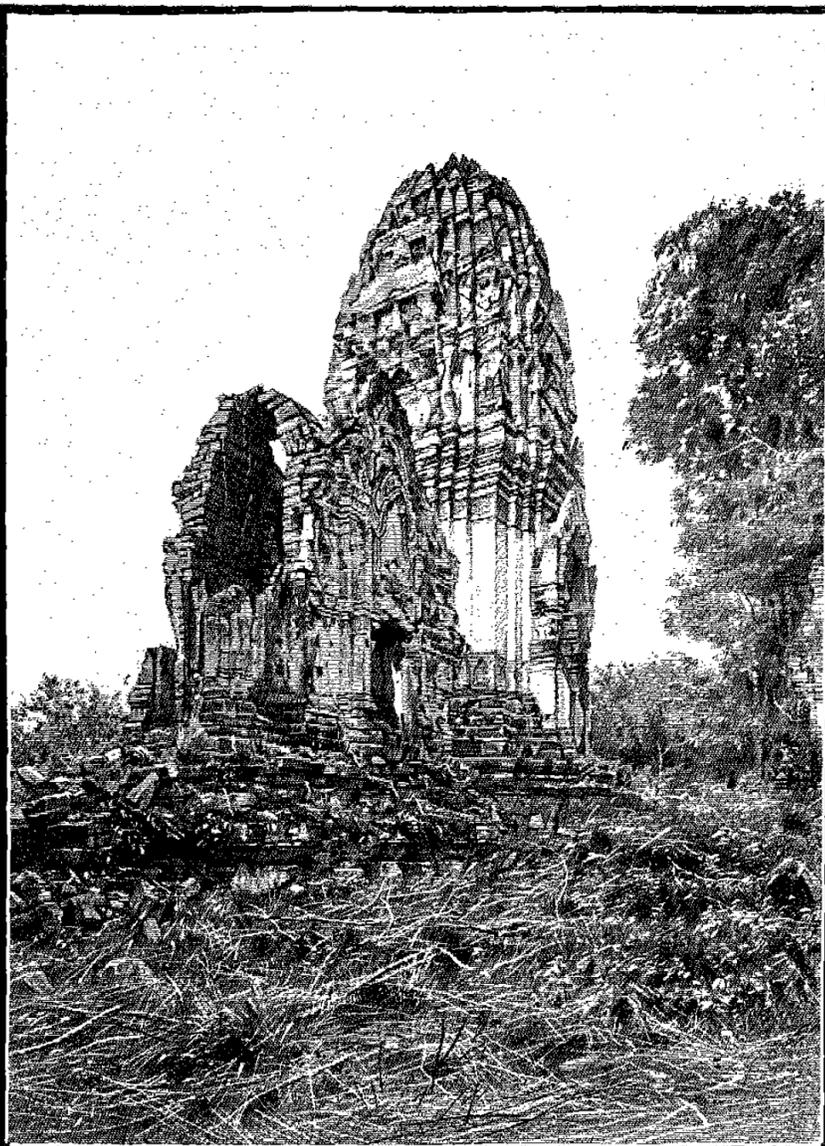
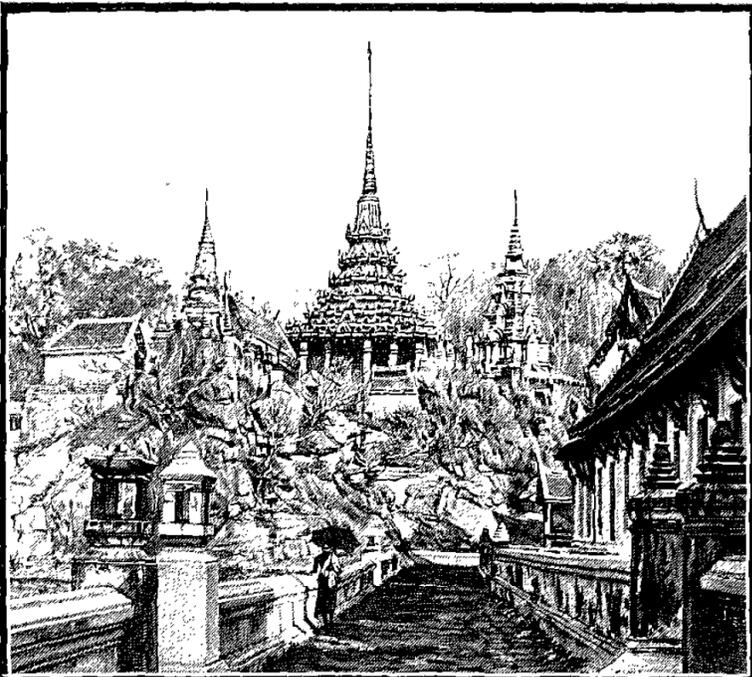
pourtour des murs intérieurs du temple il nous a été donné d'admirer une succession de statues de Bouddha assis, merveilleusement sculptées dans un grès dur et fin; nous trouvons en elles un spécimen du remarquable talent des artistes cambodgiens de la grande époque.

Le *Vât-nâ-phra-that* est beaucoup plus important et comprend, lui aussi, une double enceinte rectangulaire percée de quatre portes régulièrement orientées et dans le prolongement des deux grands axes. Au milieu de cette

ceinture de murailles nous trouvons tout d'abord, à l'est, un sâla qui précède le porche à deux rangées de colonnes doubles dressé en avant du vihan, dont les parois latérales font une trouée dans le mur extérieur d'un cloître à double portique, abritant une rangée ininterrompue de statues de Bouddha assis, dans autant de niches. Les multiples images du dieu regardent à l'extérieur, et ce cloître, carré de plan, qui est percé de quatre portes correspondantes à celles de l'enceinte, en enferme un second décoré de la même façon, mais dont les statues sont tournées en sens inverse. Entre les deux cloîtres s'élèvent de nombreux



AYUTHIA : PHUKHAO-TIONG (PAGE 395). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



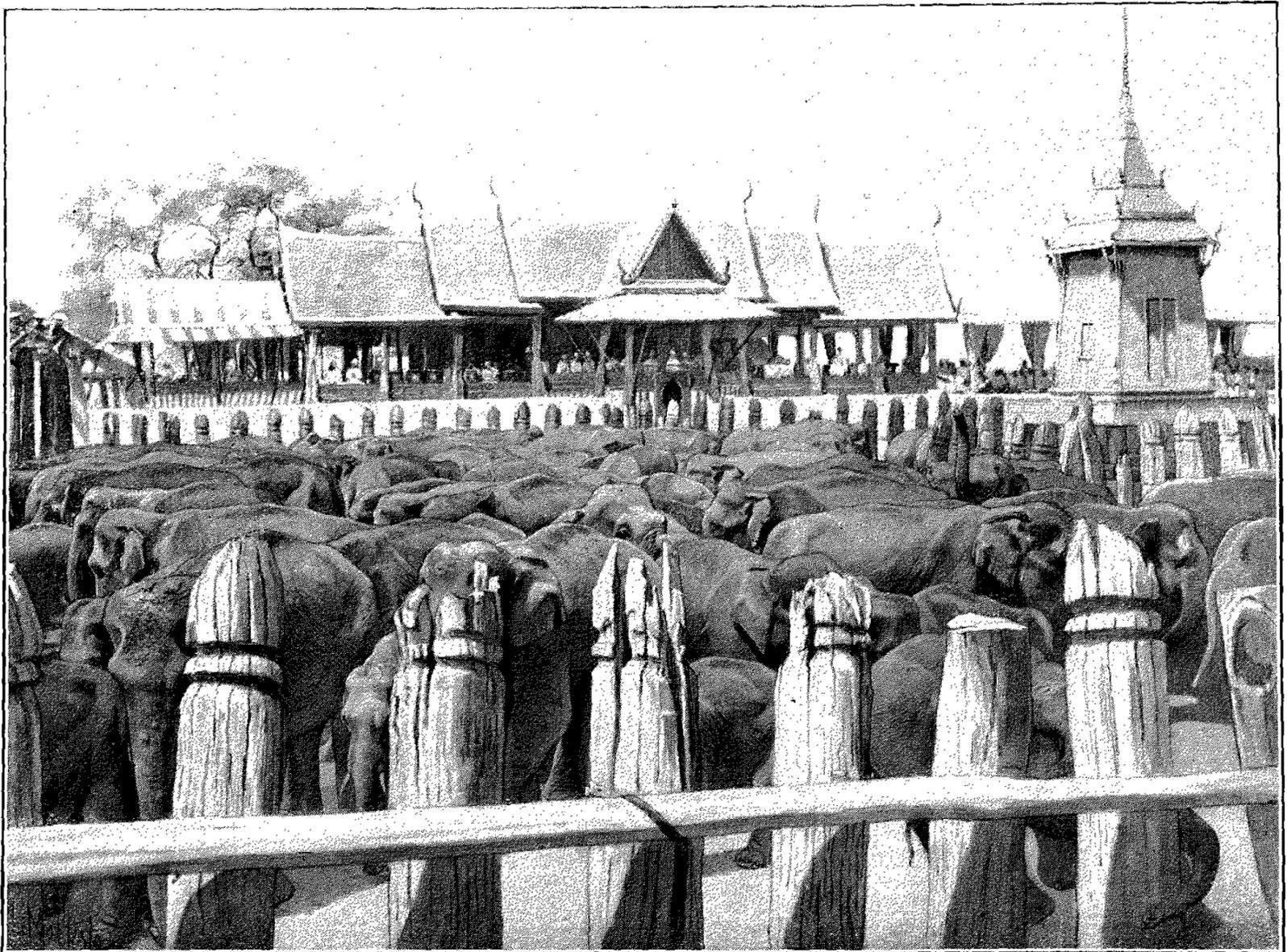
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-TIAT. — LE VÂT-PHRA-PRANG-SAM-JÔT. — LE MONDÔB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. — DESSIN DE BOUDIER

monuments, parmi lesquels nous citerons trois vihan, quatre édicules, quatorze phra-prang, dix phra-chédi et un édifice composé de hautes colonnes supportant une toiture pyramidale abritant autrefois un motif composé de quatre hautes statues de Bouddha dos à dos et regardant les quatre points cardinaux. Enfin, dans le coin central, s'élève un phra-prang aux proportions gigantesques, précédé, à l'est, d'un porche allongé sur une terrasse et plusieurs soubassements retraités. Ce colosse de pierre renfermait dans ses deux chambres obscures des statues brâhmaniques, Çiva et Viehnon, dont les débris gisent au pied de leurs socles encore debout. Nous retrouvons dans cet ensemble et principalement dans le pylône central toutes les qualités caractérisant la période khmère qui a couvert le sol du Cambodge de monuments dont nous admirons les ruines grandioses; nous y voyons le même souci des proportions architecturales, le même goût riche et grand à la fois dans la décoration, toutes choses qui sont les indices d'un sentiment artistique parvenu à son apogée et témoignent de l'occupation des Kambodjas au temps de leur domination.

Une visite au mont Phra-bât, sis à proximité, s'imposait, car nous avons appris que c'était un important lieu de pèlerinage pour les dévots siamois, qui y vont adorer l'empreinte des pieds sacrés de leur dieu, le Somana-kodom, le Bouddha des Thaïs.

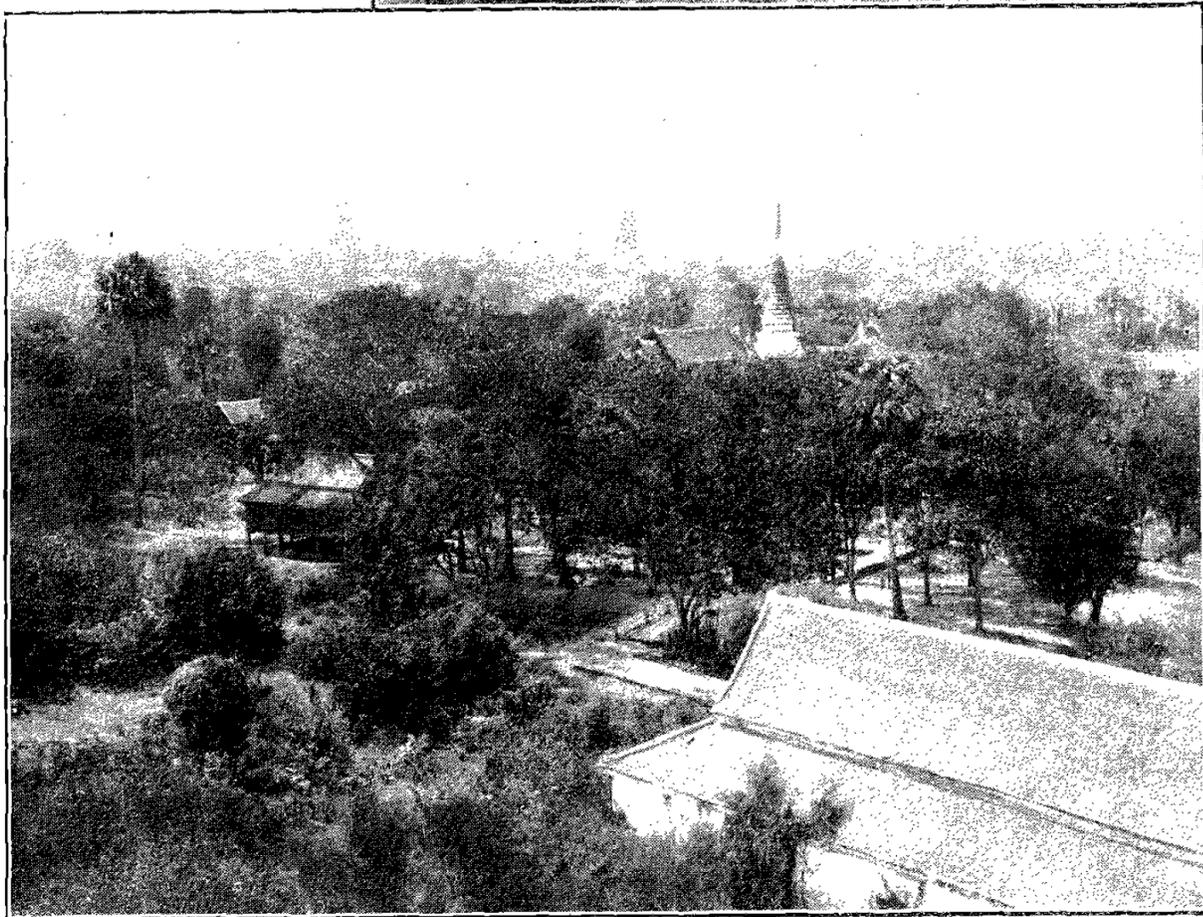
Toujours véhiculé dans une charrette attelée de zébus, nous nous acheminons vers le lieu sacro-saint, dont nous sommes séparé seulement par la belle forêt de Lophaburi; et c'est pour nous un vrai délassément que cette lente promenade à l'abri des ardeurs du soleil, sous un dôme de verdure aux profondeurs mystérieuses, peuplées de chansons et de trilles lancés à pleine gorge par les innombrables oiseaux sautant de branche en branche. Et, brusquement, c'est le chaos : au milieu d'un indescriptible bouleversement de roches qui semblent un océan pétrifié au milieu de la tempête, se dresse le phra-bât, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un amoncellement de crevasses et de précipices, et ce lieu qui semble l'image de la désolation était bien fait pour frapper l'imagination de ce peuple naïf et si enfantin. Sur nombre de blocs de calcaire qui paraissent avoir été soulevés par un épouvantable cataclysme, on relève les empreintes énormes laissées sans doute par des animaux antédiluviens, mais que les indigènes n'ont pas hésité à attribuer au cortège fantastique, apocalyptique même, dont ils ont coutume d'entourer leur dieu.

Après une longue avenue bordée de manguiers et de tamariniers à l'ombre desquels les marchands de feuilles d'or, de bâtonnets de bois odoriférants et de cierges ont dressé leurs innombrables baraques, nous parvenons au



LE KRAAL DE PHANIET. — DESSIN DE MALTESTE.

piéd d'un escalier taillé dans le roc et serré entre deux murs d'appui ; lentement gravis, ses durs degrés, ses rampes douces, nous conduisent au versant occidental sur lequel est édifié le temple de l'empreinte sacrée au milieu d'édicules destinés à recevoir les offrandes des pèlerins et du phra-chédi dont les flèches annelées érigent sur le ciel bleu leur



AYUTHIA (PAGE 394). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fine silhouette blanche.

Le temple, inachevé d'un côté, dégradé de l'autre, rappelle par sa structure toutes les pagodes siamoises, mais sa décoration en fait quelque chose d'absolument inoubliable. Les murs sont de brique, enduits de mortier, bien que la pierre de construction et le marbre abondent dans ce lieu ; une rangée de colonnes formant galerie et supportant le premier étage de la toiture court autour de l'édifice, qui est carré. Les parois extérieures sont dorées et or-

nées d'arabesques gracieuses formées par des incrustations de verroterie dont les mille couleurs étincellent au soleil ; les moulures, les corniches sont dorées. Les portes, d'un travail admirable, sont d'ébène massif incrusté de nacre finement gravée aux reflets changeants et profonds. Enfin, une flèche pyramidale, également dorée, s'élance vers les nues, où elle fait briller les verroteries multicolores dont sont aussi surchargés ses sept étages ornés d'antéfixes et surmontés d'un délicat fuseau qui supporte le parasol (*phra-xat*) aux multiples degrés, emblème de la souveraineté.

L'intérieur du sanctuaire est d'une ornementation plus sobre, bien que les murs, noircis par la fumée des cierges, présentent eux aussi des traces de dorure ; des nattes d'argent tressé recouvrent le sol ; au centre un baldaquin doré est élevé au-dessus de la précieuse relique ; celle-ci est invisible, car des feuilles d'or la recouvrent ainsi que l'amoncellement des offrandes ; on y voit un étrange assemblage de fleurs naturelles et artificielles, de vases, de bimbeloterie européenne ou chinoise, de petites statuettes, de thevâdas en papier découpé ; mais aussi des objets précieux, quelquefois d'or ou d'argent massif. C'est à regret que l'on quitte ce milieu réellement féerique, que l'on s'arrache aux chatolements de cette débauche d'or dont les yeux ne se lassent pas d'admirer les splendeurs. Ajoutez à la stupéfiante richesse de ce décor l'étrange figure des talapoins au crâne rasé qui circulent indifférents, drapés dans leur péplum jaune.

Mais le temps fuit rapidement, et il nous faut rejoindre Lophaburi, d'où nous regagnerons la mission catholique pour nous rendre à Ayuthia, notre dernière étape. Pendant que nous réparons nos forces à l'aide d'un copieux repas arrosé de vin de France, on prépare nos barques de voyage, dans lesquelles nous montons le len-

demain matin pour arriver deux jours après à Ayuthia après une nuit passée à *Bung-phô-phum* (le village du peuplier rehaussé). Voici en effet que nous suivons maintenant le *Khlong-takhien* (le canal de l'arbre takhien) et que nous apercevons la belle silhouette de l'église catholique. Son desservant, le R. P. Perraud, nous reçoit à bras ouverts; à peine avons-nous eu le temps de faire décharger nos colis et de payer nos hommes, que cet excellent missionnaire nous entraîne à la mission, nous fait asseoir et se met à notre entière disposition, nous offrant le gîte et la table pendant toute la durée de notre séjour dans la ville. Ah! les braves cœurs que ces modestes et dévoués missionnaires, comme ils savent bien les paroles qui réconfortent, et avec quelle joie nous leur adressons ici, en un souvenir reconnaissant, les éloges qu'ils méritent à tant de titres!

Ayuthia (*Ayodhya*, la victorieuse), située par $14^{\circ} 21' 57''$ de latitude nord et $100^{\circ} 34' 51''$ de longitude, occupe une île de trois lieues de tour, entourée de canaux qui relient le Mè-nam à un autre cours d'eau, remontant vers *Pak-priau*. Elle fut fondée en l'an 1350 de notre ère par le roi U-tong et détruite par les Birmans, après deux ans de siège, en 1767, après avoir été la capitale du royaume de Siam, dont elle est encore la ville la plus importante après Bangkok. La nouvelle ville s'étend autour de l'ancienne cité et comporte une multitude de maisons flottantes qui sont quelquefois rangées sur une double ligne le long des rives. La population, trente mille âmes environ, comprend des Siamois, des Chinois, des Laotiens, des Annamites, des Malais, des Pégouans, quelques Cambodgiens et un petit nombre de Khas (aborigènes du Laos).

La campagne d'Ayuthia est excessivement fertile; le riz en est le principal produit; les fruits et les légumes y sont aussi cultivés avec succès. La rivière et les canaux regorgent de poissons succulents, l'argile s'extrait abondamment du sol, enfin tous les avantages naturels semblent s'être réunis autour de cette cité bénie. On y rencontre force tuileries et briqueteries, de nombreux fours à chaux et des chantiers où se travaille la pierre amenée de Lophaburi. L'industrie locale comporte aussi la fabrication des fourneaux et des marmites de terre pour les voyages en barque. Le marché ou *talat* est bien approvisionné en produits siamois, chinois et européens.

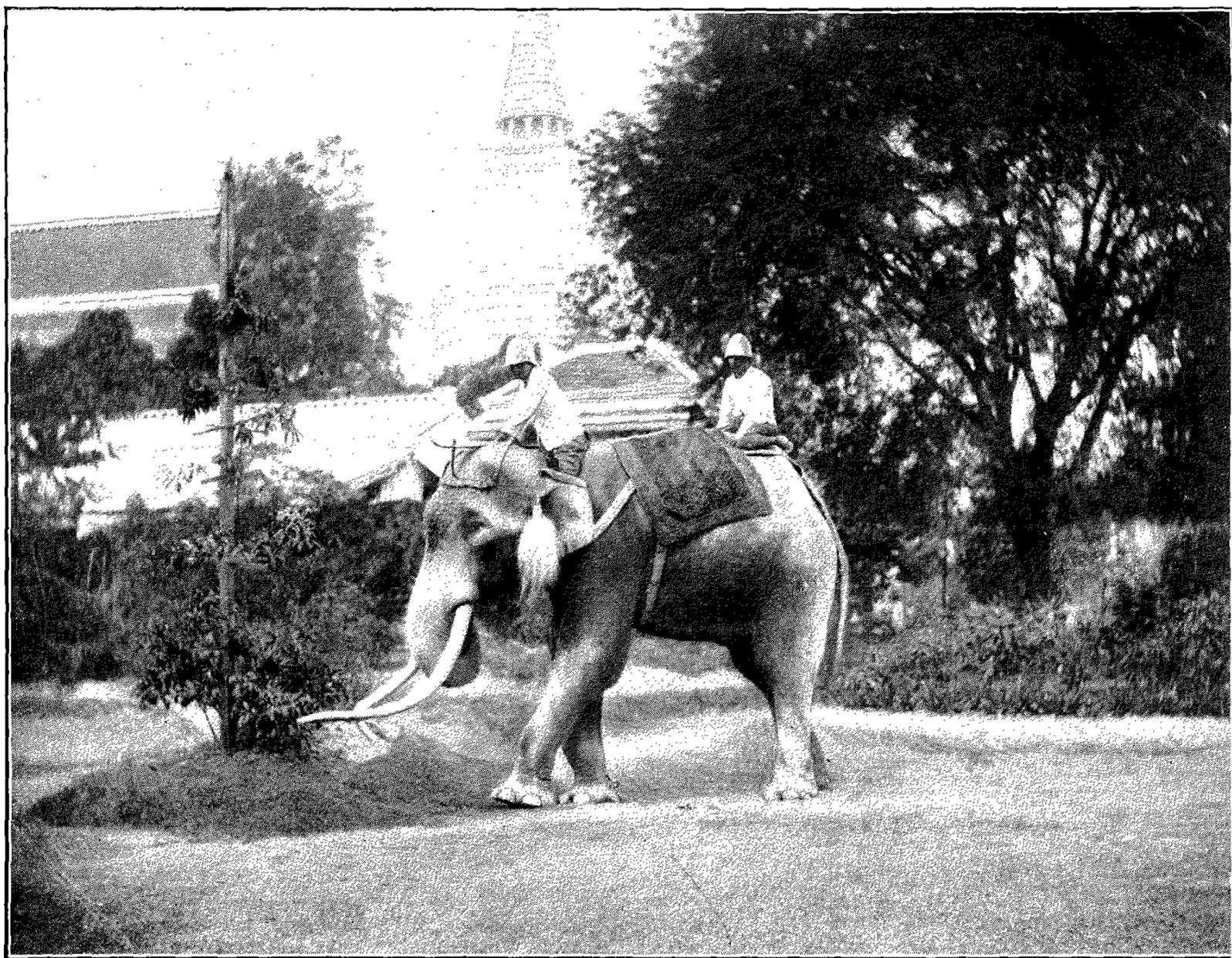
Ici encore, en effet, les Chinois sont nombreux; ils possèdent dans la ville trente et une pagodes pour l'exercice de leur culte, et l'une d'elles, *San-chao*, est particulièrement vénérée non seulement d'eux, mais aussi des Siamois, qui viennent y respirer le parfum des bois odoriférants lentement consumés et admirer les splendides offrandes qui ne cessent d'abonder sur les autels.

Un service de chaloupes et de bateaux à vapeur circulant sur le fleuve relie Bangkok à Ayuthia, et prochainement une voie ferrée complétera ces communications forcément imparfaites par suite des crues et des baisses des eaux. Ayuthia, d'ailleurs, est la seconde ville du royaume, bien qu'elle ne soit protégée par aucune enceinte fortifiée; elle est administrée par un Gouverneur assisté de deux Sous-Gouverneurs, et compte un bureau de poste et télégraphe, des distilleries d'arak, des maisons de jeu affermées par des Chinois, qui ont aussi la haute main sur le trafic de l'opium, de la viande de porc et du poisson pêché dans la circonscription de la ville.

Depuis l'avènement de la dynastie actuelle, les rois, délaissant Lophaburi, avaient continué, chaque année, de venir passer quelques jours dans la capitale de leurs aïeux; mais, aujourd'hui que la résidence d'été est fixée à *Bang-pa-in*, la vieille capitale ne voit plus que rarement le souverain.

La barque de la mission nous faisant parcourir le canal Chao-phaya, nous conduit à *Phaniet* (enclos de murs pour renfermer les éléphants), le dépôt de remonte des éléphants royaux. Ces animaux abondent dans les forêts et les jungles avoisinant Ayuthia. Ils ne sont pas absolument à l'état sauvage, mais ils y jouissent d'une liberté comparable à celle qu'ont les chevaux et les taureaux de la Camargue. Chacun d'eux est propriété royale, et celui qui attenterait à leur vie serait puni de mort. Leur capture est relativement facile, étant donnés leur grand nombre et la longue habitude des chasseurs; pourtant ceux-ci payent quelquefois de leur vie l'honneur de traquer pour le roi. C'est par surprise en effet que l'on parvient à se rendre maître de ces colosses, et, pour ce faire, on emploie les femelles domestiquées, qu'ils suivent jusqu'au *kraal*, qui n'est autre chose qu'un gigantesque piège. Une double enceinte rectangulaire faite, la première de maçonnerie, la seconde de troncs massifs de tek profondément enfoncés dans le sol, une seule entrée par enceinte, tel est l'engin dans lequel d'innombrables rabatteurs, poussant des cris féroces, acculent ces mastodontes, qui se trouvent parqués dans le couloir formé par les deux enceintes et dont les ouvertures sont solidement obstruées par d'énormes barres de tek. Cette chasse, comme on le voit, est des plus simples et n'exige pas une bien grande sagacité. Mais, une fois les animaux capturés, le plus dur de la tâche n'est pas fait; il s'agit de se rendre maître de chaque individu, après avoir procédé à une élimination qui est faite par un jury de hauts dignitaires présidés par le roi en personne siégeant sous un haut pavillon. Pour cela, dès qu'un des pachydermes est déclaré « bon pour le service », des cornacs le font cerner par des congénères domestiqués qui l'entraînent avec eux dans l'enceinte intérieure.

Cette visite terminée, nous descendons à *Vang-chan-kasem* (le palais de la joyeuse lune), où, sur le bord de la rivière descendant de Lophaburi, s'élève le palais édifié par ordre du roi Mongkut, le père du roi actuel. Ce souverain ne dédaignait pas de s'occuper d'astronomie, aussi un observatoire occupe-t-il le centre du palais. Lors de l'éclipse de soleil en 1868, tandis que l'astronome Jansen allait noter les observations à *Bang-ta-phan*, le roi assista à ses travaux et observa de son côté; mal lui en prit, car il y contracta les fièvres paludéennes, dont il mourut dans l'année.



ÉLÉPHANT BLANC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des quais de brique ont été construits, protégeant les abords du palais. A droite nous apercevons un bureau de poste et télégraphe, à gauche la résidence du Gouverneur, de chaque côté, sur le canal, s'étend le grand marché, *Sisa-ro*. Nous continuons notre visite en nous rendant au *Vât-phukhao-thong* (le vât de la montagne dorée) qui s'élève, dans la plaine, au nord et en dehors de l'ancienne cité. Ce monument n'est accessible qu'en bateau, en raison des marécages qui l'entourent; il fut construit en l'an 1387 de notre ère et n'a pas cessé depuis lors d'être un objet de vénération en même temps que d'admiration de la part des indigènes.

Pour nous, il ne présente que peu d'intérêt, et nous regretterions presque d'être venus jusque-là si nous n'avions pour nous dédommager le splendide panorama qui s'étend aux pieds du voyageur lorsqu'il est parvenu au faite de l'édifice. Le Phukhao-thong est une pyramide à base carrée de 60 mètres de hauteur, avec des gradins donnant accès, par quatre escaliers, à trois plates-formes superposées formant terrasses. A la dernière, des corridors obscurs en forme de croix grecque se croisent sous le phra-chédi qui domine l'édifice. Une haute statue de Bouddha dorée se dresse à leur intersection, mais nous ne nous attardons pas à l'admirer à la lueur des torches, parce qu'une multitude de chauves-souris tourbillonnent autour de nous, nous souffletant de leurs ailes froides, et qu'il nous faut respirer la fétide atmosphère empuantie par les excréments accumulés de ces animaux.

Revenant par le Khlong-chao-phaya, nous arrivons au *Vât-tha-sao* (le vât du gué des nymphes), situé, lui aussi, en dehors de la ville, mais au sud, et qui a échappé à la destruction complète. Ce temple rappelle, par son plan, sa structure et sa décoration, les monuments du Cambodge; précédé d'un immense vihan, il s'élève à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire percée de cinq portes dont une seule à l'ouest, les autres deux par deux sur chacun des côtés. Il se compose d'un cloître carré qui abrite sous ses galeries des statues de Bouddha assis; à chaque angle s'élève un phra-prang, et à l'intersection des deux axes, passant par les quatre portes qui percent le cloître aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, élevé sur de nombreux gradins, coupés par quatre escaliers: celui de l'est aboutissant à une chambre obscure où se dressait jadis une statue brâhmanique.

Le *Vât-phu-tai* (le vât des morts), qui se dresse à peu de distance, est entouré d'un mur bas et épais dont les quatre portes rappellent par leur disposition celles du vât Phra-prang de Sangkhalók: il comprend un phra-prang central entouré d'un cloître carré dont les murs enserrant deux édicules élevés dans l'axe sud-nord, sur le

soubassement du pylône; à l'est deux vihan sont enclavés dans le cloître, dont ils font partie intégrante; à l'ouest vient s'appuyer le bôt, de forme rectangulaire. Enfin, au sud, parallèlement au mur d'enceinte, sont rangés sept phra-chédi en ligne. De cet ensemble nous trouvons le *Vât-phra-ong-xong* (le vât de la statue à socle), qui est principalement vénéré par les Chinois et qui a été édifié sur l'emplacement de l'antique *Vât-churng*; il se compose d'un bôt entouré de chédi et précédant un vihan allongé. Ce dernier édifice seul mérite pour sa décoration une courte description. Il renferme une gigantesque statue de Bouddha laquée et dorée, dont la tête touche aux fermes des combles; sur les murailles sont déposées par étage de petites niches destinées à recevoir les offrandes des fidèles. A l'intérieur et sur la façade, des applications de bois sculpté nous montrent des figures mystérieuses de naks, de paks, de thépânon, émergeant d'un entrelacs de rinceaux élégants.

La cité royale portait jadis le nom pompeux de *Krung-thep-maha-nakhon-si-ayuthia* (la grande ville des anges, belle et inexpugnable), mais les Birmans ont dû faire mentir cette orgueilleuse appellation; la fière cité aujourd'hui disparaît sous le verdoyant lineul de la végétation; les arbres aux racines pénétrantes, les lianes enveloppantes et tenaces ont eu raison de ce que la main des hommes n'avait pu détruire: murailles et bastions jonchent le sol de leurs pierres disjointes. Du palais royal (*Maha-phra-sât*), situé jadis au nord-ouest de la ville, il ne reste rien; des temples qui l'entouraient, quelques pans de mur sont encore là, vacillants et portant la marque des flammes qui les ont léchés lors du sac de la ville. Pourtant le souvenir de ces édifices s'est perpétué dans la mémoire des hommes et l'on cite les noms des vâts *Jai-xaijanuxit* (le grand vât qui porte la victoire), *Sisa-bophit* (le vât de la tête du souverain), *Mongkol-bôpit* (le vât de la gloire suprême), *Nariphot* (le vât du bonheur des hommes), *Suralok* (le vât séjour des génies), *Yang-xai* (le vât du palais de la victoire), etc.; pour ne pas fatiguer le lecteur par l'énumération de ces noms barbares, contentons-nous de dire que nous avons compté 63 temples à l'est de l'ancien palais, 15 au sud et 66 à l'ouest.

Tous ces monuments sont dans un état de dégradation qui les rend indescritibles; dans ce chaos on reconnaît facilement la main de l'homme: c'est elle qui a renversé les phra-chédi, éventré les phra-prang et brisé les statues; ce vandalisme se poursuit encore de nos jours, car le bruit est accrédité que des trésors incommensurables avaient été enfouis pendant le siège de l'ancienne capitale; aussi les chercheurs, jamais lassés, poursuivent-ils nuit et jour leurs infructueuses investigations. Les vautours et les corbeaux sont maintenant les maîtres de la cité inexpugnable, ils en partagent les splendeurs déchues avec les serpents et les singes.

Ayuthia termine notre visite aux anciennes capitales des Thaïs. Rien ne nous retient plus et, fatigué, épuisé même par cette pénible expédition, ce n'est pas sans satisfaction que nous retournons à Bangkok.

Parvenu dans la ville royale, notre première visite est pour le Consulat, où nous retrouvons l'accueil aussi aimable que réconfortant de MM. Lorgeou et J. de Pina, ces excellents amis et compatriotes, dont nous avons eu déjà l'occasion de louer l'esquisse urbanité. La parfaite hospitalité qui nous attendait dans ce coin de patrie nous est un doux acheminement vers le retour définitif dont nous sommes encore séparé par une si longue traversée.

Enfin, le 29 mars 1892, après avoir mis en ordre nos nombreux clichés, estampages, relevés et objets d'art recueillis en cours de route, et avoir serré la main du R. P. Colombet qui nous avait fourni un interprète, nous nous embarquons, et en route pour Paris!

L. FOURNEREAU.



LA MISSION DU R. P. QUINTRIE (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT